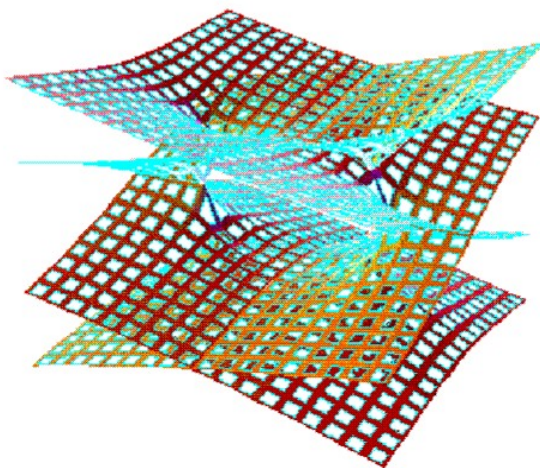


# WUNSCH 11

**BULLETIN INTERNATIONAL DE  
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

octobre 2011



**WUNSCH**

Numéro 11, octobre de 2011

TROISIÈME RENCONTRE  
INTERNATIONALE D'ÉCOLE  
Paris, décembre 2011

Bulletin international de  
l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

### Éditorial

Dix ans après ses débuts, en 2001, l'École continue. L'École, c'est-à-dire la passe, toujours recommencée. C'est cette passe par le réel, mise à l'épreuve dans le dispositif qui peut nommer quelqu'un analyste, quand un certain « effect » peut faire dire « ça c'est quelqu'un! ». C'est cette passe qui fait que la psychanalyse re-commence, c'est à dire qu'elle « redevienne ce qu'elle n'a jamais cessé d'être, un acte à venir encore ».

**L'École: Encore**, pour fêter ces 10 ans de l'École des Forums du Champ Lacanien nous re-publions ce texte de Colette Soler « Le temps long » qui articule l'École aux conditions de l'acte et propose une perspective de l'acte qui inclut ses suites dans sa temporalité logique.

**La Psychanalyse, ses fins, ses suites** annonce les débats de la III<sup>ème</sup> Rencontre Internationale de l'École. Le Collège d'Animation et d'Orientation de l'École a pour cela convié les membres du Collège International de la Garantie afin qu'ils fassent le point sur leur récente expérience des cartels de la passe dans la perspective du thème de la Rencontre. Leurs divers travaux s'organisent selon trois chapitres : *Les passeurs de la psychanalyse*; *L'acte se juge à ses suites* ; *L'École: en conséquence de cause*. Souhaitons que ces élaborations résonnent et rebondissent en effets d'École comme ce fut le cas pour les numéros antérieurs de Wunsch.

1981-2011, anniversaire de 30 ans de la mort de Jacques Lacan: alors comment ne pas rendre hommage à Lacan dans ce numéro de Wunsch consacré aux suites de l'acte du psychanalyste! **Lacan la marque** : quatre de nos collègues remercient pour nous l'effet Lacan, soit comment il affecte définitivement, de par les voies frayées par son enseignement et sa pratique, notre « interprétation » logique, éthique et poétique de la psychanalyse.

Vous suivrez tout au long de ce Wunsch 11, l'attention, le souci, la considération que l'École a pour les passeurs, nous avons alors jugé opportun de vous proposer un **Thésaurus sur le passeur** à partir des textes et interventions de Lacan.

Enfin, vous trouverez le **Programme de la III<sup>ème</sup> Rencontre**, qui espérons-le, vous « animera », et *the last but not the least*, puisque « l'avenir dure longtemps », soyez attentifs au texte de présentation et aux précieuses informations pour participer au **VII<sup>ème</sup> Rendez-vous de l'IF-EPFCL** en juillet à Rio de Janeiro: **Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique.**

*Dominique Fingermann (pour le CAOÉ)*

## L'École: Encore !

Colette SOLER (France)

### Le temps long

Je propose ici quelques réflexions, partielles je le mesure, sur ce que l'on peut, et sur ce que l'on devrait, viser dans le dispositif de la passe. Heureusement, sur ce point, Lacan a bien été le « partenaire qui a chance de répondre »<sup>1</sup>, et de répondre de la bonne façon, car il a produit tant de formules diverses qu'il n'y a pas moyen d'en tirer une dogmatique de la passe. A charge donc pour ceux qui suivent ses orientations... de s'y orienter.

Je pars de l'indication donnée dans son Discours à l'EFPP : dans la passe, « l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit »<sup>2</sup>. On a parfois conclu de cette phrase que la passe souhaitée par Lacan était faite pour les analystes disons, en instance, plutôt que pour les établis de longue date, et on s'en est même appuyé pour inciter les plus novices à se présenter à la passe. C'était assez logique, d'autant que d'autres indications de Lacan vont dans ce sens. Mais, contrepartie, n'était-ce pas donner trop peu de poids au conditionnel du verbe : « l'acte *pourrait* ». Pourrait, peut-être, éventuellement, si. A vérifier donc, comme tout ce que Lacan a proposé sur la passe. C'était également aussi oublier le contexte de dialogue polémique de ce discours et qu'il parlait alors en réplique à ses détracteurs, pour justifier sa Proposition. Lui-même l'a dit plus tard, expérience faite, il n'a rien recueilli qui vérifie ce conditionnel. En outre, si on en juge par la faible proportion de nominations d'AE depuis que la passe existe, de l'E.F.P jusqu'à nous, et sans exception, ne faut-il finalement supposer qu'il y a un obstacle qui ne tient ni au contexte, ni aux personnes, et que ce que Lacan appelle « le temps de l'acte » loin d'être évident était à interroger.

#### *Le temps de l'acte*

Je suis d'ailleurs frappée par l'expression « le temps qu'il se produit », là où le français banal dirait le temps *où* il se produit, laissant supposer – suggestion de la grammaire que l'expression de Lacan démonte – que le temps ne serait qu'une sorte de milieu, de *ground*, dans lequel l'acte viendrait se loger, sans être lui-même de l'étoffe du temps. Or, le même discours à l'E.F.P. pose dès ses premières lignes que l'acte s'avère par ses suites. Lacan l'affirme à propos de sa propre Proposition dont il interroge la dimension d'acte. « Est-elle acte ? C'est ce qui dépend de ses suites, dès les premières à se produire »<sup>3</sup>. Je note déjà l'ambiguïté du mot suite qui désigne à la fois l'après temporel et les conséquences dans le registre de la cause. Cette double connotation est d'ailleurs très manifeste dans les traductions du titre de la 3<sup>e</sup> Rencontre internationale de notre E.P.F.C.L., *L'analyse, ses fins ses suites*, lesquelles oscillent entre continuation et conséquence. Quoiqu'il en soit, est-ce que les suites sont à inclure ou non dans le « temps qu'il se produit », l'acte ? On voit l'alternative : si on s'imagine, comme on le fait volontiers – *lalangue* nous y invite et les passages à l'acte nous le suggèrent, d'ailleurs – que le temps de l'acte est de l'ordre de l'instant, l'instant de la coupure entre un avant et un après, il faudra poser que les suites ne sont pas du temps de l'acte, mais d'un temps autre, d'après, et à cet égard l'avenir « dure longtemps », en effet. Ou bien on admettra que « le temps qu'il se produit », tout comme ce que Lacan a nommé « temps logique », n'a rien de ponctuel, qu'il ne se mesure ni aux déplacements de l'aiguille de l'horloge ni aux rythmes de la durée, quoiqu'il

<sup>1</sup> « Introduction à l'édition allemande des *Ecrits* », *Scilicet* 5, p.16.

<sup>2</sup> « Discours à l'E.F.P. », *Scilicet* 2/3, p.15.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 9.

ne soit pas non plus ineffable, mais structuré, et ne se réduisant pas à son point de clôture.

Les trois temps bien connus distingués en 46, à propos du sophisme des prisonniers, instant de voir, temps pour comprendre, et moment de conclure, Lacan les applique à sa Proposition. Est-elle acte demande-t-il, c'est ce qui dépend de ses suites, notant devant les objections qu'il reçoit, qu'il n'a pas assez pensé au temps pour comprendre de ceux à qui il la proposait. Il le fait à juste titre puisque dans les deux cas, ce qui est en question, c'est la logique d'une décision qui n'est pas individuelle, plus le temps proprement dit. Pour les prisonniers c'est une décision sur fond d'ignorance, (je ne sais pas ma couleur) la certitude anticipée qui mène à la sortie passant par la médiation du collectif (les trois prisonniers). La question se pose de savoir si c'est le cas, et jusqu'où, pour l'acte analytique proprement dit ? Je vais y revenir. Impossible en tous cas de disjoindre l'acte analytique, de l'insistance du dire qui le rend possible. Or, ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas d'emprunt imaginaire, il « n'a d'autre En-soi »<sup>4</sup> que l'objet qui en choisit. Mais il y « il faut le temps », le temps pour que le sujet s'instruise de sa division. L'acte est coupure sans doute, mais qu'est une coupure sans ses bords, et comment la saisir sans son avant coup, autant que sans son après coup ? J'en conclus que « le temps qu'il se produit », l'acte, peut durer longtemps. Pas moyen de l'appréhender comme une figure de l'instant, d'ailleurs lui-même bien insaisissable – mais c'est un autre problème. Ce qui importe ce ne sont moins les références diachroniques à l'avant et à l'après que la causalité en jeu dans les conditions et les conséquences de l'acte, soit ce dont il provient et ce qui en provient.

#### *Conditions et conséquences*

##### *Une analyse comme conséquence*

La conséquence la plus communément admise est l'analyse elle-même. La façon classique de saisir l'acte, avant même la Proposition, a été le contrôle, même si on le formulait en d'autres termes et que la référence à l'acte dans la psychanalyse ne date que du Séminaire de Lacan en 67. Le contrôle consiste à saisir l'acte par ses effets sur l'autre, l'analysant. Il fonctionne en effet, implicitement, sur le postulat suivant : si analyse il y a, celle du patient du contrôlant, alors on peut dire que l'acte était là et qu'analyste il y a eu. A cet égard, la première est donc bien toujours la seconde. Comme quoi, l'acte ne se soutient pas plus d'un seul que la sortie des prisonniers du sophisme du temps logique. C'est d'ailleurs pourquoi, je crois, Lacan a pensé à un moment que la nomination d'un AE pourrait entraîner celle de son analyste.

Mais ne peut-il y avoir suite immédiate ? Par exemple, engager quelqu'un dans une analyse, n'est-ce pas suite si immédiate qu'elle se confondrait avec l'acte ? Et ne dit-on pas en effet que c'est un acte ? Mais est-ce l'acte analytique ? Lacan nous a appris à distinguer l'analyse en cours, et l'analyse venue à son point de finitude qui est condition de l'acte. Avec le terme d'analysant il invitait à porter notre attention sur l'analyse en cours, sur son procès, et laissait en suspens la question de l'analysé, mais surtout de l'analyste, au point que la définition qu'il donne de celui-ci dans « La note italienne », impliquait le risque qu'il n'y en ait aucun.

Analyse en cours, c'est celle qui a commencé. Ce n'est pas une tautologie car il ne suffit pas pour ça de rencontrer un analyste, et en ce sens la question de l'entrée en analyse est aussi cruciale que celle de sa fin. On n'entre pas, même si on parle à quelqu'un qui se dit analyste, à moins de mettre son « je ne sais pas » au travail. Il y faut une double condition de parole : le transfert, soit le postulat du sujet supposé savoir, l'amour « qui s'adresse au savoir »<sup>5</sup> du côté du demandeur, et corrélativement de l'autre côté un partenaire ad hoc, qui à la fois supporte le transfert, à tous les sens du terme, et qui le met en question. La question se pose donc, côté analyste, des conditions qui permettent de soutenir ce postulat ? L'analysant investit certes l'analyste comme sujet supposé savoir, mais ça ne dit pas ce qui du côté de l'analyste permet

<sup>4</sup> « Radiophonie ».

<sup>5</sup> « Intro. » *op. cité. ibid.*

d'y répondre. Y faut-il nécessairement le changement de passe, l'expérience faite du désêtre du sujet supposé savoir sans lequel il n'y a pas d'acte analytique ? J'ai posé naguère la question de savoir ce qui permet aux analystes sans passe, à tous ceux qui se disent analystes avant ce terme, de fonctionner.<sup>6</sup> La condition minimale la plus simple et la plus commune en pratique, n'est-elle pas simplement de partager le postulat transférentiel. Et n'est-ce pas ainsi que tous les premiers post-freudiens sont entrés dans la carrière, avec la caution de Freud, qui jusqu'à la fin affirme que l'analyse de l'analyste est normalement la plus courte, puisque pour lui, il suffit que le déchiffrement des formations de son inconscient, de rêve à lapsus et symptôme, lui ait permis de croire à l'inconscient. Cette formule freudienne, « croire à l'inconscient », dit la même chose que postulat du sujet supposé savoir, formule lacanienne. Dans les deux cas il y a l'idée d'un inconscient savoir qui parle par rébus, une sorte d'autre sujet que celui de la conscience. Et on a bien en effet le témoignage de ces premiers analystes qui, dans leurs interprétations, pour faire parler l'inconscient, pensaient tout autant et parfois même à la place de l'analysant associant librement. Je note que ça n'a pas empêché l'expérience de se poursuivre, point essentiel. En outre, pour revenir au présent, n'est-ce pas ainsi encore que la plupart des dits analystes y entrent dans la carrière, non pas en croyant, ce n'est pas le terme de Lacan, mais en sachant qu'un savoir travaille jusqu'au sens dans l'espace du transfert. Ne faut-il pas en conclure qu'on peut se laisser investir par le transfert, voire même se faire cause du transfert, induire donc l'hystérisation de l'analysant potentiel, en occupant la place du semblant, non comme l'objet *a* mais comme S barré, \$ ? A défaut de cette hypothèse, l'histoire du mouvement analytique de ses débuts à aujourd'hui, resterait illisible.

De là bien des remarques apparemment étranges de Lacan prennent tout leur relief. D'abord celle qui évoque « l'analyste moyen qui ne s'autorise que de son égarement »<sup>7</sup>. Qu'est-il d'autre que sujet barré ? Celle ensuite où il disait attendre des analystes qu'ils témoignent de l'état de leur rapport au sujet supposé savoir. Et puis surtout sa remarque de « La note aux italiens », à propos de Freud, de ses « amours avec la vérité, où il reconnaît, je cite, « le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut (...), mais pas n'importe lequel ». Ses remarques ne font injure à personne, elles dressent simplement un état des lieux et disent que sans la passe qui rend l'acte possible, l'analyse reste d'une part limitée, et d'autre part privée du principe de fin. Si dans cet acte analytique c'est l'objet qui est actif et la béance du savoir opératoire, il faut que le leurre du sujet supposé savoir ne soit « plus tenable » pour qu'un analysé soit en mesure de venir occuper la place du semblant comme objet, soit de soumettre son analysant à la question du plus de jouir, jusqu'à mettre en question le postulat transférentiel. Autant dire que l'entrée dans la pratique, ne suffit pas à faire preuve. Et d'ailleurs n'a-t-on pas beaucoup de témoignages sur ce point de la part de passants exerçant depuis longtemps et qui attestent d'un virage venu bien après qu'ils aient engagés leurs premiers analysants dans cette aventure ?

Je conclus donc sur ce point. L'acte analytique dépend certes de ses suites, mais l'installation dans la pratique, comme on dit, n'en fait pas partie, elle n'est même pas requise. Le fonctionnement ne prouve rien, c'est le contraire, c'est de l'acte que dépend la nature d'une pratique. Aujourd'hui, en règle générale, celle-ci s'autorise d'abord des formations préalables, psychologie et psychiatrie, plutôt que de l'acte analytique... et l'Etat en redemande. D'où la nécessité d'une Ecole et de la passe pour évaluer autre chose : ce qu'il en paraît à quelques autres de ce fameux acte. Les générations ne comptent pas à cet égard : les jeunes, les vieux, les novices et les chevronnés, c'est tout un. Sauf peut-être que les premiers sont plus poussés à s'interroger, encore. Plus généralement il faudrait se déprendre du seul modèle donné par l'acte politique car l'action, l'agir, y a un tout autre poids, tandis que dans l'analyse l'acte s'impose d'un dire, et le dire ne pouvant se formuler en termes de vérité, ne se laisse saisir qu'à

<sup>6</sup> Voir mon texte de 1989, *Une par une, dans ...*

<sup>7</sup> *Ornicar?* n°1, p.5

ses conséquences de changement auxquelles on pourrait presque dire qu'il est immanent.

*Une analyse comme condition*

Quant aux conditions de l'acte, elles intéressent spécifiquement l'analyse de l'analysant, toute la question étant de savoir si, au-delà du thérapeutique, car elle a produit le sujet transformé qu'il espérait finir par être. Cet analysé, Lacan l'a défini d'un changement dans le rapport au sujet supposé savoir justement, ce qui veut dire aussi d'un changement dans le rapport au réel, au savoir réel de l'inconscient, ce « savoir sans sujet » qui travaille tout seul. Cette orientation est indubitable, avec l'objet qui fait trou dans le savoir de la Proposition, puis avec une fin par production d'un sujet assuré de savoir l'impossible, dans L'étourdit. elle n'est pas non plus absente de la Préface à l'édition anglaise du Sre XI, de 76, mais de façon moins évidente, dès lors qu'il formule que c'est une satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Seulement, je l'ai fait valoir, si on suit la logique du texte, cet affect de satisfaction relève de la preuve par l'affect, car il est l'indexe d'un changement que j'ai qualifié d'épistémique. Je désignais par là ce que Lacan appelle le terme mis au mirage de la vérité, lequel n'est rien d'autre, je le dis en raccourci, que le postulat transférentiel. La satisfaction de fin vaut donc comme conclusion. En désabonnant le sujet de la vérité menteuse, elle atteste de la séparation de fin, séparation d'avec l'Autre par le réel du symptôme. Lacan a intitulé ses causeries à Sainte Anne, « Le savoir du psychanalyste », titre auquel il tenait beaucoup. Ce qui y est en question au fond c'est justement le savoir pas supposé, mais effectivement acquis par l'analyste. Savoir de quoi ? Lacan en a proposé bien des formules, je ne vais pas les reprendre ici, car en fait, c'est à chaque passant de le dire pour ce qui le concerne, et dans ses propres termes de préférence, car l'authenticité du témoignage est à ce prix.

Sur ce point une question se pose concernant ceux dont la passe dépend au premier chef : les cartels de la passe mais aussi les passeurs qui reçoivent et transmettent le témoignage. Faut-il pour reconnaître ce savoir du psychanalyste, fut-il un savoir troué en même temps qu'un savoir joui comme tout savoir, faut-il l'avoir expérimenté pour son propre compte ? Lacan a pu avancer qu'un affect témoigne d'un rapport spécifique entre deux savoirs inconscients, celui de l'amour. Si une analyse produit bien un rapport modifié au savoir inconscient lui-même, les affects souvent si ambigus qui foisonnent dans le dispositif de la passe, ne témoignent-ils pas de façon homologue, de la reconnaissance non entre deux savoirs inconscient, mais entre les rapports modifiés, ou pas, au savoir inconscient. Dans ce cas, évidemment, l'épreuve de la passe n'est pas seulement pour le passant. Je laisse ça en suspens.

Une analyse achevée a généralement des effets dans les suites temporelles de la vie de l'analysé, ça va de soi, et on insiste maintenant pour dire qu'ils sont plutôt des effets de satisfaction. Mais des satisfactions il y en a beaucoup, celle de se sentir mieux, celle du gay savoir, etc., mais la seule satisfaction qui importe est celle qui marque la fin et elle est autre : c'est celle qui fait signe de cette mutation dans le rapport au savoir que l'on désigne faute de mieux, par « chute » du transfert ou fin du mirage de la vérité et qui conditionne l'acte analytique.

L'acte, entre deux analyses alors ? Celle qu'il rend possible, qu'il cause, ce qu'essaye d'approcher le contrôle, et celle qui l'a lui-même rendu possible, qu'explore la passe. Là je ne dis pas celle qui l'a causé, car c'est justement une question. Quoiqu'il ait des conditions de possibilité l'acte n'est pas tant causé que causal, il n'a rien d'automatique. Là aussi, il y a place pour quelque contingence.

## Les passeurs de la psychanalyse

Rosa ESCAPA (Espagne)

### La « dit-mension » du passeur

La pratique de la psychanalyse, pratique du sens, vise ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est pourquoi le dispositif de la passe est une pratique du compromis avec la psychanalyse et avec l'École où ceux qui y participent, d'un côté ou de l'autre, font un pari sur la possibilité de cerner quelque chose du désir de l'analyste, de la passe à l'acte, et de transmettre cela pour faire avancer la psychanalyse même. Désir de l'analyste articulé à un dire comme réel qui commande le sujet, réel à la limite du savoir, qui ne se traduit pas en paroles mais fait entendre sa présence à travers les dits de l'inconscient.

Pour cela Lacan confia - plutôt qu'aux analystes déjà installés dans la pratique, les aînés - à ces analysants qui se trouvent dans un moment proche de la passe clinique, ce sur quoi ses analystes sont informés en premier lieu. Eux, les analysants possibles passeurs, sauraient de toute façon la dimension de ce moment dans la cure, mais la surprise qu'ils déclarent de façon pratiquement unanime quand on leur notifie leur désignation indique que ce savoir, pour eux-mêmes, sera saisi plus tard, dans l'après-coup.

Cette indication de Lacan est conséquente avec l'observation qu'une fois installés dans le dispositif, les psychanalystes semblent oublier ce qui les amena à ce point. Quand Lacan parle dans le Discours à l'EFP (1967) de « l'amnésie de l'acte », qu'est-ce qui de la passe à l'acte tombe dans l'oubli ? Parce que pour chaque analyste il y a des éléments de ce virage du sujet atteint par l'horreur de savoir et sa sortie qui, à mon avis, sont difficiles à oublier. Néanmoins, il semblerait que la pratique comme analyste mettrait de côté, laisserait en arrière, ce qui le produisit. Ce dont il s'agit dans le recours au passeur est de compter avec la fraîcheur du moment crucial dans la cure de la destitution subjective, avec la naïveté qui se conserve à la fin de l'analyse, dit Lacan. Il n'est pas seulement dans un moment proche de la passe clinique mais comme le passant, le passeur « est » la passe. Pour tous les deux il ne s'agit pas de ce que comme sujet ils peuvent dire ou écouter mais de l'être, être la passe qui implique « ...le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil.... » (1). Le passant dit et le passeur peut entendre dès le « je ne pense pas », dès son être de savoir atteint par son être de désir. En rapport avec le « je ne pense pas », la place du passeur serait comparable à celle de l'analyste, un risque dont avertit Lacan et face auquel il est catégorique. Le « je ne pense pas » commun à la position du passeur et à celle de l'analyste – parce que celui qui pense est le sujet – opèrent dans des dispositifs différents. Pour le premier, le savoir supposé échoit au passant, pour le second, c'est à lui qu'il est imputé. L'analyste opère dès la place de semblant d'objet cause de désir. Le passeur non seulement il n'opère pas à partir de cette place, il s'agit plutôt qu'il n'opère pas, plutôt qu'il laisse passer ce qui a opéré chez le passant.

Dans cette première expérience comme membre d'un cartel de la passe, j'ai constaté que les passeurs connaissent assez bien les textes de Lacan sur la passe et qu'ils sont très attentifs à ses indications, en particulier à celle de ne pas se positionner à la place de l'analyste. Cette prévention se traduit parfois par une certaine inhibition. Justement c'est l'ingénuité de la fin et le fait d'être sur le même bord ce qui permet au passeur de façon active de faire fonctionner la caisse de résonance qu'il peut être, mieux que personne d'autre, et où viendra à réverbérer la vérité du dire qui ex-siste aux dits du passant.

On peut ajouter que le « je ne pense pas » par lequel le passeur met son savoir en réserve se soutient sur un fond d'attente particulier. Le passeur s'attend à écouter quelque chose d'une démonstration, aux limites du savoir, du passage à l'analyste, et cette expectative donne parfois raison de petites bonnes interventions, parfois d'une certaine tension quand les rencontres se prolongent sans entrevoir des signes qui pourraient satisfaire cette expectative

La position du passeur quand il recueille le témoignage contraste avec le temps intermédiaire, antérieur à la transmission au cartel, dans lequel les passeurs révisent leurs notes et se préparent pour ce deuxième moment. Alors c'est avec son propre savoir, extrait de son inconscient, qu'ils apportent un ordre à ce qui fut dit et aussi, parfois, qu'ils s'aperçoivent de quelque chose qui ne fut pas dit. À ce sujet, me paraît intéressante la distinction que signale M. Bouseyrroux quant aux fonctions du passeur, « de témoignage et de transmission, qui ne sont pas à confondre mais qui sont à articuler dans leur rapport au réel. On témoigne d'une vérité comme cause. On transmet un bout de savoir. » (2). Cette séparation correspond parfois, c'est ce que j'ai pu écouter, de façon très nette à deux positions, deux moments et deux lieux bien différenciés.

Et cela m'amène au modèle du mot d'esprit par lequel s'ordonne la proposition de la passe que Lacan formula en 1967. L'effet cocasse du mot d'esprit ne se propage pas parce que celui qui le reproduit conserve le côté pétillant de celui qui le raconta en premier, sinon du fait de reproduire l'effet de surprise « de la rigueur de la topologie construite sur sa vapeur » (3). Reproduction, produire à nouveau cet effet avec son style à la condition de conserver la rigueur de la topologie. Dans la passe, la topologie à passer est celle de l'articulation du réel entre savoir et vérité, « Car la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s'y ajoute (au réel). » (*Radiophonie*, 1970, in *Autres Écrits*, Seuil, (2001), p. 443)

Dans la « Note sur le choix des passeurs » (1974), Lacan ponctue que pour recueillir le témoignage d'un autre il ne suffit pas d'avoir conclu une analyse et de s'être autorisé comme analyste. La fin d'analyse produit des pratiquants de l'analyse qui peuvent opérer sans que cela implique qu'ils aient éclairci le discours qui les conditionne. Un tel éclaircissement est ce que le passant se propose de transmettre, et pour cela il est nécessaire que celui qui l'écoute soit animé par un certain amour au savoir et soit en même temps particulièrement sensible, à ce moment, à l'horreur de savoir. Ainsi, dans la Note citée, Lacan signale qu'est nécessaire une autre dit-mension, différente de celle du fonctionnaire de la psychanalyse, « celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité. »

Toute plainte rend compte de la division du sujet et sur ce point elle a quelque chose de vrai, mais la vérité est une plainte pour autant qu'elle soit marquée par une division, celle qu'implique qu'elle ne puisse se dire qu'à moitié. Alors, la psychanalyse ne s'intéresse pas tant au sens de la plainte qu'à ce qu'il y a au-delà, comme le noyau de jouissance irréductible qui peut apparaître après avoir décapé le sens. Il est nécessaire que le tout du sens tombe pour laisser le non-sens pelé, pour accéder à quelque chose du réel qui apparaît à sa limite. Le jouissance de la plainte qui se nettoie au long de l'analyse, Lacan nous avertit qu'il ne faudrait pas l'oublier car sinon il produit du rejet (4), notation qui me paraît spécialement pertinente dans le témoignage de la passe. Le sens demande bien des élaborations qu'il faut référer dans la passe, non pas au détail sinon comme part de l'historisation du passant : par quels détours a viré le savoir et quelles passes au réel l'ont scandé. Le passeur, affecté dans son expérience analysante par la portée du réel derrière le mirage de la vérité menteuse, peut recueillir le témoignage de comment cela s'est produit chez un autre et le faire passer au cartel. Il a en cela un rôle actif qui, parfois par quelque effet imaginaire auquel en tant que sujet il ne peut se soustraire, il n'arrive pas à déployer. Et malgré tout il sera important que face au cartel il puisse rendre compte de ce qui passa entre l'instant de voir et le moment de conclure, quelque chose du temps pour comprendre pour que soit écoutée la conclusion du passant comme effet d'une épuration du sens.



Le fait de compter avec deux passeurs pour chaque passant nous a permis de vérifier dans ce cartel qu'effectivement la façon dont on reçoit le témoignage a une certaine incidence sur les énoncés du passant, qui parfois ne se sont pas bien homogènes de l'un à l'autre, mais en même temps, et malgré tout ne sont pas contradictoires, c'est-à-dire que derrière ce que dit l'un ou l'autre à partir de ce qu'il a écouté, il y a un même "qui se dise reste oublié" que les passeurs transmettent... peut-être sans le savoir, mais saisi par chacun des membres du cartel individuellement, et puis mis en commun. C'est la tâche des passeurs de faire passer l'historisation de l'analyse du passant et avec elle de provoquer la résonance qu'il a expérimenté, s'il en fut ainsi ; puis ce sera la tâche des cartellants d'authentifier la satisfaction qui mit fin au déchiffrement et qui rendrait compte de ce que Colette Soler appelle un changement dans la balance du goût pour la vérité vers le goût pour ce qui ne ment pas.<sup>(5)</sup>

*Traduction de Marcel Ventura*

#### Notes bibliographiques

- (1) J.Lacan: "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École", in *Autres Écrits*, Seuil, (2001)
- (2) M. Bousseyroux: "Positions de Lacan sur la désignation et les fonctions du passeur." Wunsch 4, 2006.
- (3) J. Lacan: "Discurso a la E.F.P.", 1967 ("Discours à l'École freudienne de Paris", 1967, in *Autres Écrits*, Seuil, (2001), p. 261-281....)
- (4) J. Lacan: Seminario 21, "Les non-dupes errent", 1973-74. Clase 12
- (5) C. Soler: "La offre de la passe". Wunsch 7, 2007.

## Dominique FINGERMANN (Brésil)

# La présence du passeur : actualité de l'École

Pour que la psychanalyse par contre redevienne: ce qu'elle n'a jamais cessé d'être: un acte à venir encore.<sup>8</sup>

...l'acte psychanalytique, qui se juge dans sa logique à ses suites.<sup>9</sup>

La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte.<sup>10</sup>

#### LA QUESTION DU CARTEL

Ce fut un consensus sans hésitation ni délibération: suite à la soucieuse élaboration de nos réponses aux passants et leur libellés une fois rédigés, le thème de travail de notre cartel s'imposait. Qu'est-ce qui fait un passeur? Qu'est ce qui le qualifie comme tel?

Sa présence remarquable procède de la distinction qui lui vaut sa désignation par l'analyste, qui pari sur sa disposition tout au cours de la procédure. Pari qui s'évalue sur sa disposition éthique (dignité de son rapport au réel) et sur les qualités logiques et poétiques

<sup>8</sup> J. Lacan. « Introduction de *Scilicet* [1968] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.288.

<sup>9</sup> J. Lacan. « Discours à l'EFPP [1967] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.274.

<sup>10</sup> J. Lacan. « Allocution sur l'enseignement [1970] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.305.

dégagées par sa cure.

« *Il l'est encore, cette passe..* »<sup>11</sup> annonce Lacan dans la *Proposition*: c'est au présent que le passeur décline la passe, c'est sa présence qui fera valoir celle des autres qui en font l'épreuve.

L'actualité de l'École, pour nous qui sommes engagés dans son œuvre de nouage entre l'intension et l'extension, c'est l'actualité de la psychanalyse. En effet, l'acte qui la conditionne et sa persistance par les temps qui courent dépend de notre insistance à « faire École ». « *L'École, ou l'Épreuve*<sup>12</sup> » note Lacan dans la première version de la *Proposition*, ne pouvons-nous pas dire à sa suite « le passeur, c'est la preuve », preuve de l'actualité de l'École et de la psychanalyse. Pour qu'il y ait « de » l'analyste il faut des analyses qui poussent jusqu'à la passe, jusqu'au point où les uns peuvent être désignés passeurs, et les autres se décider passants.

Qu'est-ce qui fait un passeur? Cette question qui s'imposa au cœur de l'expérience de notre cartel (et après avoir écouté le témoignage de six passeurs) s'impose à nous quotidiennement au cœur de notre expérience d'analyste.

C'est une responsabilité des A.M.E. C'est eux qui répondent, insiste Lacan, de cette désignation des passeurs qui feront la preuve de l'École.

Au cours de ce travail, « produit » de cartel, que ce texte inaugure, je souhaite donc examiner, sonder, le dégagement de cette « insondable décision de l'être » qui oriente pour désigner un passeur, et qui peut prouver qu'un passant est A.E.

Au cours des deux années d'examen de cette question, et pour faire résonner l'expérience du cartel de la passe, je compte bien sûr me bénéficier des particularités du travail en cartel: l'expérience des rencontres avec les passeurs de notre école (leur voix, leur parole, leur discours), l'expérience du travail avec les 4+1, réflexion, argumentation, formulations, rebondissements, intranquillité, trauvailles etc. Bref, je compte pouvoir avancer dans les élaborations en comptant sur les pouvoirs de l'expérience et de la parole (son effet sophistique) qui favorisent un abord tangentiel du réel en jeu dans l'expérience analytique.

Je prendrais en compte les travaux publiés des CIG actuels et passés.

J'utiliserais aussi quelques interlocuteurs comme W. Benjamin, Barthes, Blanchot, Levinas et quelques autres qui m'aident en général à élargir mon champ de vision, mais plus particulièrement ici en ce qui concerne les notions telles que : l'expérience, la neutralité, le témoignage, le récit, la traduction, la présence, la voix.

Le texte ci-dessous n'est donc qu'un premier pas qui fait suite à la première expérience de travail de ce cartel.

## LES RÉFÉRENCES DE LACAN

Mais reprenons les choses au début: quelles sont les indications de Lacan à ce sujet, puisque nous lui devons la nomination du moment clinique de la passe ainsi que l'invention du dispositif dont le passeur est l'élément clef? Mis à part le coup d'envoi de la *Proposition* en 1967, les références de Lacan sont succinctes mais précises et nous pouvons les rappeler ici.<sup>13</sup> (Je ne mets pas de guillemets, il suffit de se rapporter au thésaurus pour y retrouver les diverses formulations de Lacan).

### Les passeurs sont choisis

Ils sont choisis, nommés, élus, désignés par leurs analystes, indique diversement Lacan. Ceux ci ont la responsabilité de ce discernement à leur charge: ils répondent de ce que ces analysants sont dans le moment de la passe. Donc, il est convenu que le moment de la passe puisse être discerné, dans l'expérience, par l'analyste.

<sup>11</sup> J. Lacan. « Proposition sur le psychanalyste de l'École [1967] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.255.

<sup>12</sup> J. Lacan. « Première version de la Proposition sur le psychanalyste de l'École » In: *Autres Écrits*. Paris, Seuil, 2001, p.586.

<sup>13</sup> Voir le *Thésaurus* sur le passeur établi par Ricardo Rojas et Dominique Fingermann in *Wunsch 11*, 2011.

Ce choix ne constitue pas une promotion, ni reconnaissance d'analyse finie, ni attribution de label d'analyse réussie.

Il est préférable que le passeur choisi ne soit pas informé de cette désignation, mais le faire peut relever d'une courtoisie, dont il peut décliner l'honneur.

### Ils sont dans la passe

Alors que le passant déclare avoir franchi la passe c'est dire ne plus être dans la voie analysante qui suppose le transfert et le lien analytique au Sujet supposé Savoir, le passeur lui, est dans la passe mais en deçà du pas hors jeu de la voie analysante. Il a l'expérience de l'analysant encore liée au dénouement de son expérience personnelle.

La passe s'inscrit donc dans une durée qui précède l'acte. Indication qui ouvre pour nous le champ et le chantier de nos élaborations post-expérience.

Cela soulève la question de notre mesure institutionnelle de cette durée: le temps limite où une personne peut demeurer indiquée comme passeur.

Cela oblige le discernement de ce qui dans ce moment-durée de la passe permet d'y prédire la puissance de l'acte, ou tout au moins la capacité pour le futur passeur de saisir la différence absolue d'où se jouent ses effets. Est-ce un certain traitement nouveau de la répétition? Est-ce des modalités différentes de la réponse à l'angoisse? Est-ce un ébranlement de la solution fantasmatique? Est-ce un certain déchirement de la vérité?

Il en est certainement de leur relation à un certain trou, reconnue par leur analystes, en ce moment point de leurs parcours analysant, davantage comme traumatisme plutôt que traumatisme, d'où la dite position dépressive de la passe dont on ne peut se donner les airs (pas d'Autre qui tienne, et encore moins celui de l'indécence – inde-sens du trauma).

Passeur -passoire, ustensile troué, ils sont « ce couloir, cette faille, par où j'ai voulu faire passer ma passe »<sup>14</sup>: c'est cela « l'autre dit-mension » du passeur. « Pour recueillir (ce témoignage) d'un autre, il y faut autre dit-mension : celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité »<sup>15</sup>. Le passeur est averti par son expérience que la vérité qui donne sens à la plainte n'est utilisée que pour faire limite au savoir de l'inconscient (réel).

### Ils sont propres à quoi? Qu'est ce qui les qualifie pour la transmission de l'expérience?

Ils sont distingués, c'est à leur honneur, et les voilà commis à un office et une dignité qu'il s'agit de ne pas déshonorer. Lacan n'hésite pas à qualifier les passeurs à partir de caractéristiques proprement éthique c'est à dire, leur « considération » pour le réel.

Ils sont capables d'accueillir, dit Lacan, de recueillir, des effets de l'acte, et de témoigner des informations concernant une expérience: la passe du passant, c'est à dire du passage de la voie psychanalytique à l'acte analytique.

On peut démontrer les conditions de ce passage : les voies de dessillement de l'impasse du transfert: c'est ce que Lacan appelle « l'analyse logique de la passe ». Mais ce moment crucial de passage à l'acte du passant ne peut se prouver que dans ses effets: puisse le passeur s'en étonner, s'en laisser causer et savoir en dire un mot qui touche ce collègue « d'avertis ».

S'il y a donc une discontinuité entre la position dépressive de 67 et l'enthousiasme de la Note italienne 74, il s'agit de la distance entre les deux extrêmes de la passe et une relation topologique entre le creux de la position dépressive (« l'horreur propre cernée ») et le rebondissement de la portée d'enthousiasme.

### NOTRE EXPÉRIENCE

Les remarques et recommandations de Lacan sont succinctes mais constantes au cours des presque 12 ans de sa participation à l'expérience de la passe. Par contre, depuis le début de

<sup>14</sup> J. Lacan. « Sur l'expérience de la passe [1973] » In: *Ornicar 13*. Paris: Navarin, p.117.

<sup>15</sup> J. Lacan. « Note sur la désignation des passeurs [1974] », inédit (Pas-tout Lacan).

notre école – 10 ans – de multiples textes, dans toutes les langues de l'IF, ont traité de la question du passeur : sa compétence, sa performance, son expérience sont mises à l'examen par les cartels de la passe et les passeurs eux-même ( ils serait intéressant de savoir combien de personnes en 10 ans ont fonctionné comme passeurs). Dire « la question » du passeur ce n'est pas pour mettre en question la compétence ou la performance de tel ou tel, mais c'est souligner l'aspect unique, paradoxal et bancal de sa position. On pourrait dire « le paradoxe du passeur », comme Lacan disait « le paradoxe de l'acte analytique »: comment soutenir l'expérience du transfert une fois sorti de la voie analytique, se demandait Lacan à propos de l'analyste? Comment donner voix à l'acte, réverbérer ses effets quand on est encore sous le coup du transfert et frayant la voie analytique, nous pouvons peut-être dire à propos du passeur? Nous nous souvenons de cet avertissement de Lacan: « Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à **l'acte psychanalytique, qui se juge dans sa logique à ses suites.** <sup>16</sup> » et nous nous demandons comment le passeur peut-il témoigner de la logique de l'acte et de ses suites s'il est encore dans la passe, « *encore lié au dénouement de son expérience personnelle* ». Le paradoxe du passeur relève sans doute de la durée du moment de la passe, où alternent comme une porte qui bat l'impasse et l'acte en puissance, l'angoisse et le sinthome à venir: ce temps inconfortable, c'est le temps du passeur.

Dans nos élaborations de ces 10 années, qu'elles proviennent des passeurs ou des cartels, une expression entre toutes, se distingue pour élucider la capacité du passeur à témoigner des effets de l'acte dont l'assurance, en ce qui le concerne, lui échappe encore: le passeur fonctionnerait comme « plaque sensible ».

Il semble en effet que cette expression s'impose avec une certaine évidence et avec l'accord de tous ceux qui ont participé à l'expérience, ce qui nous a tout d'abord enclins à la choisir comme thème du travail de notre cartel.

Notons cependant que, à notre connaissance<sup>17</sup>, cette expression n'a pas été utilisée par Lacan pour parler du passeur.

Lacan utiliserait deux fois cette expression dans ses séminaires, en 1954 dans le séminaire « Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique. » pour préciser ce que n'est pas l'appareil psychique, au cours d'un commentaire de « L'Esquisse... »,<sup>18</sup> et en 1967 dans l'Acte Psychanalytique pour préciser ce que n'est pas l'interprétation.<sup>19</sup>

Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de relire ce passage du séminaire XV, où Lacan procède une fois de plus à une re-lecture du Ménon. C'est pour lui une bonne occasion d'interroger le lieu du savoir, ce savoir sans sujet pour lequel Platon invoque la réminiscence et l'âme et que Lacan, à la recherche de ce savoir insu trouvera du côté de l'en-corps. C'est à propos de l'esclave innocent/ignorant du Ménon que Lacan évoque la « plaque sensible », on pourrait sûrement développer cela mais nous avons préféré frayer l'insondable de la vertu du passeur par d'autres voies.

## LA SENSIBILITÉ DU PASSEUR

La métaphore de la « plaque sensible », empruntée au langage technique de la photographie, a été utilisée par Miller en 90 dans un texte « L'École et son psychanalyste », elle nous a parue jusqu'à présent convenable pour rendre compte du paradoxe du passeur et de sa

<sup>16</sup> J. Lacan. « Discours à l'EFPP [1967] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.274.

<sup>17</sup> La recherche a été faite par les membres du cartel épaulés par P. Valas, mais notre référence est « Pas-tout Lacan! »

<sup>18</sup> J. Lacan. *Le Séminaire livre II – Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique (1954-1955)*. Paris : Seuil, 1978.

<sup>19</sup> J. Lacan. *Le Séminaire livre XV – L'acte analytique (1967-1968)*, inédit.

qualification indispensable pour l'expérience.

Déplions cette référence analogique<sup>20</sup>, intéressante à plus d'un égard car elle suppose un dispositif en deux temps, le temps du négatif et le temps de la révélation, tout comme l'appareil de la passe suppose un premier temps où le passeur est impressionné et un second où il impressionne le cartel.

Je me réfère ici à l'article « Photographie » de l'Encyclopédie Universalis.<sup>21</sup>

« La plaque sensible est l'élément chimique récepteur, sensible à la lumière et que l'appareil photographique (analogique) va mettre un instant en **contact** avec la lumière émanant de l'objet photographié.

Les parties claires du sujet photographié renvoyant une quantité importante de radiation vers la couche sensible, donnent lieu à plus de noircissement ou de formation de colorant que ses parties sombres qui absorbent une fraction importante de la radiation **incidente** et n'en renvoie ainsi que peu vers la couche sensible. L'image primaire enregistrée se trouve donc inversée, on la qualifie donc de négative. Pour restituer l'aspect initial, il est nécessaire de **répéter** l'opération pour obtenir l'image positive.

Alors qu'il suffit d'une quantité d'énergie minimale pour impressionner la surface sensible, il faut **une quantité d'énergie infiniment plus grande** pour transformer par le développement, l'image latente en image visible »

Le long rappel de cette référence nous permet de constater immédiatement que cette analogie peut nous servir à divers égard. Nous nous en servons le cas échéant.

« Plaque sensible » : le passeur, aurait donc acquit de l'expérience de son analyse, une « sensibilité » qui permettrait à cette sorte de dépôt opaque de l'expérience de se laisser impressionner, de devenir actif, d'amorcer une réaction, en réponse à la « lumière » du passant, et que l'expérience avec le cartel permettrait de développer, isoler, révéler, transformant le latent en explicite, l'opaque en transparence. Réaction de précipitation « chimique » à la « lumière » du passant, soit, non pas une action directe de cause/effet, mais un effet secondaire de sa propre « présence », une conséquence *irrésistible* (« pour peu que le passeur soit un passeur ») de sa distinction, de son style, de l'impact de son « *identité de séparation* »<sup>22</sup>. Le passant réveillerait chez le passeur un accès à un savoir inconscient déchaîné (hors-chaîne du langage), un peu quelque chose de l'ordre de cette dimension d'un nouvel amour dont Lacan parle à partir du Séminaire XX. C'est peut-être pour cela qu'un passeur blasé, sous prétexte de neutralité et d'impartialité, ne semble jamais être de bon augure pour le cartel.

Le passeur n'est jamais blasé, il est réactif, et actif, son actualité dans la passe se manifeste par sa présence remarquable, c'est à dire vivante, « sur le vif ». Un des inconvénients de l'usage de la métaphore de la « plaque sensible » serait, donc, comme l'a souligné P. Valas lors de nos échanges, de faire passer le passeur pour un élément passif, presque inerte. Cela serait sans parier sur sa disposition éthique, alors que nous mesurons bien dans les cartels, l'importance pour la transmission, de la portée d'angoisse et d'inhibition où au contraire d'enthousiasme qui contribuent à la réception du témoignage par le cartel. Cela serait aussi sans compter sur le potentiel logique issu de son expérience propre (« pour peu que le passeur soit un passeur ») qui facilite la démonstration logique des différentes coupures de l'analyse du passant. Cela serait aussi ne pas compter sur sa rhétorique propre, soit le bien-dire acquis dans sa cure qui lui fait trouver dans le témoignage du passant les bons mots pour que le Dire se manifeste (apophantique), dans son témoignage à lui.

La métaphore photo-graphique, et donc la référence à la lumière, peut aussi prêter à confusion, c'est à dire à mystification. De quelle lumière s'agit-il? Il s'agirait plutôt d'un vent nouveau, qu'il soit de brise ou de bourrasque, qui secouerait les allées bien rangées ou

<sup>20</sup> Cette métaphore est aujourd'hui moins accessible à ceux qui ne connaissent que la photographie digitale!

<sup>21</sup> P. Kowaliski e P. Glafkidés. "Photographie" In: *Encyclopédie Universalis*. Paris: 1996, p.132.

<sup>22</sup> C. Soler.

encombrées des passeurs: un vent qui passerait par la porte ouverte par l'acte et qui s'engouffrerait du côté du passeur (« ce couloir, cette faille ») comme dans un brèche. L'intérêt de la métaphore de la lumière, toutefois, c'est qu'elle passe par des trous et des fissures dont on n'a pas idée, et dans les meilleurs des cas, ça réveille! : « *There is a crack in everything, that's how the light gets in* » chante Leonard Cohen<sup>23</sup> qui nous permet peut-être ainsi de retrouver la métaphore de la lumière.

La sensibilité du passeur nous semble donc quelque chose d'avantage de l'ordre de ses cassures, rainures, hachures, par où passerait la « fuite du sens »; la fuite de ce qui échappe au sens, l'éclat, le débordement, l'appel d'air du passant, soit de celui qui s'est risqué à « rompre le semblant » de la vérité, de celui qui l'a échappé belle.

## L'EXPÉRIENCE DE CELUI QUI EST ( DANS ) LA PASSE

Qu'est ce qui fait donc un passeur? Qu'est ce qui fait qu'en tant qu' AME nous distinguons un moment de sa cure comme un moment de passe? Quelle est l'expérience de ce moment là, qui qualifie sa « sensibilité » et nous fait parier sur sa bonne entente du passant, et son discernement des effets de son passage à l'acte?

Freud dans son discours pour « L'analyse profane », à bout d'arguments logiques, avançait déjà cette aporie de la transmission de la psychanalyse: ses interlocuteurs/objecteurs fictices ne pouvaient pas entendre ce qu'il disait, car ils n'avaient pas eux même « l'expérience » de la psychanalyse.

Le passeur, s'il est dans la passe, doit avoir une expérience de l'analyse qui ne soit pas simplement celle de l'analysant et de sa névrose de transfert.

Le passant témoigne : il parle, sa parole démonte, démontre et montre: le passeur doit en avoir « l'entendement ».<sup>24</sup>

Il doit tout d'abord être un bon entendeur de la démonstration du passant. Le découpage de sa cure dans ses moments cruciaux, ses solutions de discontinuité, les différents passages de l'angoisse produits par la butée sur le réel, l'évidence du fantasme, et les coupures de l'analyste qui coupent court à la solution de continuité qu'est le transfert, doivent suffisamment impressionner sa plaque sensible. Il faut un passeur logique<sup>25</sup>. Il ne s'agirait pas en effet, qu'il rabatte l'historisation du passant à une historiette de sa vie .

W. Benjamin<sup>26</sup> distingue deux niveaux de l'expérience: *Erlebnis*, l'expérience vécue, le choc du réel saturé d'évènements et sensations et *Erfahrung*, l'expérience de la traversée du vécu. Le passeur logique doit donc avoir une certaine expérience de sa propre traversée de la vérité, et non simplement être sous le coup de l'expérience vécue du transfert pour pouvoir être sensible à l'historisation du passant et en rendre compte. Ce qui se conçoit (*Begriff*) bien s'énonce clairement.

L'historisation de l'analyse du passant dans la procédure de la passe, la démonstration de ses passages autour du traumatisme, attestent la traversée du plan de la vérité, c'est à dire la sortie du plan du traumatisme, elle implique que le passant ait buté sur l'ab-sens. Pour que le passeur en ait « l'entendement » il faut qu'il ait été sensibilisé par sa cure à l'impossible accès au réel, ses trouvailles pour s'en débrouiller et que par suite, son traitement de l'angoisse, de la répétition, et du symptôme l'atteste : c'est la preuve éthique du passeur.

Ce qui prouve un passeur c'est sa « considération » pour le réel, sa relation au savoir (de l'ICSR) et la puissance de l'acte (l'acte en puissance) qui s'en déduit. Ce qui prouve un

<sup>23</sup> Leonard Cohen. *Anthem* (Accessible sur [http://www.youtube.com/watch?v=\\_e39UmEnqY8](http://www.youtube.com/watch?v=_e39UmEnqY8)).

<sup>24</sup> J. Lacan « La direction de la cure » In: *Ecrits*. Paris: Seuil, 1966, p.616. « [...] Ce que j'écoute est d'entendement [...] ». Expression soulignée et commentée par C. Soler dans son cours 2007-2008 « L'inconscient, qu'est-ce que c'est » chapitre III.

<sup>25</sup> Référence à « l'analysant logique » dont a parlé C. Soler il y a longtemps.

<sup>26</sup> W. Benjamin « Expérience et pauvreté » In: *Œuvres II* [Le Conteur, p.364] et *Œuvres III* [p.114]. Paris: Folio Gallimard.

passer, c'est la constatation dans sa cure d'une porte qui bat en alternance, en déchirant à chaque fois un peu plus la vérité où il conforme son fantasme. C'est la répétition qui déchire la vérité, si l'acte du psychanalyste sait la vider de son drame et la produire comme trou de la trame.

Buter sur l'ab-sens, c'est trouver l'équivoque fondamental du signifiant au cœur des malentendus de sa névrose, ce n'est pas sans conséquences poétiques : car comme dans la poésie le sens issu (sans issu) a surgit de l'hors-sens insu. Au delà de sa démonstration, le passant « montrera » (*apophanai*) par sa parole, par la teneur et la modulation de sa voix, les effets de l'acte qui lui a déliée la langue prise aux mots, tenue au sens. L'expérience de l'analyse du passeur encore "dans le moment de la passe" devrait lui donner assez d'entendement pour qu'il soit sensible à la passe du passant. Comme l'écoute de la musique affine à chaque fois davantage l'oreille et permet d'avoir accès soudain à ce à quoi nous étions sourds l'instant d'avant.

Le passeur doit avoir au moins entrevu (ou plutôt sous-entendu) quelque chose de l'ordre des pièges du sens, avoir été au seuil, au creux de l'ab-sens, de temps à autres (moments de passe), sur le seuil où il n'y a plus rien à découvrir sinon à enfoncer des portes ouvertes.

Nous indiquons donc les passeurs pour le dispositif de la passe quand nous distinguons qu'un analysant a, de par l'expérience de l'analyse, suffisamment de sensibilité, soit, d'oreille pour avoir l'entendement de la passe du passant. C'est à dire que nous lui supposons l'éthique de celui qui a l'entendement du non accès au réel, l'écoute des répercussions poétiques du trou-matisme, la logique des « passages » qui permettent cette conclusion. Ce qui ne se conçoit pas bien ne va pas s'énoncer clairement.

La qualification du passeur, dans l'expérience du cartel, dépend de sa présence soit de la voix qui va donner corps à son témoignage.

## LE TÉMOIGNAGE DU PASSEUR

**Melancholia**, le dernier film de Lars von Trier nous a récemment donné l'occasion d'examiner en quoi consiste l'effet « passeur » de certains témoignages, confirmant et détaillant ce que l'expérience du cartel nous avait indiqué. Ce film a été un évènement clinique, car au cours de la même semaine, la plupart des analysants ont consacré un temps de leur séance à témoigner de ce qui les avait affecté. Tous avaient vu le même film mais diversement touchés par son expérience visuelle, auditive et symbolique, les témoignages en étaient complètement différents voire contradictoires. Outre que cela apportait des indices cliniques précieux quant à l'affect et à ses solutions singulières à des moments divers des cures analytiques, cela procurait des indications précises sur ce qui qualifie un témoignage comme « passeur ».

### La vérité du témoignage

Certains s'appliquaient à relater le film en rétablissant la continuité d'une histoire vraisemblable, où le sens de l'histoire découlait d'une traduction œdipienne cohérente. D'autres s'intéressaient d'avantage à la discontinuité et à des détails qui les avaient « frappés », car si « *La vérité peut ne pas convaincre, le savoir passe en acte.*<sup>27</sup>

Bien qu'en général les passeurs de notre école soient avertis que le cartel n'attend pas d'eux qu'il viennent déposer à la barre « la vérité, toute la vérité », il arrive qu'ils décollent peu de la vérité du roman familial, conférant une espèce de continuité au cours et détours des évènements existentiels, reconstituant parfois dans leurs témoignages la cohérence que seule la constance du fantasme octroie à une vie, et cela en dépit du souci du passant pour démontrer cette consistance, comme le dénonce parfois le témoignage du second passeur.

<sup>27</sup> J. Lacan: « Allocution sur l'enseignement [1970] » In: *Autres Écrits*. Paris: Seuil, 2001, p.305.

### La narrativité

L'expérience du film avait touché les spectateurs soit comme « *Erlebnis* » soit comme « *Erfahrung* ». Ces deux sortes d'expériences donnent suite selon W. Benjamin à deux types de narrativité du témoignage. Le choc avec l'expérience vécue contribue pour un type de témoignage qu'il associe au « roman » ou au « journalisme », témoignages que nous retrouvons dans le cartel comme de « l'historiette » ou roman-vérité ou rapport purement « informatif ». Être touché par l'expérience – *Erfahrung*, permet une narrativité du type « récit » que nous associons à l'historisation de la vérité comme menteuse, soit une distance par rapport à la dimension épique d'une analyse mais une précision de ses passages logiques et une proximité « poétique ». « *A la différence de l'information-* explique Benjamin- le récit ne se soucie pas de transmettre le pur en-soi de l'évènement ; il l'incorpore à la vie même de celui qui raconte, pour le transmettre, comme sa propre expérience, à ceux qui écoutent. Ainsi le conteur y laisse sa trace, comme la main du potier sur le vase d'argile »<sup>28</sup>

### L'acte photographique

Nous retrouvons la métaphore photographique, mais cette fois évitant de reléguer le passeur à la passivité que pourrait évoquer la métaphore de la « plaque sensible ». Il y a dans le témoignage quelque chose de l'ordre de l'acte photographique<sup>29</sup>, c'est à dire une saisie de l'instant où le référent (les moments cruciaux du film ou l'acte du passant) fait signe, produit des effets et justifie qu'on en témoigne.

Ce qui dans une photographie témoigne de l'acte du photographe c'est quand celui qui l'a regardée peut y discerner quelque chose comme un *punctum*, dit Barthes, en le distinguant du *studium*. Le *punctum* dont le référent est un point hors ligne, hors champ du *studium*, est hors code, « *c'est un supplément : c'est ce qui s'ajoute à la photo, et qui cependant y est déjà* »<sup>30</sup>, un petit détail pointu qui ne se montre pas forcément intentionnellement, qui dénote une incohérence d'avec le reste de l'image. Dans le témoignage du passeur, au sens de l'acte photographique, saisie d'un instant hors champ, c'est souvent un détail qui avère la passe : « Un détail emporte toute ma lecture ; c'est une mutation vive de mon intérêt, une fulguration. Par la marque de quelque chose la photo n'est plus quelconque ».<sup>31</sup>

### L'amour du narrateur

Un passeur blasé, désaffecté, mais tout aussi bien. un passeur exalté par son message n'honorerait pas ce qui est attendu de sa présence. « *Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte* » avertit Lacan dans la Préface, soit, mais peut-être faut-il que le passeur soit doué d'une capacité de ce que Lacan appelle « un nouvel amour », c'est à dire un abord de l'autre au niveau de sa plus radicale étrangeté, un connexion oblique avec le littoral de son savoir inconscient. La « sensibilité » du passeur tient peut-être d'une certaine « amitié », au sens d'une bonne « entente » de l'inouï, au sens où Blanchot parlant de Bataille dit « L'amitié, ce rapport sans dépendance passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune.... nous devons les accueillir dans le rapport à l'inconnu où ils nous accueillent nous aussi dans notre éloignement ... distance infinie, séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport ».<sup>32</sup>

<sup>28</sup> W. Benjamin. « Sur quelques thèmes baudelairiens » In: *Œuvres III*. Paris: Folio Gallimard, p.335.

<sup>29</sup> P. Dubois. *L'Acte Photographique*. Paris: Nathan, 1990.

<sup>30</sup> R. Barthes. « La Chambre Claire » In: *Œuvres Complètes*. Paris: Seuil, p.833.

<sup>31</sup> R. Barthes. « La Chambre Claire » In: *Œuvres Complètes*. Paris: Seuil, p.828.

<sup>32</sup> M. Blanchot . *L' Amitié*. Paris: Gallimard, p.328.



### La voix du passeur

Il y a une différence absolue, une « *identité de séparation* »<sup>33</sup> à faire passer : pas sans la voix de l'un où, de part « *l'inévitable équivoque du mot vivant* »<sup>34</sup> peut re-sonner l'altérité singulière de l'autre, le passant – afin que « *le retentissement même de l'être* »<sup>35</sup> ce désir inédit impressionne suffisamment le cartel.

...à suivre

Pascale LERAY (France)

## L'implication du passeur

Sous ce titre, il s'agira surtout de questionner ce qui fonde la position du passeur, soit ce qui peut le rendre apte à se laisser saisir par l'inattendu, le nouveau, l'inédit, au cœur du témoignage du passant et à le faire passer ensuite au cartel. Si cette position requiert le fait d'être sensible à ce qui fait la passe, il faudrait préciser en quoi elle peut l'être, le passeur se trouvant impliqué autrement que comme secrétaire passif et appliqué du passant.

Une expérience récente dans un cartel de la passe, ayant permis d'entendre quelques passes, à partir des transmissions très contrastées, y compris contradictoires de plusieurs passeurs, donne ici matière à se recentrer sur la fonction du passeur.

La façon avec laquelle Lacan a conçu la passe dans l'École confère d'emblée au passeur une place déterminante dans le dispositif de la passe. Elle lui donne cette fonction de témoin à l'égard du passant avec cette responsabilité de pouvoir transmettre, ce qui dans le témoignage de ce passant marque la place du réel qui a bouleversé son rapport au savoir et à la vérité, et ce qu'il est amené à en faire, en acte.

Le dispositif implique le passeur d'une façon unique par le fait qu'il intercale celui-ci entre le passant et le cartel de la passe, en tant qu'il est cet autre qui « *comme lui l'est encore cette passe* »(1). Le passeur ayant été désigné par son analyste et tiré au sort par le passant est cet analysant dont la passe clinique, est alors active dans les effets de désêtre atteignant son analyste, lorsque la faille du sujet supposé savoir ouvre sur la certitude d'un réel dans le savoir analysant.

C'est depuis cette passe qui le travaille encore vivement que le passeur désigné est à même d'être réceptif à ce qui fait l'acte du passant, dans la passe que celui-ci franchit et qui le fait passer à l'analyste, et dont il cherche à transmettre les points vifs.

Le passeur peut être alors ce témoin apte à entendre ce qui fait le nerf de cette passe, dans la mesure où singulièrement il y est aussi confronté dans ce temps logique de son parcours analytique encore non achevé.

Ainsi que Lacan le précise dans sa « *note sur le choix des passeurs* »(2), le moment propice à faire d'un analysant un passeur, en le désignant au tirage au sort, ne se superpose pas exactement avec celui de la fin de l'analyse, d'autant que celle-ci, nous dit-il, peut n'avoir produit qu'un fonctionnaire du discours analytique. Lequel ne serait pas pour autant *indigne de la passe*, ajoute-t-il, *où il témoignerait de ses premiers pas dans la fonction*. Où il essaierait de rendre compte de ce qui soutient sa décision de prendre le relais de cette fonction de l'analyste.

<sup>33</sup> C. Soler.

<sup>34</sup> E. Lévinas. *Paroles et Silence et autres conférences inédites*. Paris: Grasset, 2009, p.70.

<sup>35</sup> E. Lévinas. *Paroles et Silence et autres conférences inédites*. Paris: Grasset, 2009, p.92.

Si pour Lacan la passe ne se soutient en aucune manière d'un modèle relevant du moindre idéal, en laissant chacun responsable de prendre le risque d'en témoigner, pour autant, en aucun cas il ne laisse sa conceptualisation dans l'imprécision et dans l'absence d'exigence.

Bien au contraire, c'est parce que la passe relève de l'opération d'un désir spécifique dont les marques restent à authentifier, que Lacan met une insistance particulière dans cette note sur l'implication cruciale du passeur en interrogeant ce qui le rend apte à cette tâche de transmettre au cartel l'expérience du réel en jeu dans le savoir du passant.

Il s'agirait, afin que le passeur soit réceptif à ce qui peut faire le tranchant de cette passe, que soit agissant chez lui *une autre dit-mension*, différente de celle qui le ferait fonctionner comme simple réceptacle de la narration du témoignage du passant.

*Cette autre dit-mension*, c'est celle que le passeur doit pouvoir discerner à l'œuvre chez le passant, c'est « *celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité* ». Or comment le passeur pourrait-il être dans cette position de discernement à l'égard de la place de la vérité si cette dimension n'était pas déjà agissante pour lui. Et à quelle fin ? Rien d'autre que celle de pouvoir dégager ce qui dans le témoignage du passant est bien *au service d'un désir de savoir*.

C'est la seule chose qui finalement importe dans cette note et qui exige comme Lacan l'a déjà énoncé dans une autre note, que « *le passeur ne se déshonore pas à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature* »(3).

L'AME qui s'implique lui, en désignant un de ses analysants, passeur, doit pouvoir le faire en repérant chez lui cette position subjective résultant des effets d'un moment de passe tel qu'il ouvre à cette *autre dit-mension* à partir de laquelle la vérité singulière délivrée dans la cure n'obture plus la cause réelle du désir de savoir.

Ceci n'est possible que dans la mesure où cet analysant traverse l'expérience d'un réel auquel le sujet supposé savoir ne pare plus. Cette faille qui s'ouvre pour lui crée cet écart irréductible par rapport au savoir pris dans l'Autre et fait alors l'accès dans l'analyse à la certitude d'un savoir, celui de l'inconscient qui n'est d'aucun sujet, distinct de sa vérité, à partir duquel il a à reconnaître ce qui singulièrement fait son horreur de savoir. C'est ce qui est en train de changer radicalement dans son désir qui lui permet d'affronter l'horreur de savoir qui lui est propre pour en cerner la cause.

C'est à partir d'un moment aussi crucial dans l'analyse que l'analyste peut estimer bienvenue la désignation de cet analysant à la fonction de passeur, lequel pourra s'impliquer dans cette tâche ne se restreignant pas uniquement à recueillir les effets de vérité du témoignage du passant. Le passeur dans l'effet de la division subjective où sa passe le porte, peut être réceptif à l'écart à l'œuvre entre effets de vérité et savoir en cause dans le désir de savoir animant la passe.

Il pourrait alors être sensible au fait que le passant témoigne en acte de ce désir qui lui fait produire quelque chose de nouveau.

Il se peut qu'il puisse aussi repérer le cas où la vérité du passant fait écran au réel du savoir et empêche ce qui dans la passe pourrait amener à la conclusion et à l'acte.

Et puis il y a enfin ce cas où le passeur pourrait entendre et transmettre au cartel ce que Lacan avance à titre d'hypothèse dans la fin de sa note : que chez un passant « *le soupçon vient au sujet à ce moment que sa propre vérité, la sienne, n'est pas venue à la barre* ». Qu'il soit donné à un passant de réaliser que sa vérité la plus singulière dans l'analyse ne se soit pas transmuée en cette place d'un savoir qui la barre est ce que pourrait lui permettre l'effectuation de la passe.

La vérité venant à la barre, dans la passe, ce n'est pas la vérité congrue, celle du mi dire, structurale. La vérité singulière qui vient à la barre du S de grand A barré, est celle qui peut servir à faire la place à un savoir touchant au réel portant la marque de sa singularité.

Dans chacune des passes qu'il lui sera donné d'entendre, le passeur aura à faire avec ce qui dans le savoir du passant, *crû dans son propre*, porte la marque de son accès au réel, bout de savoir qui par sa différence, ne peut être commun à d'autres savoirs, à commencer par celui là même du passeur.

Le passeur, doit pouvoir faire passer au cartel l'écart que crée ce bout de savoir en tant qu'il s'invente dans la passe éclairant du même coup comment il en vient à se produire, ce qui en fait le dire au cœur même de ce que tente de faire entendre le témoignage.

#### Notes bibliographiques

- (1) J. Lacan : proposition sur le psychanalyste de l'école, in *Autres Écrits*, p.255.
- (2) J. Lacan : note sur le choix des passeurs, inédit.
- (3) J. Lacan : note Italienne, in *Autres Écrits*, p.309.

**Anne LOPEZ (France)**

## Passe, passeurs

Le processus de la passe inventée par Lacan nous met en tant que cartel de la passe devant notre responsabilité quant à la transmission de la psychanalyse. En effet, c'est au cœur même de la passe que le réel de la clinique s'expose, s'éprouve, « s'épreuve ».

Le cartel nomme l'A.E. sur un pari pris à partir d'une certitude qu'il s'est faite à travers les témoignages entendus des deux passeurs. Cette certitude est corrélée à celle du passant et s'appuie sur un franchissement de sa propre horreur de savoir. Bien sûr les conséquences de ce franchissement se répercutent sur tous les aspects de la vie du passant, ses relations aux autres et à leur altérité, son reste de symptôme avec lequel il sait y faire, son rapport à l'autre sexe et ses liens à la psychanalyse. L'expérience de la passe ne clôt pas les conclusions mais, me semble-t-il, ouvre à la contingence des rencontres et au travail à plusieurs dans le quotidien du psychanalyste.

La passe est la question vivante du passage (au un par un) de l'analysant à l'analyste d'où nous tentons d'inférer des points théoriques qui ne sont pas forcément généralisables mais font repères et nous travaillent.

Si Lacan a pu dire à certains moments que bien peu de choses ne sont sorties quant au désir de l'analyste à travers la passe, il a insisté pourtant pour que le processus perdure. Et si nous poursuivons cette expérience c'est aussi parce que nous savons que le désir de l'analyste ne peut que se déduire d'un dire à partir de tous les dits dans l'analyse de telle sorte que ce dire-là touche au réel de la jouissance et modifie la position subjective de l'analysant de façon radicale.

Le désir de l'analyste n'a rien à voir avec le désir du sujet qu'a l'analyste dans sa vie. Mais sa vie, par ce choix qu'il a fait, reste taraudée par cette difficile fonction de semblant d'objet.

La passe reste le seul moyen de faire vivre à plusieurs l'absence de garantie que nous prenons ainsi à notre charge pour en garantir quelques-uns qui justement ont touché réellement dans leur analyse ce point S de A barré. Cette procédure permet de ne pas vivre sur le déjà conforté, sur le bien assis, sur le suffisant qui menace le discours analytique d'extinction.

Le travail d'une école de psychanalyse s'attèle à la tâche de rendre vivante la psychanalyse pour qu'elle perdure comme moyen de transformer, d'alléger la souffrance du parlêtre à condition d'en garder le tranchant.

Analyste de l'école est une nomination passagère qui, ne durant qu'un certain temps (trois ans), cherche à faire produire une ouverture théorique et pratique d'un analysant devenu analyste dans la fraîcheur de ses questions cruciales qui ravivent ainsi pour les autres l'acte et l'après-coup de ses conséquences et luttent contre l'oubli de l'acte. Prudent, Lacan n'a pas voulu que cette nomination dure, sans doute pour éviter de souder l'A.E. à un s'y croire.

La passe fait trace de nos efforts pour lutter contre notre ignorance et mordre quelques bouts de savoir en reprenant et en répondant à la question « du » psychanalyste : un psychanalyste, c'est quoi ? à entendre aussi avec le verbe savoir « sait quoi ». De quelle matérialité ou motérialité est-il fait ? C'est un travail d'épuration continue sur ce qu'est un analyste. Cela nous donne un éclairage sur la pratique des analystes eux-mêmes, sur le plus vivant de la psychanalyse; moyen précaire, fragile, non prédictif, entraînant parfois des scissions mais aussi des effets de formation, d'enseignement, de transmission.

Lacan, à travers les déplacements théoriques de son enseignement reprend et travaille les butées qu'il a rencontrées dans la pratique comme dans la théorie afin que le discours analytique puisse faire poids au réel du capitalisme.

Dans une vie, le choix de devenir analyste se fait pour beaucoup dans la méprise et l'aveuglement d'un pare-être et fréquemment avant que l'expérience analytique ne soit achevée, avant que le leurre du sujet supposé savoir ne soit aperçu. On peut ainsi relever le gant de l'éthique en s'affrontant, quand le moment est venu, à ce choix d'« une autre façon » par la passe, pour éclairer ce qui était resté dans l'ombre.

Le temps analytique, comme instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure, est indéniablement très long et il faut du temps encore pour mener ses analysants jusqu'à la conclusion de leur expérience si bien qu'en général notre expérience ne s'appuie que du socle de ce qu'on a traversé sans avoir pu encore avoir d'autres perspectives. On a aperçu la logique de ce moment où l'analyste est lâché, désêtre à supporter comme désidérialisation et désupposition de savoir jusqu'au deuil et à la séparation. Mais aucune analyse ne ressemble à une autre par la singularité de jouissance de chaque parlêtre et par la marque qu'il a reçu de lalangue d'où son être de jouissance s'est corporisé. La passe nous permet de lire des expériences analytiques variées, de tenter d'en faire série et cumul avec toute la prudence possible pour que nous ne soyons pas porteur de mots d'ordre sur ce qu'on attend de l'expérience. C'est l'embrouille propre au langage de faire consister parfois certaines expressions et nous devons alors les ré-interroger, les travailler pour qu'elles ne fassent pas langue de bois et qu'elles s'installent, bouchant l'horizon.

Le passant s'efforce de lire son expérience, de l'articuler comme il ne l'a jamais fait auparavant, d'en apporter une lecture pour d'autres avec les achoppements, les discontinuités, le ratage de la bonne façon, l'impasse montrant le réel. Comment et avec quoi avait-il suppléé le non rapport sexuel... Comment l'analysant passant peut-il témoigner de la manière dont il s'était jusqu'alors dévoué à s'occuper de l'Autre -pas sans jouissance- et comment cela avait sans doute eu une fonction de soutien du désir pour lui dans ce fantasme qui l'accrochait à cet Autre. A-t-il une « autre raison » qui le soutient dans son désir d'analyste? Qu'est-ce qui cesse avec l'analyse de ne pas s'écrire et qui fait castration?

La jouissance phallique celle mise en jeu dans l'analyse par l'association libre produit l'effet castration. Mais il y a tout un parcours après-coup qui montre la butée du réel. Lacan dans le séminaire 20, (*Encore*, p.108,109) souligne que « l'inter-dit », ce qui se dit entre les mots donne accès à un réel à interroger : « quelque chose de dit de vrai là où ça ne peut pas se démontrer ». Dans le même chapitre, Lacan nous parle d'écriture, « l'écriture est ce que laisse de trace le langage ». Le passant tente l'écriture des nuées du langage qui font traces de l'impossible.

La passe mobilise les analystes. Complexe à mettre en œuvre, elle suppose que les AME, ceux qui ont été choisis, désignés par leurs pairs comme représentants une certaine

garantie dans leur pratique d'analyste soient partie prenante et puissent désigner des passeurs. Il avait été discuté à un moment dans notre école de savoir si l'analyste désignant un passeur devait ou non le prévenir de ce choix. Il me semble que justement, dans la majorité des cas -mais Lacan nous a appris à penser à l'exception qui fonde la règle- il est plutôt souhaitable de ne pas l'en informer. Ma préférence va à l'indexation pourrait-on dire sans prévenir puisqu'il s'agit d'une saisie qui met le passeur dans un circuit externe à l'analyse en rapport direct avec l'école. D'apprendre sa désignation de l'extérieur par un passant qui l'a tiré au sort court-circuite la demande de la part de l'analyste (le passeur a toujours le choix bien sûr de refuser cette charge). Ceci noue de façon tout à fait particulière son analyse, l'intime, à l'école, l'extime. Outre la surprise toujours bienvenue dans la psychanalyse ce choix a souvent pour conséquence des questions très stimulantes sur le désir de l'analyste pour l'analysant puis qu'au minimum c'est sa question qu'il soit ou non en difficulté avec elle. Le passeur ne demande pas à être passeur puisqu'il est cette passe. On peut penser d'ailleurs que s'il le demandait ce ne serait sans doute pas le moment d'accéder à cette demande.

Les passeurs sont un rouage essentiel de la passe. Lacan a choisi deux passeurs ; avec ce deux, le filtrage est intéressant puisqu'il permet la transmission du témoignage dans une sorte de tamis dont les trous, les espaces de filtrage ne seront jamais les mêmes. De même la différence des passeurs entraîne le passant à parlé différemment à l'un et à l'autre. Ces différences sont liées également à la personne du passeur plus ou moins intervenant, plus ou moins questionnant qui, s'il est intéressé par l'expérience de l'autre, ne peut rester indifférent. Et d'ailleurs le cartel de la passe lui demande en général son avis quand bien même il n'est peut-être pas du même avis que lui dans la réponse qu'il donne au passant.

Mais il reste qu'il n'est pas facile de parler du passeur et d'épingler ce moment de passe. Nous avons avec les repères donnés par Lacan cette définition (*Ornicar* n°37, p.8) « de ce que ce soit un psychanalysant en sa charge et de ce qu'il l'estime être dans la passe où précisément advient le désir de l'analyste, qu'il y soit en difficulté ou non ». Et dans la proposition d'octobre 1967 cette autre définition « le passeur l'est encore cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme toute autre fonction de didacticien qu'à eux aussi ça leur passera ».

La petite note supplémentaire sur le passeur me semble beaucoup plus exigeante puisque Lacan fait du passeur celui justement qui pourrait entendre le tout venant « fonctionnarisé ». Il me semble qu'en fait l'exigence en matière de désignation est grande. Elle repose sur le compte d'un analysant qui est en fin d'analyse dans le vif de la destitutions subjective et du deuil en train de s'éprouver dans l'expérience analytique. D'ailleurs bien souvent, me semble-t-il, dans ce moment, le psychanalysant est éprouvé dans la cure mais a un enthousiasme très grand envers la psychanalyse et la vie.

Dans la première version de la proposition d'octobre, Lacan positionne les différents intervenants de la passe sur le graphe du désir:

- les AE en place de S (A-barré) et le passeur en place de la pulsion S &D.
- les AME en place de S(A), en place des opinions convergentes qui les ont fait être choisis.

Le passeur dans cette optique est dans le rapport opaque à la pulsion mais justement après avoir opéré plusieurs tours qui ont vidé la demande. Il s'agit d'un processus de fin d'analyse où l'analysant passeur est confronté à la chute de ses identifications, de ses idéaux, à l'impossibilité d'un trait identificatoire qui ferait un analyste. Pourtant dans cette étape le retournement de fin d'analyse n'est pas encore opéré et le transfert dure, se maintient en permettant une reprise et un éclairage nouveau sur ce qui avait fait la demande première et la manière dont tout cela, « sa névrose », s'était produite.

Marc STRAUSS (France)

## La vérité à la barre !

Partons d'une expérience singulière, répétée dans plusieurs passes, au point d'en être amusante – et peut-être enseignante :

– D'un côté, par chacun des deux passeurs, une présentation radicalement différente du témoignage d'un même passant. Différente par sa forme, un des passeurs mettant l'accent sur son aspect chaotique, l'autre sur sa cohérence logique ; par l'affect éprouvé, l'un accablé, l'autre enthousiaste ; par leur jugement enfin sur la pertinence de la conviction du passant, l'un effaré, l'autre convaincu.

– De l'autre, à partir de chacun de ces témoignages si différents, un jugement identique et unanime des membres du cartel.

Le premier mouvement serait d'en déduire qu'il n'y a pas de « bon » passeur, que chacun, grâce à la puissance du dispositif de témoignage transmet ce qu'il doit transmettre, indépendamment de sa façon de saisir et de rapporter le discours du passant. C'est que donc quelque chose opère au-delà des différences individuelles et se transmet identiquement, le passeur fonctionnant en fait comme « plaque sensible ».

Quelle serait cette chose que transmettrait « à l'insu de son plein gré » le passeur ? Enthousiasme peut être la réponse qui s'impose puisqu'elle est celle que propose Lacan dans sa Lettre aux Italiens pour distinguer l'analysant à nommer AE du fonctionnaire du discours analytique. Mais nous le savons, outre qu'il est divers modes de manifestations de l'enthousiasme chez les sujet, il est bien difficile de distinguer l'enthousiasme des autres formes de la jubilation. En particulier de la jubilation qui accompagne le sentiment d'une évidence qui s'impose, que ce soit au maniaque ou plus communément au sujet *infans* qui se reconnaît dans l'image que lui renvoie le miroir, et plus tard au même sujet dans ses « triomphes » narcissiques. Il y a un enthousiasme à croire saisir la vérité, et la dire redouble cet enthousiasme au même titre qu'il y a un plaisir non seulement à faire, mais à raconter un mot d'esprit.

Le passant certainement amène sa vérité dans son témoignage, mais qu'il le sache ou non il n'y a pas qu'elle, il y a aussi sa position au regard de cette vérité. Il peut s'y confondre, mais aussi s'en distancier, voire s'en détacher. Et c'est la position que prend le passant vis-à-vis de ce qui lui est apparu comme sa vérité produite dans l'analyse qui va exercer un effet sur la position du passeur. Que le passeur y adhère ou la récuse, ou reste incertain sur sa pertinence, ce qu'il fait entendre est, au-delà des énoncés de vérité du passant qu'il rapporte, le statut de la vérité même pour le passant.

Le passeur doit-il pour autant savoir quel est le statut de la vérité en psychanalyse pour pouvoir être marqué de celui du passant et le transmettre, à défaut d'en juger ? L'expression « plaque sensible » laisse entendre que moins il en sait, moins il résistera à être impressionné, au sens de l'imprimerie. Reste que cette expression, après vérifications plurielles et autorisées, s'avère n'être pas de Lacan. Son succès, et le fait que tous la lui attribuent sans vérification tant elle paraît évidente, s'explique moins par son origine familiale que par ce qu'elle charrie de cette dimension d'innocence ici évoquée.

Cette évidence repose pourtant sur un préjugé, celui qui voudrait que moins on en sait plus on est réceptif, plus on peut en apprendre, alors même que la psychanalyse nous apprend que moins on croit en savoir, plus en fait on en sait ; même si c'est inconsciemment, suffisamment en tout cas pour rester sourd à ce que l'on ne sait pas. A l'instar de Freud qui a pu dire qu'il fallait un haut degré de civilisation pour croire au hasard, nous pouvons dire avec

Lacan qu'il faut un haut degré d'analyse pour être impressionné par le savoir, par la position d'un sujet au regard de la vérité.

Avec cette remarque, nous venons de contredire notre hypothèse initiale, qu'il n'y a que des bons passeurs, que la puissance du dispositif suffit à leur faire remplir leur fonction de plaque sensible s'ils ne sont constitutionnellement pas trop obtus. Quelle est alors la condition de leur désignation ? C'est de cette question que traite Lacan dans son texte « Note sur le choix des passeurs »

Dans ce texte se trouve légitimée aussi notre assimilation du savoir à la position d'un sujet au regard de la vérité, puisque c'est ce qu'il y dit en toutes lettres. Il faut, y dit-il, que la vérité soit « venue à la barre. »

### **La vérité à la barre !**

Cette expression, qui pourrait sonner comme l'injonction dont se supporte tout tribunal, indique le type de savoir requis chez un passeur pour qu'il puisse être désigné à cette tâche. Requis en tout cas par Lacan dans ce texte court, dense, et surprenant surtout.

Surprenant déjà parce qu'il nous y dit d'emblée que si « la fin d'une analyse peut n'avoir fait qu'un fonctionnaire du discours analytique », ce dernier n'est pas pour autant indigne de la passe. Mais il ajoute encore que pour recueillir le témoignage d'un autre, pour qu'un passeur soit à la hauteur de sa tâche, il en faut plus, il faut une « autre dit-mension ». Ainsi, il est d'emblée posé qu'il est exigé plus du passeur que du passant.

Lacan précise en quoi consiste cette autre dit-mension, ce que le passeur doit savoir : « ... que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité. »

Le texte nous dit que le fonctionnaire comme le passeur peuvent tous deux être saisis du désir de savoir, mais aussi qu'on peut « être dans sa fonction sans reconnaître ce qui y porte », cas du fonctionnaire qui s'en trouve ainsi défini. Et nous en pouvons déduire que « reconnaître ce qui y porte » répond au savoir qui définit le passeur, que l'analyse, de la plainte etc.

Mais comment l'analyse peut-elle conduire à ces deux fins si distinctes, toutes deux pourtant validées comme telles, la fonctionnaire et l'autre ? Et qu'est-ce qui différencie dans la psychanalyse, jusque dans sa pratique éventuellement, un désir de savoir dont le sujet reconnaît ce qui l'y porte de celui où le sujet ne le reconnaît pas ?

Pour préciser ce qui distingue ces deux positions, il faut examiner ce que veut dire « de la plainte ne faire qu'utiliser la vérité ».

Soulignons en premier lieu la dimension réductrice, voire dépréciative, du « ne fait que », figure déjà utilisée précédemment dans le texte : « ...n'avoir fait qu'un fonctionnaire ». Mais surtout, à rabattre la vérité au rang de simple moyen, se suppose une autre fin, au-delà de cette seule vérité. Il n'est en effet pas dit que l'analyse de la plainte donne, et encore moins révèle la vérité de la plainte. Que vise alors la psychanalyse, à s'attaquer à la plainte, si elle ne fait qu'en utiliser la vérité ? Et quel est la valeur de la plainte, si ce n'est uniquement sa vérité ?

C'est un fait : il y a bien une vérité de la plainte. Nous en partons et elle nous fonde dans notre discours, nous faisant par-là les égaux de tous les parlêtres : toute plainte dit une insatisfaction. Insatisfaction qui est le premier constituant du psychisme comme le rappelle Lacan se référant à Freud. Une insatisfaction qui prend chez tous les deux le nom générique de castration. Si donc l'analyse ne fait qu'utiliser la castration, quelle en est encore une fois sa fin ? A quoi lui sert cet usage de la castration, si elle n'est pas un but mais seulement un moyen ?

La suite du texte nous éclaire : il peut arriver que le fonctionnaire, qui ne reconnaît pas ce qui le porte au désir de savoir, dans la passe soit « saisi du soupçon que sa propre vérité, peut-être dans l'analyse, la sienne, n'est pas venue à la barre. » Nous voyons là l'insistance redoublée sur une dit-mension qui n'a rien de générique ni d'universel, mais accentue au

contraire la singularité : sa propre vérité ; l'analyse, la sienne. La psychanalyse ne fait donc qu'utiliser la vérité de la plainte de la castration, assurée par son universalité, pour faire venir à la barre une vérité singulière. Le texte oppose d'un côté la vérité universelle de la castration, laquelle est posée comme suffisante au fonctionnaire pour savoir comment faire fonctionner les administrés du signifiant qui sont les parlêtres, et de l'autre une vérité singulière.

L'expression « venue à la barre » nous permet une double lecture qui peut en éclairer la différence. En effet, nous pouvons l'entendre comme la vérité qui trône à la barre et qui pour le passant fait foi, référence, s'impose, de se présenter comme savoir résultant de son analyse, produit au temps où était pour lui en fonction le désir de savoir. Mais, et ce n'est pas incompatible, nous pouvons aussi entendre la vérité venue à la barre comme la vache au taureau, en accentuant plus leurs positions respectives, dessous-dessus, que la signification de vacherie que la vérité y retrouve. Ainsi, cette vérité, venue sous la barre s'en trouve barrée, à entendre dans un sens aussi vulgaire que notre expression précédente, pour ne pas dire, comme cela a pu se faire du transfert, qu'elle en est liquidée.

Que reste-t-il alors au passant du savoir qui, par le travail de son désir analysant, a été produit comme vérité dans son analyse ? Un savoir se distingue de la vérité, car si la vérité est barrée, le désir qui l'a produite n'en a pas moins existé, réellement, puisqu'il a soutenu toute l'opération analysante. Quel est-il, d'où vient-il, ce désir ? Nous en connaissons au moins sa source, la plainte, soit le fait qu'il y ait une insatisfaction qui est reconnue par le sujet et qui s'adresse à un autre ; en l'occurrence dans notre expérience à un autre que le plaignant qui s'en fait plaignant, reconnaît comme pouvant l'entendre, un psychanalyste. Cette source du désir de savoir analysant est aussi sa cause : la plainte en effet se dit, veut se dire et être reconnue, avant même d'être jugée dans sa validité, voire d'être sanctionnée. La plainte veut se dire, elle veut se faire savoir, savoir de vérité, au regard de l'Autre. Mais si la vérité elle-même en vient se à présenter à la barre, elle ne peut que se loger sous la barre, avouer son absence de garantie. Ainsi, de l'insatisfaction s'isole la dimension d'énigme, énigme de ce qu'elle a fait du sujet, de la position qu'il a prise et soutenue à son endroit, de la façon singulière qu'il a eu de la traiter. Une énigme qu'aucune vérité qui se présenterait au titre du savoir ne peut résoudre, ni même trancher. Une énigme précieuse, puisqu'elle est la source de ce que chacun a d'unique, qui le fait distinct de tous les autres.

L'insatisfaction, certes, ce n'est pas rien, mais elle n'est que l'agent de la réalisation de chacun, à travers ses réponses qui, si la vérité vient à la barre, n'ont de vérité que la fonction. Et l'énigme qui sous sa forme de plainte a mis le sujet au travail au service de l'Autre, du supposé savoir, reprend toute sa valeur énigmatique quand les réponses soufflées par l'Autre ne la recouvrent plus de leurs contraintes.

Pouvons-nous dire que ce ne sont plus les réponses qui lui sont soufflées par l'Autre, mais que c'est lui qui l'est, soufflé ? Soufflé, moins au sens d'évacué, destitué, qu'à celui d'étonné, voire sidéré. Un souffle se lève-là qui peut l'enthousiasmer, pour peu que le sujet y ait goût, qu'il ait goût à ce qui se dévoile de ce qui fonctionne.

C'est ainsi que nous pouvons, nous semble-t-il, lire le tout début du Séminaire Encore, quand Lacan oppose non le fonctionnaire et le passeur, mais est-ce si différent ?, son « je n'en veux rien savoir » à celui de ses auditeurs. Si le « Je n'en veux rien savoir » de son auditoire le pousse à la recherche de la vérité, qui revient toujours à la vérité dernière, celle qui irait sur la barre pour en recouvrir la béance, celui de Lacan est un « Je n'en veux rien savoir de la vérité qui se présenterait comme savoir ». Ce qui ne veut pas dire qu'il ne voulait rien savoir, comme l'ampleur de son enseignement le prouve. Il voulait moins que ça fonctionne que savoir comment ça fonctionnait, d'autant que ça n'en fonctionnait que mieux ainsi – la satisfaction qu'il trouvait, et qui n'exclut pas la peine, il l'a précisé, valait bien celle de voir les choses fonctionner sans savoir ce qui y portait. Pour le dire plus simplement, il ne voulait pas se payer de mots, mais toucher au réel.



Le parallèle entre les deux « Je n'en veux rien savoir » du séminaire Encore et les places de fonctionnaire et de passeur dans le dispositif de la note sur le passeur peut, on l'a vu, se soutenir, au regard de ce qui vient à la barre. Le fonctionnaire est celui qui a trouvé la vérité et la fait fonctionner, sur la barre, même si cette vérité s'appelle castration ; le passeur, comme Lacan analysant à son séminaire, est animé par ce qui le souffle dans le discours du passant, ce qui du savoir ne s'habille pas de vérité, castration réelle d'être sans mot, mais en acte.

Néanmoins, de son rapport à l'énigme du savoir Lacan était animé consciemment, il le savait, pouvait le dire et l'élaborer. Doit-il en être de même pour le passeur ?

Nous ne nous attarderons pas sur l'erreur qu'il y aurait à désigner un passeur auquel ses dispositions interdiraient de se laisser souffler, le passeur obtus déjà évoqué. Et pour un passeur a priori « soufflable », si malgré cette disposition il ne l'a pas été, cela ne prouve pas que le passant ne l'ait pas été lui ; peut-être l'un et l'autre ne se convenaient-ils pas dans leur façon de faire venir la vérité à la barre. Mais dans le cas où le passeur témoigne avoir été soufflé par répercussion de ce qui a soufflé le passant, et par là souffle le cartel, de quel ordre est cette transmission ? S'agit-il d'un savoir articulable et énoncé, ou de quelque chose qui se transmet en acte ?

La dernière phrase du texte : « il faut un passeur pour entendre ça » laisse entendre que le passeur sait ce qu'il fait, qu'il n'est pas qu'une plaque sensible, passive et innocente.

Ce point de vue emporte quand même un certain inconvénient : dans cette perspective, le passeur en saurait au moins autant sinon plus que le passant. Il saurait, nous l'avons répété, que de la plainte l'analyse ne fait qu'utiliser la vérité, savoir que le passant fonctionnaire et pour autant pas indigne de la passe n'aurait pas, savoir qui peut être celui du passant s'il n'est pas fonctionnaire. Qu'est-ce qui distingue alors le passant du passeur, distinction qui nous paraît nécessaire à maintenir pour ne pas faire de la désignation du passeur l'équivalent d'une nomination d'AE par son analyste ? Nous pouvons supposer que l'AE est par rapport au passeur en avant. Est-ce une différence quantitative, le passeur le sachant, mais ne le croyant pas encore tout à fait, accroché qu'il reste au sujet supposé savoir ?

Lacan ne laisse pas entendre cela, il pose de façon radicale que ce doit bien être là le savoir du passeur, et non un savoir soupçonné ou entrevu. Alors où est la différence ? Peut-être dans les conséquences que ce savoir a pour le sujet. Conséquences qui ne sont peut-être pas toutes immédiates. En particulier la conséquence d'en déduire un savoir sur la psychanalyse qui ose demander à se faire reconnaître comme tel, qui donc accepte de se découvrir à d'autres. Disons que le passeur peut le savoir, mais n'en prend pas encore appui pour l'acte, dans lequel se projette le passant. Qu'un autre le fasse le soufflera d'autant plus qu'il en est près, sans y être encore tout à fait. Il pourra ainsi entendre que pour le passant la vérité est venue à la barre, et faire passer ce qu'il aura entendu, sans réduire sa fonction à rapporter les énoncés du passant. Ainsi s'éclaire l'attente de Lacan que les passeurs, leur tâche effectuée, se présentent eux-mêmes à la passe. Reste l'écart entre la proximité logique et le moment effectif de l'acte, incalculable.

## L'acte se juge à ses suites

Nicole BOUSSEYROUX (France)

### Satisfaire les cas d'urgence

Il est attendu des membres des cartels de la passe qu'il tirent un enseignement de leur expérience du cartel et qu'ils le transmettent. Notre cartel de la passe a pour le moment eu à écouter les passeurs de trois passes pour lesquelles il n'a pu répondre par une nomination d'A.E. Lorsque, après avoir écouté les passeurs, la discussion et le travail du cartel n'emportent pas un jugement unanime en faveur d'une nomination, il y a toujours une petite pointe de déception. Il est vrai aussi que lorsqu'on écoute les témoignages des passeurs, ce n'est pas sans un certain espoir d'y entendre quelque chose qui fasse preuve du passage à l'analyste. D'ailleurs, il y aurait à s'interroger, quand on participe à un cartel de la passe, sur cet espoir, cette attente, ce désir de nomination. D'autant plus qu'une non-nomination ne signifie pas un verdict de non-analyse. De plus, les non-nominations exigent, de la part du cartel et contrairement à une nomination, une réponse pesée personnalisée au passant qui n'est pas facile à formuler.

Le repérage, dans les témoignages, du passage à l'analyste est difficile et dépend de la conception que l'on se fait de ses coordonnées théoriques. Or, entre la théorie de la « Proposition » de 1967 et celle de la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » de 1976 (*Autres écrits*, p.571-573), l'écart est assez grand. Il me semble ressortir de la lecture du texte de 1976 que les moments de passe par lesquels l'inconscient se manifeste en surprise ne prennent leur plein effet de réel qu'à la fin, qu'avec la satisfaction de fin. Il est étonnant de voir, à lire et relire ce texte, combien Lacan insiste sur le fait que « donner cette satisfaction est l'urgence à quoi préside l'analyse ». Il est du devoir de l'analyste, il est à la charge du désir de l'analyste, non seulement de la donner, cette satisfaction, de « se vouer à satisfaire ces cas d'urgence » mais surtout il se doit de bien « l'avoir pesée. » Ceci redéfinit, re-qualifie le désir de l'analyste, comme dépendant de cette capacité à bien peser le réel en jeu dans ce qui dans les analyses relève d'un cas d'urgence.

Notre cartel a choisi de travailler sur la question du réel dans la passe et sur ce qui peut attester de ses effets. Le problème est que le réel n'est pas à débusquer, comme peut l'être la vérité avec ses embrouilles. Qu'est-ce qui atteste, qu'est-ce qui fait preuve du réel dans ce que le cartel apprend dans un témoignage de passe ? Qu'est-ce qui prouve, dans et à partir de ce que le cartel recueille, examine, interroge, interprète, juge des témoignages de passe, que le passant est passé par le réel de l'inconscient, par ses manifestations ? Et surtout, qu'est-ce qui vaut comme preuve que ce passage par le réel et ses effets a effectivement modifié, changé, transformé sa position, son rapport éthique à sa propre jouissance ? La réponse de Lacan en 76 est : c'est l'affect, la satisfaction de fin qui, comme l'angoisse, ne trompe pas. On ne saurait s'en donner les airs.

La question est de taille. La réponse aussi. Elle relève de l'éthique. Car ce sur quoi il y a à se prononcer, c'est sur la réponse ou la non réponse du passant au réel qui dans son analyse l'a heurté, bousculé dans ses amours avec la vérité. D'autant que dans le témoignage de passe il n'y a pas de témoignage du réel. Le réel ne vient pas à la barre du témoignage. Ce qui vient à la barre, Lacan le dit dans sa note sur les passeurs : c'est la vérité. Mais la barre de la passe n'est pas la barre du tribunal. C'est la barre du réel. Pas d'Analyste de l'Ecole sans cette barre. Pas

d'analyste s'il n'est passé par l'expérience de la barre qui met un terme aux amours avec la vérité qui ment.

Il s'agirait donc d'apprécier, d'estimer, de peser, dans le témoignage des « épars et désassortis » qui « se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse », si, de cette vérité menteuse dont prospère le transfert et sa supposition, un affect de fin témoigne qu'ils en sont effectivement sortis : qu'il s'en sont *dés-(a)-sortis* ! On a trop vu, à l'époque des grandes messes de la cause freudienne, des A.E. sortis de la passe bien assortis et pas épars du tout. Le réel de l'inconscient n'est pas fait pour nous assortir. Et c'est encore heureux !

Dire que la passe produit des épars désassortis indique que la fin prouvée par l'affect n'est pas pour tous, parce qu'elle relève d'une prise de position éthique par rapport au réel. Ceci change notre point de vue sur la passe et la nomination des A.E. Ne pas nommer ne signifie pas que le cartel estime qu'il n'y a pas eu d'analyse terminée. Cela signifie, si dans son écoute et son travail le cartel de la passe s'oriente de la « Préface » de 1976, que n'a pas été prise position éthique par rapport au réel, ou du moins qu'il n'a pu être trouvé dans le témoignage la marque d'un affect qui prouve que le réel a bien été pris en compte.

**Mario BRITO AFONSO (Venezuela)**

## De l'amour à l'Analyste au Désir d'Analyste

Le parcours d'analyse est un chemin qui se fait pas à pas et qui n'est pas tracé d'avance ; c'est plutôt un chemin qui s'écrit avec les propres traces que marque notre inconscient jusqu'à ce que se place celle qui indique la fin.

Après l'analyse et après la passe, à ces deux instants, j'ai pu me rendre compte que dans le parcours analytique se sont présentés plusieurs moments où ont eu lieu des changements en ce qui concerne le récit, les associations, la position subjective, le transfert et en général, avec le travail analytique lui-même.

Dans un premier temps, on entre dans le cabinet d'un analyste auquel on expose une plainte, un malaise, quelque chose qui a cessé d'aller. Dans ce premier moment-là, on s'est autorisé en tant que patient et on a recours à quelqu'un à la recherche de réponses. Cependant, les réponses sont différentes à celles reçues précédemment, lors de visites à d'autres instances ou d'autres types de psychothérapie.

Dans mon cas, l'analyste m'écoutait de façon cordiale, il ne se proposait pas de comprendre à partir d'une illusion de symétrie ou d'expériences partagées ; et encore moins m'invitait au dialogue, car il n'y a pas de dialogue possible dans le cadre du dispositif analytique. Toutefois, à partir de cette asymétrie, à partir du silence en tant que réponse et à partir de son regard et de son hochement de tête pour montrer qu'il me suivait, quelque chose a commencé à bouger qui m'a permis de me situer au delà de la plainte avec laquelle je m'étais présenté ; et comme résultat, j'ai commencé à assumer quelque chose de ce qui avait à avoir avec moi qui me revenait en me surprenant de se savoir non – su sur le symptôme.

A ce moment, quelque chose de la demande a échoué et est passé à un temps différent où il a été possible de forcer cette demande en désir ; une énigme sur la sexualité a émergé dans un rêve.

Dans le rêve un homme et une femme faisaient l'amour, lui était couché sur un lit et elle sur lui. On ne les distinguait pas, tout était sombre dans la chambre et on pouvait

seulement voir deux silhouettes confondues. On avait la sensation qu'ils se regardaient et en même temps, on pouvait quelque peu percevoir le plaisir de cette rencontre. Je me suis réveillé troublé et la première chose que j'ai associé a été une question : Un rapport sexuel avec mon analyste ? Je me souviens que le jour où j'ai rapporté le rêve à analyse je ne pouvais pas je le regarder en face pendant que je le lui racontais.

Le transfert est toujours lié à un mystère à déchiffrer et il est admis que l'analyste connaît la cause et la signification de la souffrance ; c'est pourquoi on lui a accordé un amour et on établit un lien social différent avec lui, on lui raconte, on lui montre un récit et des associations se développent, en attente de réponses de ce trésor que renferme l'Autre que l'analyste incarne.

Comme l'ont bien exposé Freud et Lacan, le transfert pousse un travail et soutient le parcours analytique. Cependant, suite aux élaborations que j'ai effectuées après la passe je me demande : Le transfert suffit-il pour soutenir un parcours jusqu'à la fin de l'analyse ?, Se produit-il quelque chose avec le transfert pendant le temps de l'analyse ? Que se passe-t-il avec le transfert au moment de la fin d'analyse ? Est-ce que le transfert se termine au moment de finaliser ou peut-il se diluer ensuite ? Peut-on parler d'une fin avec reste de transfert ?

De nos jours, nous vivons les désagréments d'un monde où la rapidité, la commodité et immédiateté vont à l'opposé du travail psychanalytique et je pense que nous ne pouvons pas dire qu'une analyse n'est soutenue jusqu'à la fin que par ceux qui dès le départ connaissaient la psychanalyse et le long chemin qui attend ceux qui s'y embarquent.

Il serait alors peut-être possible de penser que pendant le parcours de l'analyse on entrevoit des éléments qui permettent de la supporter. Quelque chose permet de soutenir une analyse jusqu'à la fin et ce quelque chose est plus que le transfert mais il émerge de celui-ci et c'est « l'amour de savoir ». « Amour de savoir » qui accompagne un temps du parcours analytique.

L'« amour à l'analyste » devient « un amour de savoir » et si nous comprenons l'« amour » comme « donner ce qu'on n'a pas », on peut dire que ce qui soutient ce temps du parcours est que le transfert à l'analyste pousse l'analysant à donner ce qu'il n'a pas pour recueillir quelque chose de ce savoir.

L'amour à l'analyste implique cette émergence de savoir sur l'inconscient et la possibilité de saisir quelque chose de la vérité. Ce savoir qui n'est recueilli que lorsque l'on passe par l'expérience d'analyse et qui bien qu'il ait été enregistré dans l'inconscient, n'existe qu'au moment où l'on peut se l'approprier.

C'est un savoir qui se construit pas à pas, sur un chemin qui est fait de boucles, de cycles, dont on fait plusieurs fois le tour parce qu'il est impossible d'en contourner le point en une seule fois. C'est quelque chose qui est exprimé avec les phrases : « encore », « je n'en sors pas », « de nouveau la même chose. »

Ce n'est qu'en circulant que la chaîne de signifiants croise sur elle-même pour recueillir quelque chose du point d'impossibilité que d'une certaine manière nous appelons objet « a ». C'est pour cela que Lacan, dans le Séminaire XI, expose que la répétition est le moteur du parcours cyclique et quelque chose de la pulsion est satisfait.

Donc, en passant par l'analyse, par ce cercle que j'ai décrit, il arrive un moment où cet « amour de savoir » prend un nouveau tournant, un tournant lié au pari que le sujet a fait sur la psychanalyse et c'est le « de-venir de désir ». Ce pari, ce tournant, est ce qui parvient à permettre ou à supporter les temps forts dans l'analyse en ce qui concerne la chute des identifications de l'être du sujet et la rencontre avec le moment d'horreur, horreur qui requiert quelque chose en plus que le transfert initial pour pouvoir traverser la porte et ne pas faire demi tour ou sortir de l'analyse.

Quelque chose de la jouissance phallique s'est réduit, quelque chose du narcissisme a diminué, quelque chose a défailli par rapport au grand Autre pour pouvoir se détacher et

ouvrir un espace au désir, sans titre et sans position spéciale. De même, quelque chose se déplace par rapport au transfert. L'amour à l'analyste est tombé et celui-ci s'est déplacé de ce lieu agalmatique où on l'avait placé.

Une fois passé le moment d'horreur et non sans angoisse, commence un moment différent relatif aux temps de la fin. C'est un moment où se fait un travail seul, au-delà de l'analyste. On passe par un moment incomparable qui est articulé avec une position différente dans le parcours analytique. On se retrouve seul à la merci de ses élaborations qui ont lieu au-delà d'être présent dans le dispositif.

Dans ces moments, quelque chose soutient le travail analytique et cela ne semble plus être le transfert qui n'a pas été complètement perdu. Quelque chose a émergé et soutient ce travail, un virage vient d'être donné, le désir d'analyste apparaît.

Dans mon cas, un rêve a montré ce moment : « Je me trouvais en tant que spectateur dans un congrès de psychanalyse et mon analyste présentait un travail sur un cas clinique. Je ne l'entendais pas, mais en le voyant, je savais qu'il présentait mon travail d'analyse. En m'en rendant compte je me suis fâché et j'ai dit que ce n'était pas à elle de le faire, et que c'est moi seul qui présenterais ce travail ».

C'est en outre un moment où j'ai décidé de rendre compte du travail analytique à d'autres en dehors de l'analyste, à l'Autre de l'École. C'est pourquoi, le choix de faire la passe peut se faire avant la fin de l'analyse.

Penser à la fin d'analyse consiste donc à réfléchir au destin du transfert, de l'amour à l'analyste à l'amour pour le savoir et à l'émergence du désir d'analyste qui permet l'avancée de la psychanalyse. L'analyste peut ne pas être oublié, ce qui se déplace c'est l'amour qui permet l'émergence d'un désir marqué d'un affecte.

Le désir de l'analyste est d'aller plus loin, de se décider à traverser la porte du savoir et ainsi rendre possible que quelque chose d'inédit donne des fruits. En supportant le rejet de l'humanité dont il ne veut rien savoir. C'est pourquoi Lacan parle de délirer, parce que c'est un désir de révélation de ce qu'est le sujet.

### Références bibliographiques

- Agüero y Chama (s/f) Sin fin de felicidad. Recuperado el 2 de septiembre de 2011 en <http://www.apdeba.org/articulos/simposio2010-pdf/Agüero-Chama.pdf>
- Farias, F. (2000) ¿Qué del sujeto al final del análisis? Trabajo presentado en las 1ras Jornadas de los Foros Psicoanalíticos de Argentina. Octubre de 2000 en el Paseo La Plaza, Buenos Aires.
- Lacan, J. (2003) *Seminario VIII. Editorial Paidós: Buenos Aires.*
- Lacan, J. (2006) *Seminario X. Editorial Paidós: Buenos Aires.*
- Lacan, J. (1968). Seminario XVI. Recuperado el 20 de julio en [www.tuanalista.com/Jacques-Lacan/15545/Seminario-16-De-un-otro-al-otro-pag.66.htm](http://www.tuanalista.com/Jacques-Lacan/15545/Seminario-16-De-un-otro-al-otro-pag.66.htm)
- López, M. (s/f) Autorización y acto analítico. Material mimeografiado publicado en [www.convergenciafreudlacan.org](http://www.convergenciafreudlacan.org).
- Restivo, María F. (2003).- Revista virtual "El Sigma" Fundación del Campo Lacaniano. Recuperado el 20 de Julio en <http://www.elsigma.com/site/detalle.asp?IdContenido=3249>
- Paola, D. (1999) Sueños en Transferencia. Recuperado el 20 de julio en [www.efba.org/efbaonline/paolad-07.htm](http://www.efba.org/efbaonline/paolad-07.htm)

Patricia DAHAN (France)

## Unité du langage, singularité de *lalangue*

En préambule des journées de décembre 2011, à propos de « L'analyse ses fins, ses suites », en me référant aux dernières élaborations de Lacan et à l'expérience de l'analyse, je voudrais mettre l'accent sur un point que je propose de formuler ainsi : l'analyse est ce qui permet à un sujet de s'autoriser à parler sa propre langue.

Dans le déroulement d'une analyse la réduction du symptôme passe par un travail sur *lalangue*. Si l'analyse a pour effet le dévoilement d'un savoir qui « repose dans le gîte de *lalangue*<sup>36</sup> » et que « c'est de cohabiter avec *lalangue* que se définit l'être parlant<sup>37</sup> », à la fin de l'analyse, l'analysant est dans un nouveau rapport à sa langue.

Dans la vie courante le langage a un rôle unificateur, il est le support des échanges économiques, de l'éducation, de la culture, de l'information. Pour le sujet et son inconscient le langage est le support de tout autre chose, il est le support de sa jouissance. Lacan exprime cette notion en disant que « le langage est le seul appareil de la jouissance » et que « *lalangue* sert à de toutes autres choses qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré, dit-il, en tant qu'il est fait de *lalangue*, cette *lalangue* dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, *lalangue* dite maternelle, et pas pour rien dite ainsi.<sup>38</sup> »

Or le processus de socialisation par le langage éloigne le sujet de sa langue propre, l'école procède à une « dématernalisation » de la langue. Ce processus d'unification du langage a une fonction au sein du groupe qui est de permettre à tous les sujets de communiquer à travers un langage commun. En contre partie l'unification de la langue par ce langage commun met le sujet à distance de sa langue.

À l'échelle d'un pays, le processus d'unification d'une nation passe par l'émergence d'une langue unifiée, processus qui, en effaçant les dialectes locaux, tend à estomper les diversités.

Le parallèle entre le rapport du langage à *lalangue*, et le rapport de la langue officielle d'une nation aux dialectes locaux, permet de mettre en évidence que l'unification de la langue a pour conséquence d'effacer les particularités, les différences propres à chacun.

Par le travail de l'analyse, qui consiste à se débarrasser de la dimension unificatrice du langage pour rejoindre les effets d'affect de *lalangue*, l'analysant touche à ce qui fait sa différence et il peut l'assumer, il est en mesure de laisser s'exprimer sa propre créativité, sa propre poésie.

Je voudrais donc insister sur l'opposition entre le caractère unifiant du langage et les uns de *lalangue*, auxquels vise l'analyse, en m'appuyant sur les différentes approches de Lacan à la fin de son enseignement, là où il met en valeur cette opposition. Une des façons dont Lacan énonce cette distinction est de dire que « le langage n'existe pas », qu'« il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent *lalangue* », en d'autres termes qu'« il n'y a pas de métalangage ».

Dans notre histoire, l'expérience du langage totalitaire montre que l'on peut imposer par la force une langue et un mode de pensée qui vise à unifier et à appauvrir le langage. À

<sup>36</sup> J. Lacan, Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, p. 126.

<sup>37</sup> *Ibid.* p. 127.

<sup>38</sup> *Ibid.* p. 126.

terme ces tentatives s'avèrent inefficaces dans la mesure où une langue ne peut pas venir se substituer à la multiplicité des langues et des dialectes. Avec le concept de *lalangue* Lacan nous enseigne qu'il y a un lien indissociable entre le sujet et sa langue et pour chaque sujet le rapport à *lalangue* est singulier. Ainsi toute tentative d'imposer une langue officielle au détriment de toutes les autres langues ne parvient pas à anéantir le rapport singulier que chaque sujet a avec *lalangue*.

Si ce qui caractérise *lalangue* est d'être une langue singulière, propre à chacun, elle ne peut pas être totalisée, elle n'entre pas dans le lot commun. Lacan va jusqu'à dire que le langage n'est qu'une élucubration de savoir sur *lalangue*.

Dans le séminaire « Le moment de conclure » Lacan précise une dernière fois ce qu'il a tenté de démontrer à plusieurs reprises, en particulier dans le séminaire *RSI*, qu'il n'y a pas un langage dominant, une langue qui puisse s'imposer par rapport aux autres langues, une langue qui puisse dire la vérité sur les langues, qu'il n'y a pas de métalangage. « Si j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, dit-il, c'est pour dire que le langage ça n'existe pas. Il n'y a que des supports multiples du langage qui s'appellent *lalangue* et ce qu'il faudrait bien c'est que l'analyse arrive par une supposition, arrive à défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole.<sup>39</sup> »

Une langue qui se voudrait totalisante, une langue qui viendrait s'imposer au détriment des autres langues, au détriment des dialectes, répondrait à cette notion de métalangage. *Lalangue* par contre est une langue propre au sujet sur laquelle aucun maître, aucun colonisateur, aucun dictateur ne peut agir, même s'il veut l'interdire, l'éradiquer comme cela a souvent été le cas tout au long de l'histoire. Au delà d'une indéniable efficacité de la langue officielle à s'imposer, une indéniable imprégnation du discours du maître dans le langage, *lalangue* propre au sujet, qu'elle soit enfouie, brimée ou écrasée, est toujours en mesure de ré-émerger. Car il n'y a pas une unité mais au contraire une différence des langues, il n'y a pas une *lalangue* mais une multitude de *lalangues*, par conséquent un langage qui se veut totalisant ne peut pas venir s'y substituer définitivement. Malgré le forçage imposé par le maître sur la langue, *lalangue* du sujet résiste, elle revient, parfois même à son insu, et vient à son tour truffer le langage de nouvelles expressions.

Avec le concept de *lalangue* Lacan souligne l'importance des premiers rapports à la langue comme noyau constitutif pour le sujet. Il montre comment, dès l'origine, il existe un rapport à la langue qui est un rapport de jouissance. Cette langue que le petit enfant n'apprend pas, qui lui est transmise par sa mère ou les personnes qui lui ont donné ses premiers soins est faite de babillages et de lallations. C'est une langue dans laquelle son et sens sont confondus, une langue qui n'est pas celle de la culture mais une langue d'avant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, une langue dans laquelle les affects sont directement exprimés, une langue propre à chacun.

Ce lien très fort entre le sujet et sa langue maternelle est très bien décrit dans un film dont le titre est : « D'une langue à l'autre<sup>40</sup> ». Ce film est fait d'interviews d'écrivains, poètes, philosophes et chanteurs, tous ayant à faire avec la langue dans leur métier, dans leur pratique quotidienne, tous ayant connu une rupture avec la ou les langues de leur enfance. Les personnes interviewées témoignent de leur rapport avec leur langue maternelle, qu'ils la cultivent, qu'ils la rejettent, qu'ils en soient fiers ou qu'ils en aient honte, tous décrivent un lien indestructible avec cette langue. Ce que le film a su montrer, et qui est l'élément essentiel de la définition de *lalangue*, c'est la jouissance exprimée par chacun des interviewés lorsqu'il parle de ses rencontres avec les sonorités de sa langue maternelle. Je citerai deux exemples, celui d'Aaron Appelfeld qui dit que celui qui vit séparé de sa langue maternelle est infirme. Infirme, le mot est fort, cependant il traduit pleinement ce lien primordial du sujet à sa langue maternelle.

<sup>39</sup> J. Lacan, Séminaire « Le moment de conclure », inédit, Leçon 15 novembre 1977.

<sup>40</sup> N. Aviv, *D'une langue à l'autre*

L'autre exemple provient d'un poète d'origine Russe qui dit avoir volontairement oublié, écrasé sa langue maternelle, le russe, pour pouvoir exprimer sa poésie dans une autre langue, l'Hébreu qui est la langue du pays où il réside maintenant ; ce poète exprimait sa surprise en remarquant que ses poèmes étaient imprégnés du rythme et des sonorités de la langue russe, dont il croyait s'être complètement séparé. Ainsi cette langue maternelle, qu'il imaginait avoir effacée, ré-émergeait sous une forme inattendue.

Ce rapport du sujet à la langue dans laquelle il a baigné dans les premiers moments de sa vie, cette langue « dite maternelle », structure son inconscient, c'est la thèse de Lacan à partir du séminaire *Encore* avec la formule « l'inconscient fait de la *lalangue* ». Il dira plus tard dans une conférence à l'université de Yale : « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain.<sup>41</sup> » Lacan indique ainsi, à ce stade de ses avancées théoriques, que la structure de l'inconscient ne peut pas uniquement être appréhendée par la structure du langage mais aussi par la façon dont la langue a été parlée et entendue dans les premières années de l'existence.

Avec le concept de *lalangue*, Lacan nous donne quelques indications sur la façon d'opérer dans l'analyse, notamment dans « La troisième », en 1974, où il répète à plusieurs reprises que ce qu'il avance, il l'a déjà dit dans « Fonction et champ de la parole et du langage ». C'est ainsi qu'il nous renvoie à la première conférence de Rome, dans laquelle il affirme avoir émis que l'interprétation n'est pas interprétation de sens mais jeu sur l'équivoque et que c'est « *lalangue* dont s'opère l'interprétation<sup>42</sup>. » Et il insiste dans son séminaire de la même année, « Les non dupes errent » : « ce que j'ai proposé, dit-il, dès le départ de cet enseignement, dès le discours de Rome, c'est d'accorder l'importance qu'elle a dans la pratique, dans la pratique analytique du matériel de *lalangue*<sup>43</sup>. »

Lacan nous guide encore dans la clinique pour en arriver à dire dans le séminaire *Le sinthome* que « c'est uniquement par l'équivoque [qui comprend l'abolition du sens] que l'interprétation opère<sup>44</sup> » équivoque par quoi il spécifie par ailleurs ce dont est faite *lalangue*.

En s'appuyant, enfin, sur un cas clinique décrit par Freud, Lacan donne un exemple d'interprétation à partir de *lalangue* dans l'analyse d'un sujet bilingue.

Ce cas, tout au long de son œuvre, Lacan l'a souvent cité, mais ce n'est qu'en 1974 après avoir introduit le concept de *lalangue* qu'il apparaît à nouveau comme exemple pour montrer que « c'est au niveau de *lalangue* que porte l'interprétation<sup>45</sup> ».

Le cas de ce patient bilingue évoqué par Freud est cité dans un texte sur le fétichisme dans le recueil intitulé *La vie sexuelle*. Lacan en fait le commentaire suivant: « J'évoquerai simplement ce que Freud apporte dans un cas sur ce qui est considéré comme un stigmate de perversion. Le *Glanz auf der Nase*, le brillant sur le nez, excite tout particulièrement un fétichiste dont il parle. S'il en trouve l'interprétation, c'est dans *to glance at the nose* qui était la langue que parlait le petit enfant quand il est né. Je veux dire peu après sa naissance, quand il a commencé à être pris, justement, dans la langue de ses parents. Le *to glance*, regarder, est devenu un *Glanz*, un brillant, un éclat. Voilà ce dont Freud rend responsable le fétichisme du sujet en question<sup>46</sup>. »

Nous avons ici une indication de ce qui opère dans l'analyse. On voit à partir de cette vignette clinique que c'est dans la langue maternelle que s'est constitué le symptôme, ainsi l'explication du symptôme, et donc la possibilité d'une réduction du symptôme, peut se faire par un retour à la langue maternelle: « Le fétiche dont l'origine se trouvait dans la prime

<sup>41</sup> J. Lacan, « Conférence à Yale University », *Silicet* 6/7, Paris, Le Seuil, 24 novembre 1975.

<sup>42</sup> J. Lacan « La troisième »

<sup>43</sup> J. Lacan, « Les non dupes errent », séminaire inédit (1973-1974), séance du 11-6-1974.

<sup>44</sup> J. Lacan, *Le Séminaire Livre XXIII Le sinthome*, leçon du 18-11-1975.

<sup>45</sup> J. Lacan, « Le phénomène lacanien », Les cahiers cliniques de Nice n°1, juin 1998.

<sup>46</sup> *Ibid.*



enfance ne devait pas être compris en allemand mais en anglais.<sup>47</sup> »

Dans le séminaire *Encore* Lacan a mis l'accent sur le fait qu'il y a un savoir dans *lalangue* qui dépasse de beaucoup tout ce qui peut être exprimé par le langage. Ce savoir exprimé dans *lalangue* est un savoir inconscient propre au sujet. On ne peut pas parler de ce savoir exprimé dans *lalangue* sans citer ce witz de Freud extrait de son ouvrage *Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient*. Je vous propose de citer intégralement cet extrait, qui nous éclaire et nous divertit, pour voir comment l'intuition qu'il existe un savoir dans *lalangue* est présente dans ce joli mot d'esprit. « Le médecin auquel on a demandé d'assister madame la baronne lorsqu'elle va accoucher, déclare que le moment n'est pas venu et propose au baron d'attendre en faisant une partie de cartes dans la pièce voisine. Au bout d'un certain temps, une plainte de madame la baronne en français parvient aux oreilles des deux hommes: "Ah mon Dieu, que je souffre!" L'époux bondit de son siège, mais le médecin lui fait signe de rester assis: "Ce n'est rien, dit-il, continuons à jouer". Peu après on entend de nouveau la parturiente crier, cette fois en allemand: "*Mein Gott, mein Gott was für Schmerzen!* (Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre!) – Vous ne voulez pas entrer voir, monsieur le professeur?" demande le Baron. "Non, non, le moment n'est pas encore venu." Enfin de la chambre d'à côté, s'échappe une incontestable plainte en yiddish: "*Ai, waih, waih!*" Alors le médecin jette ses cartes et dit: "c'est le moment." »

Le commentaire de Freud est le suivant: « Montrer comment la douleur permet à la nature originelle de percer à travers toutes les strates déposées par l'éducation et comment on peut légitimement faire dépendre une décision importante d'une manifestation en apparence insignifiante, voilà ce que ce bon mot d'esprit réussit à faire, en prenant comme exemple la transformation progressive des plaintes émises par une dame distinguée au cours de son accouchement <sup>48</sup>».

Cet exemple, qui pourrait illustrer de manière condensée le déroulement d'une analyse, est particulièrement enseignant dans la mesure où il montre le passage progressif de la langue à *lalangue*. Le moment où *lalangue* s'exprime, c'est le moment où elle est débarrassée de toutes les strates déposées par l'éducation, pour reprendre les termes de Freud, *lalangue* en effet n'est pas celle de l'éducation, elle n'est pas non plus celle de la communication, elle est celle des affects, celle entendue par le petit enfant, la langue maternelle, avant qu'un S2 vienne faire sens, diraient Rosine et Robert Lefort. <sup>49</sup>

On pourrait dire du névrosé qu'il est un exilé de sa langue. Je propose de considérer l'analyse comme un processus qui vise à toucher la singularité de la langue, *lalangue* dans laquelle le symptôme s'est constitué. Au processus d'unification du langage s'oppose la diversité des langues. Si ce qui fait l'identité du sujet, sa singularité, sa particularité c'est son symptôme, à la fin de l'analyse l'identification au symptôme, la connaissance de son symptôme lui permet d'admettre et d'assumer sa différence. En assumant sa différence le sujet est en mesure de s'exprimer en son nom. Car, dit Lacan « l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec *lalangue*. Et ce qu'on sait faire avec *lalangue* dépasse de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage. <sup>50</sup> » Ce savoir, sans Autre, sans un autre qui en serait le garant, permet à la fin de l'analyse de se dégager de l'Autre et de trouver son autonomie, de s'autoriser à parler sa propre langue.

Dans ce prélude j'ai voulu mettre l'accent sur l'opposition entre le langage et la langue, pour montrer la distinction entre le caractère unifiant du langage et la singularité de *lalangue*. Pour illustrer ce propos j'ai proposé de mettre en parallèle l'opposition langage/*lalangue* avec l'opposition langue nationale/dialectes. Car en effet la langue nationale est ce qui permet d'éliminer tout particularisme culturel qui pourrait faire émerger un autonomisme qui mettrait

<sup>47</sup> S. Freud, « Le fétichisme », in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.133.

<sup>48</sup> S. Freud, *Le mot d'esprit et son rapport à l'inconscient*, Paris, Gallimard, p.163.

<sup>49</sup> R. et R. Lefort, *L'accès de l'enfant à la parole, condition du lien social*, Bulletin du CEREDA n°10.

<sup>50</sup> J. Lacan, Séminaire *Encore*, op. cit., p. 127.

en danger l'unification. C'est aussi ce dont procède, nous rappelle Lacan, l'école dite maternelle qui, à travers l'apprentissage de la lecture, en s'alphabétisant vise à une dématérialisation de la langue.<sup>51</sup>

Pour terminer, je voudrais donner la parole à des auteurs qui ont su témoigner de cette opposition entre langue nationale et dialectes, entre le langage et *lalangue*, ils ont montré les effets d'une volonté d'unification de la langue au détriment de la diversité des langues. Ces auteurs, qui ont le sentiment d'avoir été privés de leur langue, expriment avec leurs mots comment, au monolinguisme de la langue officielle, imposée par le pouvoir, s'oppose la diversité des langues. Que ce soit Derrida dans son livre *Le monolinguisme de l'autre* ou des auteurs créoles, Bernabé, Chamoiseau et Confiant dans *Eloge de la créolité*, cette littérature nous aide à saisir comment le processus d'unification de la langue, qu'impose ce monolinguisme contre la diversité des langues, conduit à brimer toute possibilité de créativité, de poésie, d'expression des émotions. Comme le décrivent Bernabé, Chamoiseau et Confiant : « chaque fois qu'une mère croyant favoriser l'acquisition de la langue française, a refoulé le créole dans la gorge d'un enfant, cela n'a été en fait qu'un coup porté à l'imagination de ce dernier, qu'un envoi en déportation de sa créativité. Les instituteurs de la grande époque de la francisation ont été les négriers de notre élan artistique.<sup>52</sup> »

En approchant *lalangue* enfouie sous le langage unifiant, en interprétant à partir du réel de l'équivoque, l'analyse est un processus qui permet à l'analysant d'aller au plus près de *lalangue* dans laquelle son symptôme s'est constitué. Il en résulte un soulagement, qui libère l'expression, la créativité, l'autonomie du sujet par une réappropriation de la singularité de sa langue.

**Ana MARTÍNEZ WESTERHAUSEN (Espagne)**

## Après la fin d'analyse et de la passe, une expérience

Le thème qui nous réunit en cette troisième Journée internationale de l'École, « l'École à l'épreuve de la passe », est sans doute crucial, indispensable, pour une école qui prétend continuer authentiquement vivante et dans la brèche de la confrontation avec la subjectivité de son époque. On peut affirmer, sans doute, que se centrer sur l'expérience de la passe et ses enseignements est le recours majeur dont disposent les analystes d'aujourd'hui pour lutter contre l'atonie du discours analytique dans le monde ainsi qu'à l'intérieur de la communauté analytique même.

Pour ma part, j'ai fait l'expérience du dispositif de la passe dans différentes positions : comme passant, comme passeur et comme membre du cartel de la passe. Parmi elles, je choisis de me référer ici à mon expérience de passant, car d'un côté elle constitue un apport au thème de l'après la fin de l'analyse et la passe, et de l'autre elle permet des inférences en relation avec le passeur, le cartel de la passe et l'AME.

Le signe pris comme point de départ à ce travail est le surgissement d'un effet – affect inattendu – quelques années après la fin de l'analyse et la passe.

<sup>51</sup> J. Lacan « Postface du séminaire XI » dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>52</sup> J. Bernabé, P. Chamoiseau et R. Confiant, *Eloge de la créolité*, Paris, Gallimard 1990, p.43.

### Rappel de coordonnées

Au rendez-vous international des FCL de 2002, j'avais présenté un travail intitulé : « Pour une passe qui ne devient pas une impasse » dans lequel j'ai transmis une part de mon expérience particulière comme passant. Cette expérience a eu lieu il y a 14 ans, dans le cadre de l'EEP (École Européenne de Psychanalyse). Sept mois après les entretiens avec les passeurs, j'ai reçu comme réponse du cartel de la passe : « le cartel n'a pas disposé d'éléments lui permettant de se prononcer sur ce témoignage ».

Cette réponse provoqua en moi une première réaction d'insatisfaction, pas tant pour la non nomination d'AE, que pour l'impasse épistémique qu'elle portait, car je la reçus comme une réponse vide. A ce moment-là, une telle réponse ne pouvait signifier autre chose pour moi que : soit les passeurs n'avaient pas ouvert la bouche, chose impensable, soit les membres du cartel étaient restés sourds. Néanmoins, le vide de cet énoncé produisit des effets car il me poussa à solliciter une rencontre avec le Plus-un du cartel qui éclaircit les points suivants :

la réponse du cartel référait exclusivement à la nomination d'AE.

la non nomination était fondée sur l'absence d'articulations logiques

le cartel considérait qu'il s'agissait d'une analyse finie, raison pour laquelle il ne faisait aucune recommandation ni signalement relatif à la continuité du processus analytique même.

Ces éclaircissements n'ont fait qu'augmenter de mon côté l'impasse épistémique car je n'arrivais pas à penser quelles pouvaient être les articulations logiques attendues par le cartel. Articulations sans doute fondamentales puisque d'elles dépendait l'authentification du désir de l'analyste.

A nouveau, l'impasse épistémique accompagnée d'un sentiment d'insatisfaction me poussa à l'acte. J'ai alors écrit une lettre au responsable du secrétariat de la passe, figure qui à l'occasion coïncidait avec le président de l'EEP, c'était la même personne. Dans cette lettre, j'exposai, sous forme argumentée, mon expérience dans le dispositif et demandai d'avoir la bienveillance de transmettre cette lettre au collègue de la passe afin de la faire valoir comme apport à l'étude de l'expérience en cours.

Quelle ne fut pas ma surprise quand quelques mois plus tard, le secrétariat de la passe me communiqua que j'étais proposée passeur, sans argumenter non plus cette proposition. Maintenant, je vous cite ce que j'ai écrit lors de mon témoignage public sur ce point il y a 11 ans : « ...ce qui me resta en travers, en impasse de l'expérience de la passe, ne fut pas tant la non nomination, que ce qui ne passa pas du cartel au passant sur les raisons justifiant son jugement, ni les raisons pour lesquelles il se décida de me proposer en tant que passeur, bref, l'impasse au niveau du savoir<sup>53</sup> ».

Cependant, c'est maintenant, longtemps après, que je peux témoigner de l'expérience d'un affect que je crois pouvoir considérer de satisfaction de fin, un affect lié à la résolution de l'impasse à laquelle je me suis référée.

Que s'est-il produit pour que cela arrive ?

Je situe la cause dans la nouvelle conception de la passe à partir du travail sur la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI*<sup>54</sup> », un travail qui permet d'envisager « une autre passe ».

### La résolution de l'impasse

La formulation « une autre passe » surgit comme conséquence du travail sur le texte cité et également de l'expérience effective du dispositif de la passe, dont rendent compte les

<sup>53</sup> Martinez A., « Pour une passe qui ne devienne pas impasse », *Link 4* (castillan), Acte du Rendez-vous international, Paris, Juillet 2000.

<sup>54</sup> Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

travaux publiés dans *Wunsch* 8, 9 et 10. Il s'agit d'une reformulation qui a eu des effets sur ma propre expérience de passant.

A partir de la notion d'inconscient réel (ICSR) et de ses incidences possibles dans la clinique d'une analyse – en particulier à sa fin – la passante peut maintenant revisiter les points forts de son parcours analytique, un parcours de 14 ans divisé en trois étapes.

Les points essentiels à faire ressortir de ce parcours sont les suivants :

- Une demande d'analyse après une traversée sauvage du fantasme s'accompagnant d'une symptomatologie dans le registre de l'angoisse. Cette symptomatologie allait de paire avec un effilochement de la relation à l'inconscient-langage, au point que le sujet pensait ne pas avoir d'inconscient.

- L'entrée en analyse lui a ouvert les portes aux formations de l'ICS-langage et le travail analytique lui a permis de dévoiler la trame symbolique subjacente à ses coordonnées particulières ainsi que le travail d'historisation correspondant, ce qui lui apportera des bénéfices thérapeutiques notables.

- D'autre part, il a pu cerner suffisamment son style de jouissance, qui ne resta fixé à aucun objet particulier isolable. Raison pour laquelle il ne comptait pas avec une formule de fin d'analyse, telle que l'imposait la doxa de la passe alors en vigueur.

Mais comme il restait encore attaché au sujet supposé savoir du psychanalyste, il s'est proposé, coûte que coûte, à tout prix, d'atteindre une fin d'analyse « comme il faut », une de celle qui permettrait d'écrire le mathème de sa propre fin d'analyse. Cet acharnement l'amena à demander une tranche d'analyse supposant lui permettre de conclure sur ce modèle idéal.

### **Que s'est-il passé en ce temps ultime de l'analyse ?**

L'analysante continua à ne pas trouver la formule de sa fin d'analyse, mais elle trouva quelque chose d'inattendu : la chute du transfert au sujet supposé savoir, expérimentée comme certitude dans l'épuisement du transfert analytique – pressé jusqu'à la dernière goutte. Cette certitude, d'autre part, n'a pas changé les années passant. La chance pour l'analysante fut de pouvoir compter à ce moment sur un analyste capable de reconnaître ce moment de destitution subjective et de l'accepter comme point final. Une fin qu'aujourd'hui je peux formuler comme l'expérience de la limite quand on rencontre le réel, en tant que l'impossible à écrire.

Colette Soler dans son livre, *Lacan, l'inconscient réinventé*, fait référence aux « 'négativités' de la structure » que Lacan localise comme fonction du réel dans le savoir, négativités qui, je cite : « programment des limites inévitables de l'élaboration analytique, qui valent pour du Réel dans le Symbolique.<sup>55</sup> »

Quelques mois après la fin de l'analyse, l'analysante décida de se présenter à la passe avec l'intention de soumettre son expérience au dispositif et dans l'attente d'une élaboration de savoir un peu plus satisfaisante.

Ce qu'elle obtint fut, comme je l'ai déjà dit, une réponse vide, qui à l'époque ne l'a pas satisfaite mais qui dans « l'après-coup » et après la conception de la passe au réel, peut être considérée comme pertinente car c'est maintenant que je peux saisir la dimension équivoque, presque amusante, de la réponse du Cartel. Certes, la phrase « le cartel n'a pas disposé d'éléments lui permettant de se prononcer sur ce témoignage » admet au moins un double sens. D'un côté, on peut entendre que le Cartel attendait que l'élaboration du savoir lui soit offerte par la passante, restant alors uniquement au Cartel la tâche de l'écouter, de la ratifier comme valide, (la faute dans ce cas-là incombe au passant) mais par ailleurs on peut entendre que c'est le cartel qui ne disposait pas des éléments pour se prononcer sur cette expérience analytique ne rentrant pas dans la doxa du moment (dans ce cas-là, la faute incombe au Cartel).

<sup>55</sup> Soler C., *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, pp.18-19.

En tout cas, ce qu'il est important de souligner est que la résolution de cette impasse aujourd'hui, quelques années après la fin de l'analyse, et de mon expérience dans le dispositif de la passe, ont permis que le manque de savoir – qu'il incombe au Cartel ou au passant - se transmute en gain de savoir à partir de la conception de l'inconscient réel et de ses conséquences dans la clinique des analyses et de la passe, avec ce qu'il implique comme changement au niveau de l'affect, maintenant satisfaisant.

### **Quelles conséquences peuvent être inférées de cette expérience en relation au passeur, aux AME et aux membres du Cartel de la passe ?**

En premier lieu, on peut conclure que l'expérience dans le dispositif de la passe est conditionnée à tous niveaux -passant, passeur, AME et Cartel de la passe- par deux facteurs : la conception épistémique de la passe avec laquelle est abordée l'expérience du dispositif et la propre expérience analytique de chacun des différents participants du dispositif.

Dans son intervention à Buenos Aires, en août 2009, Colette Soler a dit avoir détecté un important problème structural dans le dispositif de la passe tel qu'il était appliqué dans le champ freudien.

Cette difficulté, dit-elle, a sa raison d'être, parce qu'elle dévoile la différence qui se produit entre ce que disent les textes de Lacan sur la passe et son application dans les cas concrets.

Elle fait remarquer que tant dans la « Proposition de 67 » que dans la « Préface » de 76, il s'agit de la même question : il s'agit d'examiner dans la passe « la structuration analytique de l'expérience » qui conditionne la passe à l'acte ou au désir de l'analyste » et ensuite, elle dit « or, on ne peut pas attendre du passant qu'il donne lui-même la formule de cette passe à l'acte, en raison même du statut de cet acte » et un peu plus loin, elle ajoute « les formules plus tardives de 1976 qui définissent une passe non par l'objet mais par le réel (...) engagent la même impossibilité côté passant, car (...) « on ne peut dire vrai du réel » et elle poursuit « La tâche incombe par conséquent au cartel, (...) de reconnaître les conditions de possibilité de l'acte analytique que le passant ne peut énoncer en termes de vérité.<sup>56</sup>»

Donc, il y a des choses qui touchent à l'expérience du réel, que le passant ne peut dire ni même transmettre sous forme « intentionnée », mais qui peuvent passer au Cartel et celui-ci doit être en capacité de les reconnaître. Évidemment pour cela, il est indispensable que le passeur soit capable de faire fonction de récepteur et porteur du réel.

Le pas épistémique qui se constate entre 1967 et 1976, un pas qui renouvelle la théorie et la pratique de la passe, met l'accent dans la revalorisation de la dimension du réel – dans et hors symbolique – un réel impossible à dire.

Ceci requiert alors de faire des choix de transmissions autres que celle de la structure du langage lequel se déploie dans le champ de la vérité et du sens. J'entends par là pouvoir s'autoriser l'usage d'autres voies, plus en accord avec le fonctionnement de la langue, en elle-même insensée mais chargée de jouissance, ainsi que de développer de nouvelles sensibilités capables de saisir et transmettre ce vivant au-delà de la parole et du langage.

Dans sa critique au contresens qui se produit dans la pratique de la passe à l'ECF et à l'AMP, Colette Soler soutient que : bien que la formule de la passe clinique dans la proposition de 67 est la « destitution d'un sujet qui s'aperçoit son être d'objet », la traduction de cette formule dans la pratique du dispositif de la passe n'est pas évident, car « le texte de Lacan n'implique pas que ce savoir objet, ce soit savoir quel objet on est. C'est tout le contraire, c'est avoir aperçu que l'objet fait trou dans le savoir, et qu'il est donc justement impossible de dire ce qu'est cet objet<sup>57</sup>.»

<sup>56</sup> Soler C., « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? », *Wunsch* n°8, p.21.

<sup>57</sup> *Ibid.*

Elle ajoute que, contrairement à ce que certains peuvent penser, il s'agit d'un « non savoir » qui ne facilite pas les choses, « car il faut beaucoup d'élaborations de savoir pour apercevoir ou cerner un trou dans l'Autre.<sup>58</sup>» Ce n'est pas à proprement parler un « non savoir » mais, et elle cite Lacan dans la « Proposition », « savoir vain d'un être qui se dérobe<sup>59</sup>»

Elle poursuit en évoquant que certes l'objet –qui est trou dans le savoir et également sans image ni signifiant – peut cependant s'imaginer et il s' imagine à partir de la pulsion ; d'où les occurrences des substances épisodiques de l'objet : regard, excrément, voix, sein. Mais elle précise que s'imaginer objet n'est pas se savoir objet. Elle ajoute que la représentation de l'objet se trouve dans la clinique d'une analyse depuis son début, ce n'est donc pas propre à la fin de l'analyse, car c'est une manifestation du fantasme qu'il s'agit de traverser. Se savoir objet est au contraire dégager de l'objet les signifiants corporels, l'avoir réduit à la place qu'il tient dans l'Autre, celui d'un trou où manque le signifiant et, je cite, « Un sujet qui se fait représenter par les signifiants de l'objet (...) n'est pas un sujet destitué (...) entre se « savoir objet » et savoir quel objet, il y a exclusion. C'est l'un ou l'autre.» Donc dans l'application de la passe dans l'AMP «... c'est précisément aussi ce qui rend le contresens plausible par confusion du fantasme avec le réel de l'inconscient.<sup>60</sup>»

Cette ligne d'argumentation amène Colette Soler à conclure que l'institution objectale ou réelle de la fin de l'analyse n'est pas une institution par le savoir mais au contraire par les limites du savoir. Donc le poids de l'élaboration de savoir sur la passe revient nécessairement aux Cartels de la passe.

Je crois que le cas particulier de la passe à laquelle je me suis référée montre bien comment ce Cartel a opéré selon un savoir constitué déjà déterminé sur la passe, une doxa sans ouverture.

Cette position est aux antipodes de ce que Sol Aparicio pointe dans son intervention « L'ignorance des cartels » dans *Wunsch* 8.

Et effectivement, la production qu'on est en train de recueillir à partir des expériences de la passe dans le Champ lacanien (voir *Wunsch* 8, 9 et 10) montre qu'il y a des élaborations épistémiques nouvelles et variées sur la passe qui ont été apportées d'après l'expérience des différents protagonistes du dispositif ; membres du Cartel, passeur, AE, passant.

### **Pour conclure : la satisfaction de suivre à la tâche de faire passer**

Je termine cette réflexion en appuyant sur le profond impact – pourrais-je l'appeler affect-effe(c)t ? – que le renouveau sur la théorisation de l'inconscient et ses conséquences sur le dispositif de la passe a produit dans ma propre expérience d'analysant/passant.

Je comprends qu'il s'agit d'un pas de savoir qui accepte d'être habité par le « non savoir » pour de cette manière donner plus de poids au réel de l'expérience, un réel auquel Lacan donna de plus en plus d'importance à mesure qu'il avançait dans son enseignement et dans son expérience.

Ce qui apparaît se déposer au final de l'expérience du discours analytique et de sa raison d'être –au moins pour moi- est cet incessant « moment de passe » tant au niveau particulier que collectif dans l'École. Un moment de passe qui produit une satisfaction propre chaque fois que du nouveau surgit mais qui pousse aussi à exposer son expérience à l'élaboration collective, dans la mesure où cela multiplie les possibilités d'extraire du savoir du réel de la psychanalyse.

*Traduction de Lidia Hualde*

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p.22.

Diego MAUTINO (Italie)

## Du tripode au *tripudium*<sup>61</sup>

« On pourrait donc dire, que le parlant qui a un corps a deux maîtres: l'Autre, parce qu'il est parlant, et le réel, parce qu'il est vivant. »<sup>62</sup>

Lacan désigne le lien social par le mot de discours, ce qui entraîne des implications entre la psychanalyse et la politique. Dans l'ordre social établi par le discours du maître, le signifiant maître a une fonction de collectivisation et fait marcher tous plus ou moins au même pas – en sanctionnant d'après la loi les pieds qui marquent temps de discorde. C'est un principe d'ordre, arbitraire; qu'on peut contester, au nom d'un ordre qui serait meilleur. C'est le principe des révolutions. Lacan dit que la révolution consiste à revenir au point de départ, tout comme dans les révolutions des planètes, c'est une expression pour dire que cela ne peut qu'amener à un autre signifiant maître. Cela, parce qu'il n'y a pas d'ordre qui soit indépendant d'un signifiant maître, puisque la fonction du signifiant maître [S1], dans tout discours, est celle d'introduire un principe de lisibilité qui permet de saisir la façon dont ce qu'on dit est ordonné.

La notion de *discours analytique* – à savoir une sorte de lien social réglé par le langage, avec incidence et présence parmi les autres liens sociaux – implique que la *praxis* de la psychanalyse ait une portée politique. Où il y a du psychanalyste, Lacan parle « d'en soutenir la charge » et partout on peut remarquer des tentations de démissionner de sa charge. L'un des effets est l'illisibilité de la réalité de notre temps – qui meut les recours à des gourous et à des spécialistes –, à l'égard de laquelle Lacan a indiqué comme cause: « la dégénérescence de la fonction du signifiant maître ». Il a, en plus, relevé l'affect qui s'en dégage: la honte<sup>63</sup> de vivre – dans sa fonction de limite – et les tours dits autour du trou, des *direr impudents*, à savoir ceux qui ne se sustentent ni d'un signifiant maître, ni d'un savoir assuré, face à ce qu'il nomma « l'horreur de l'acte ».

En lisant la « Note italienne », dès le premier paragraphe, on trouve à cet égard des références précieuses. Il y avait trois personnes qui voulaient créer une Ecole en Italie [1973], l'analyste de la *Realpolitik* de nos temps – en calculant intérêts et négociations – aurait profité de l'occasion pour l'expansion géographique; Lacan, bien au contraire, répond contre la *Realpolitik*. Pendant ce temps, on lui demande une Ecole et, lui, il répond par une scansion ironique: « le groupe [italien] », en ajoutant que, si on voulait créer quelque chose, ce sera par l'épreuve de la *passé*, dont il formule le principe. Il propose, en outre, une composition éventuelle du dispositif: les trois qui lui demandent en fonction de *passéurs* et le *Jury* de Paris [EFP], les *passants* nommés représenteraient les premiers Membres d'une éventuelle *École italienne*, au risque, dit-il, « qu'il n'y en ait pas ».

Cette proposition, même si impraticable, plutôt que révéler une incapacité politique, s'oppose à une expansion qui mettrait de côté l'extension du discours analytique soumis à l'analyse de l'analyste et à son évaluation à travers la *passé*. Plutôt qu'à l'expansion du périmètre

<sup>61</sup> Bref commentaire du Séminaire d'Etude de Texte: J. Lacan, « Note italienne », à partir du travail de Colette Soler [2007/2008], en cours dans le Espace Ecole de *Praxis*-FCL en Italie, Rome, 2011/12.

<sup>62</sup> C. Soler, Statut du signifiant maître dans le champ lacanien, Mensuel n°58.

<sup>63</sup> J. Lacan, « C'est peut-être bien ça [la honte], le trou d'où jaillit le signifiant-maître. » Le Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991.

de la *Realpolitik*, cette réponse implique que l'extension de la psychanalyse ne se situe pas dans l'expansion [géographique] mais dans l'*intension* [discours].

Lacan appelle le groupe italien 'tripode' – qui peut suffire pour s'y asseoir dessus –, où faire le siège au discours psychanalytique et le mettre à l'essai: l'usage tranchera de l'équilibre de quelque chose qui ne serait donc pas groupe mais plutôt Ecole – en opposant au groupe le discours analytique.<sup>64</sup> Dès les premiers mots il souligne l'opposition entre groupe et discours analytique.

La *Note* continue: « Qu'il pense "avec ses pieds", c'est ce qui est à la portée de l'être parlant dès qu'il vagit. »<sup>65</sup> Quelle est la logique associant les quatre premières lignes à celle-ci? Penser « avec ses pieds » est une thèse de Lacan à l'opposé du discours courant: « penser avec sa tête ». Il tranche ainsi sur la question de savoir si on pense pour nourrir la mentalité ou si, au contraire, on pense pour l'action, pour avancer – penser "avec ses pieds" désigne donc une pensée pratique, orientée dans l'action.

« Encore fera-t-on bien de tenir pour établi, au point présent, que voix pour-ou-contre est ce qui décide de la prépondérance de la pensée si les pieds marquent temps de discorde. »<sup>66</sup> Quand il n'y a pas de pensée "avec ses pieds" – qui sait où il va et ce qu'on peut suivre –, à savoir: quand des pensées discordantes n'ancrent pas dans une action orientée, les pieds trébuchent et on ne sait pas comment avancer, par conséquent, il faut autre chose pour décider... et qu'est-ce qu'il reste? Il reste la démocratie, la voix pour-ou-contre.

« Si les pieds marquent temps de discorde », si l'orientation échoue, suivant Lacan, quand cela arrive, il ne reste que compter, à savoir la démocratie; ainsi peut-on remarquer que, dès son début, il s'agit dans ce texte de la politique de l'institution analytique, avec l'alternative: ou bien l'Ecole, ou bien simplement l'agrégation, le groupe.

Lacan est en contraste avec notre civilisation qui transmet depuis des siècles l'idée qu'on pense avec sa tête. Ainsi, en frayant de nouvelles voies, le « penser "avec ses pieds" » convoque le corps, plutôt que le sujet purement supposé par le signifiant [sans corps]. Cette référence implique, pour le parlant, un corps qui a deux maîtres: l'Autre, parce qu'il est parlant [et donc soumis au principe binaire du langage], et le réel vivant, avec lequel le *parlêtre* est *troisé* [cf. « Si quelque chose *ex-siste* à quelque chose, c'est très précisément de n'y être pas couplé, d'en être *troisé*, si vous me permettez ce néologisme. » J. Lacan, *Les non dupes errent*, 19 Mars 1974].

Nous ne pouvons plus, donc, nous contenter de la binarité [structure binaire du langage, bipolarité de la structure du discours], et en effet Lacan dans ses élaborations est passé au trois. Hypothèse: que le trois ne soit pas celui du tripode pour s'endormir dessus [sur ses lauriers], comme dans le dicton, mais celui de l'*impudence du dire*<sup>67</sup> dans le tripudium: celui-ci aussi composé du latin *tri-* « trois » e *pes, pedis* « pied », qui implique soit l'*aller*, soit la racine *pud* frapper, tripoter du pied au pas cadencé à trois temps, exultant... sur les fonds dont on a la charge.

*Traduction de Grazia Tamburini*

<sup>64</sup> J. Lacan, « Tel qu'il se présente le groupe a ça pour lui qu'il est tripode. Ça peut suffire à faire qu'on s'assoie dessus. Pour faire le siège du discours psychanalytique il est temps de le mettre à l'essai: l'usage tranchera de son équilibre », « Note italienne » dans *Autres écrits*, Éd. du Seuil, Paris 2001, p.307, trad. it. « Nota italiana », dans [www.praxislacanianana.it](http://www.praxislacanianana.it)

<sup>65</sup> J. Lacan, *op. cit.*, p.307.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p.307.

<sup>67</sup> J. Lacan, « Le lien de la jouissance de la femme à l'impudence du dire, c'est ce qui me paraît important à souligner. [...] sa jouissance ne saurait être fondée de sa propre impudence. » *Les Non-dupes errent*, 11 juin 1974.



## L'École: en conséquence de cause

Carmen GALLANO (Espagne)

# La désignation des passeurs: Un pari orienté

Dans sa *Note sur le choix des passeurs* (1974)<sup>68</sup>, Lacan fait une distinction. Il y a, d'une part, le témoignage des « premiers pas dans la fonction » de l'analyste, ce qui n'est pas "indigne" du passant, même si ce n'est qu'en tant que « fonctionnaire du discours analytique » qu'il témoignerait – « c'est maintenant souvent le cas » ajoute-t-il. D'autre part, le fait qu'un analysant « fasse un passeur ». « N'importe qui ne saurait en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi ». Il propose ensuite une articulation entre la dimension de la vérité et le désir de savoir.

Dans les cartels de la passe, nous avons parfois regretté le fait que certains passeurs n'ont pas su interroger les passants, ce qui a entraîné des difficultés pour qu'un témoignage puisse « passer ». Je ne mentionnerai pas ici les modalités d'impasse –elles sont diverses– dues à la position de certains passeurs face aux passants en ce qui concerne leur transmission au cartel.

Chaque impasse de la position du passeur, c'est certain, questionne la désignation de ce passeur faite par un AME. Ainsi, l'expérience des cartels de la Passe nous met face à face à cette béance que Lacan signale indirectement dans sa *Note sur le choix des passeurs*.

En effet, les AME ont été nommés par l'École en tant que « fonctionnaires du discours analytique » ayant fourni la preuve de leur pratique analytique par leurs travaux; la plupart d'entre eux n'ont cependant pas passé par la procédure de la Passe. Rien n'assure donc qu'ils puissent percevoir si un analysant est – ou non – dans la passe, s'il est dans ce moment du passage du rapport de la vérité au désir de savoir... « Ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient, c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs. De là parfois le soupçon qui vient au sujet à ce moment, que sa propre vérité, peut-être dans l'analyse, la sienne, n'est pas venue à la barre. »

J'ai fait une proposition au CIG: chaque fois qu'un passeur ne fonctionnerait pas bien en ce qui concerne son apport d'un « témoignage juste », il faudrait le signaler à l'AME qui l'aurait désigné. Ceci me semble indispensable pour que les AME puissent ainsi s'interroger eux mêmes sur la manière dont ils auraient désigné les passeurs.

Mais qu'est-ce que c'est en fait un « témoignage juste »? Je pense, en suivant Lacan, que ce serait le témoignage du passeur qui a su interroger le passant de manière à pouvoir localiser les impasses du témoignage du passant. Ce pourrait être aussi le témoignage de celui qui a pu être surpris par le dire et le savoir du passant en ce qui concerne les conséquences, pour celui-ci, de son pas au réel : son jugement intime sera alors qu'il y a eu « passe » et que l'on peut nommer un AE.

Je me suis interrogée très modestement, en tant qu'AME, sur les désignations de passeurs que j'ai faites à l'École et j'invite chaque AME à faire de même.

Si ma mémoire est bonne, j'en ai désigné cinq.

<sup>68</sup> J. Lacan, « Note sur les choix du passeur », 1974, inédit. Toutes les citations sont de cette « Note ».

– Deux passeurs avaient fini leurs analyses. Peu de temps après leur désignation, ils ont fait la passe. Un a été nommé AE et l'autre non (l'un d'eux a eu l'opportunité, avant de faire la passe, d'être en fonction de passeur, l'autre non).

– Le troisième a fini son analyse peu de temps après sa désignation; il n'a été en fonction de passeur qu'une seule fois et je n'ai obtenu aucun écho du cartel en ce qui concerne son fonctionnement: il n'a pas fait ensuite la passe

– Le quatrième a été plusieurs fois passeur et j'ai obtenu des échos très satisfaisants sur sa fonction par les cartels de la passe. Il est encore en analyse et l'on entr'aperçoit chez lui un désir de faire un témoignage comme passant.

– Le cinquième est, lui aussi, toujours en analyse; il vient d'être désigné, et n'a pas encore eu l'opportunité d'être passeur, étant donné le peu de demandes de passe dans notre communauté espagnole.

Je dois signaler que les premières désignations de passeurs que j'ai faites correspondaient à des analysants dont l'analyse était terminée, car les avatars de la crise croissante au sein de l'AMP ne m'incitaient pas à les désigner comme passeurs à l'AMP. En 1996, le seul passeur que j'avais désigné fut exclu sans que j'obtienne aucune explication à ce sujet. J'en ai conclu que j'étais moi-même déjà considérée – en tant qu'AME – comme *persona non grata* pour la politique de l'AMP.

À la lumière de cette casuistique de mon expérience dans notre Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien depuis 2002, je ne peux que conclure que la désignation d'un passeur – désigné soit par la manière dont l'analysant conclut son analyse, soit par ce qu'il a traversé à un moment précis de son analyse – est un pari, mais n'est pas un pari à l'aveugle. L'AME doit pouvoir en rendre compte. Dans mon cas, j'ai réalisé ce travail – cas par cas – après coup de ce qu'a produit cette désignation pour tel sujet dans son analyse. J'invite chaque AME qui désigne un passeur à faire ce travail de repérage en ce qui concerne les raisons de la désignation qu'il propose: ce fut pour moi une expérience très fructueuse.

Évidemment, je ne peux présenter publiquement ces cas. En tout cas, cette élaboration m'a permis de mettre en question une de mes désignations car elle fut peut-être un peu précipitée, ne répondant qu'à un instant de voir.

En effet, je me suis aperçue après-coup qu'en ce qui concerne les désignations – à mon sens, pertinentes – il y a eu un instant de voir; un instant où j'ai perçu que tel analysant, à cause de ce qu'il était en train de franchir dans l'analyse, était un moment propice à ce qu'il « fasse un passeur ». Cependant j'ai alors pris le temps, sans me presser, de vérifier que cet analysant pouvait faire retour, dans son analyse, sur cet instant de sa passe et en extraire les élaborations qui pouvaient en être attendus et pouvoir ainsi vérifier les modifications de sa position subjective.

Je me suis posée quelques questions toutes simples au cours de ce temps pour comprendre en ce qui concerne chaque analysant.

Peut-il entendre quelques choses de ses congénères sans les oreilles de son fantasme?

Peut-il ne pas s'identifier avec le passant, ou ne pas lui être hostile au cas où il ne s'identifierait pas à son mode de jouissance, de dire ou de savoir?

S'autorisent-ils à interroger la position de cet autre sujet quant à S (A barré) : soit le trou dans le savoir et le hors sens des marques de *lalangue* présentes dans ses symptômes, soit la castration féminine et l'altérité féminine, soit les effets de la chute de l'identification phallique qui soutenait le fantasme ?

Et puis encore :

A-t-il le goût de s'occuper de ce qu'il veut savoir et qu'il ne sait pas?

A-t-il le goût de dire ce qui l'anime à partir de sa vérité intime?

A-t-il, ou non, une adhésion à sa jouissance ou bien un désir de s'en détacher, quitte à passer par un moment de détresse dépressive, et sans boussole en ce qui concerne le désir?

Je ne prétends pas établir une doxa à partir de ces questions que j'ai appliquées au cas des analysants que je conçois comme des passeurs en puissance et je ne suis même pas sûre que ce que je viens de transmettre soit l'essentiel de ce qui m'a poussé à désigner ces passeurs.

De fait, un analysant a été un excellent passeur et, cependant, il est depuis déjà un certain temps en train d'explorer, dans son analyse, ses adhérences à la position d'une jouissance fixée par son fantasme, mais... il le sait, et, s'il en souffre encore, ce n'est pas un obstacle pour recueillir et interroger le témoignage d'autres sujets dans le dispositif de la passe.

Dans un autre cas, la fin de son analyse n'a pas modifié son symptôme quant à son rapport aux autres ce qui entraîne, pour lui, quelques problèmes dans la communauté et, cependant, son désir d'analyste, de savoir -après être passé par le réel qui a fait chuter son lien pointu à la vérité- fait de lui un bon analyste qui contribue par son travail largement à l'Ecole.

Un autre peut-être demeure encore dans la position du passeur qui sait pêcher ce qui est logé chez ses congénères, d'une manière sereine et avec beaucoup de tact, mais sans franchir cependant le pas de contribuer au savoir de la Passe. En effet, pas tout passeur décide ensuite de se faire passant, ce qui, par ailleurs, n'est pas obligatoire.

Je constate aussi qu'il y a des analysants qui ont obtenu d'excellents résultats thérapeutiques de leur analyse: tout en étant des pratiquants de la psychanalyse, ni leur désir de savoir, ni ce qu'il mettent en jeu de leur dire – très pauvre car ils s'en remettent toujours à l'Autre – n'apporte cependant de preuves d'un désir d'analyste.

J'ai aussi eu affaire dans ma pratique à des analysants qui sont hors champ analytique. Ils auraient cependant pu faire d'excellents passeurs, mais cela n'aurait eu aucun sens de les désigner comme passeurs, car leurs activités et leurs désirs n'avaient que peu à voir avec la psychanalyse. Ce qui n'empêche pas ces analysants d'avoir des incidences positives - par leur éthique et leur désir de savoir – dans les champs où ils vivent et où ils travaillent.

La question est donc complexe.

Pas tous ceux qui le sont y sont, pas tous ceux qui y sont sont ceux qui devraient y être. La solution dans les conditions actuelles de notre Ecole ne peut être maximaliste. Si on restreint la désignation des passeurs aux AE – comme au temps de Lacan à l'EFPP –, il y en aurait trop peu. Par ailleurs, il serait souhaitable que les AME de notre Ecole ne s'installent pas dans une position de confort dans l'institution, et à l'extérieur, par le fait d'avoir acquis ce titre. Ils se croiraient alors dispensés de rendre compte de quoi que ce soit. Il vaudrait mieux que l'Ecole les mette face à la responsabilité de leur tâche de désigner des passeurs, même si cette tâche est risquée. Pour la soulager, il n'y aurait rien de mieux qu'une bonne disposition à l'élaboration de ce qui, dans leur jugement intime d'analystes, les ont poussés à désigner un passeur – même s'ils ne peuvent en rendre compte publiquement. Et qu'ils puissent aussi se mettre en question quand un cartel de la Passe leur ferait savoir qu'un passeur désigné n'aurait pas fonctionné comme on pourrait l'attendre

J'insiste et je propose que cette indication soit faite par les cartels de la Passe, en liaison avec le CIG et ses Secrétaires. Car un passeur qui ne fonctionne pas bien est un problème évident pour la Passe dans l'expérience actuelle des cartels de la Passe.

Ce problème fait symptôme dans notre Ecole. Symptôme, de quoi? À mon avis ce problème fait symptôme du manque de coïncidence entre la logique de nomination des AME et la logique de transmissions de la psychanalyse dans le dispositif de la Passe. Le but étant de ne pas perpétuer cette béance; ou pire, ces lignes parallèles sans intersections entre la reconnaissance institutionnelle des AME et ce que l'Ecole attend d'eux pour la Passe : qu'ils désignent des passeurs aptes à produire un témoignage juste.

Aucun de ceux qui sommes concernés par la Passe disposons de la solution et nous savons que la Passe est une expérience sans garantie. C'est justement cela qui fait l'aventure de la psychanalyse, via la singularité des désirs de ces analysants, pris un par un, qui deviennent - et il n'y en a pas des masses – analystes.

L'AME, pourrait-il s'endormir sur les lauriers, sans se poser la question de comment est advenu chez lui son désir d'analyste et comment perdure-t-il –ou non- en acte pour chacun de ses analysants ?

*Traduction de Rithée Cevasco*

**Luis IZCOVICH (France)**

## La doxa et la communauté d'École

### **S'habituer au Réel**

Il y a un problème concernant l'interprétation de l'enseignement de Lacan et donc ses conséquences. Si on isole une phrase de son contexte et que de plus on la dissocie de l'ensemble de ses dits, on risque de l'interpréter à contre-sens. Ce risque se redouble d'un autre, celui de figer une doctrine et de tenter d'ordonner autour d'elle l'expérience de l'analyse, faisant par là le contraire de ce que Lacan a proposé, soit se servir de l'expérience pour avancer dans la théorie. La fixation de la doctrine hors expérience est un effet du discours du maître qui guette toujours la communauté d'École. Prenons un exemple, parmi d'autres, d'interprétation possible. Quand Lacan, dans sa conférence prononcée à Rome en 1974, *La Troisième*, se sert de la formulation « on doit pouvoir s'habituer au réel », fait-il référence à une position conformiste que l'analysant et l'analyste doivent adopter quant à la jouissance impossible à résorber ou, au contraire, fait-il référence à tenir compte du réel, au sens où l'analyse doit permettre à l'analysant d'être capable de tenir compte de l'existence du réel pour s'orienter après l'analyse ?

On perçoit bien deux pôles très distincts, ils conditionnent deux positions différentes de la cure et de la politique d'une analyse, et cela comporte des conséquences pour les suites de l'analyse. Il est certain que la différence d'interprétation de cette formule a une incidence dans l'expérience de la passe et affecte le jugement du cartel. Ainsi, dans le premier cas, cela donnerait une position minimaliste de l'analyse, « s'habituer au réel », peut vouloir indiquer en effet une adaptation à l'insupportable, une sorte d'accommodation à l'impossible. Dans le deuxième cas, « s'habituer au réel », inclut sa prise en compte, ce qui n'implique pas forcément un sujet plus enclin à la prudence mais un pouvoir faire, unique, sans précédent, sans modèle donc, avec les manifestations du réel. Il découle donc de ces deux possibles interprétations du texte de Lacan, deux positions distinctes quant à l'insupportable.

Ainsi la formule « s'habituer au réel » ne peut être dissociée de celle où Lacan pose un savoir-faire, avec le symptôme à la fin de l'expérience d'une analyse. Elle ne peut pas être dissociée non plus de la proposition de l'identification au symptôme à la fin. Il se déduit que ce savoir faire, qui n'est pas un apprentissage technique, est nouveau et qu'il constitue l'écart fondamental entre « s'habituer au réel », tel qu'il se manifestait au début de l'expérience de l'analyse, et le savoir faire avec le réel, l'impossible de la fin. Il faut remarquer que c'est dans la même perspective que Lacan avance le terme de courage, qu'il met en rapport avec l'insupportable.

### **Le courage face au réel**

En effet, il pose une position éthique face à l'insupportable qui comporte un au-delà de s'habituer. C'est explicite dans le séminaire *Encore*, où il évoque l'âme comme ce qui permet de supporter l'intolérable du monde et c'est à ce propos que Lacan introduit la notion d'une patience de l'âme et le « courage à y faire tête » (p.78). Faire tête à l'intolérable du monde, ne veut pas dire accepter de subir mais plutôt persévérer dans son désir. Ceci donne

l'idée d'un choix du parlêtre à la fin de l'expérience et l'indication de sa manière de faire face aux manifestations du réel.

On s'aperçoit que le courage face à l'insupportable n'est pas la résignation, ni le maquillage du réel traumatique qui détermine le symptôme fondamental du sujet, mais une nouvelle position de l'être qui corrèle son action à son désir. Est-ce un fondamentalisme du désir ? Ce serait le cas si ce désir était au service de la jouissance. Ici la question capitale que la passe explore, est de savoir quelle est l'opération dans l'analyse qui conduit un sujet à ne pas renoncer à son désir, ce qui n'est pas la même chose que de ne pas renoncer à sa jouissance. Parfois la limite est mince.

J'ai évoqué le fait qu'il existe des conséquences concernant l'interprétation de Lacan. Evoquons celle-ci qui est loin d'être mineure. Elle concerne l'enjeu dans l'expérience de la passe. Le cartel doit-il se satisfaire pour une nomination quand le sujet s'est accommodé au réel du trauma, ou plutôt doit-il se satisfaire quand il peut repérer qu'un nouveau savoir est à l'oeuvre chez le sujet, un savoir faire qui inclut le réel ? On comprendra aisément que les options de lecture conditionnent les positions dans le jugement.

Il est probable aussi qu'on lit et qu'on interprète Lacan en fonction de sa propre expérience d'analyse. Une chose est certaine. A la lumière de l'ensemble des dits de Lacan, il me paraît incontestable que « s'habituer au réel », n'est pas se résigner à accepter l'inacceptable mais nécessite un changement de position fondamental entre ce qui a été le début de l'analyse et sa conclusion.

Car « s'habituer au réel » peut vouloir dire mettre en sourdine ses manifestations. Que font les cognitivistes, quand face à la panique de prendre l'avion, ils proposent de répéter l'exercice jusqu'à épuisement de l'affect de panique. C'est une sorte d'habituation au réel qui le masque également. Il convient ici d'évoquer la distinction faite par Michel Bousseyroux entre le réel comme bouchon et le réel bouché (*Wunsch* 10). Car le réel peut être bouché par le fantasme, mais aussi par une sorte de répétition dans l'expérience qui tente d'atténuer ses manifestations. Le sujet peut donc parfois trouver la parade de maintenir à l'écart les manifestations du réel, au point de ne pas en être affecté et même quand les semblants ont vacillé, il peut attraper un nouveau semblant derrière laquelle il s'abrite. Se servir d'un nouveau semblant n'est donc pas l'indice d'un changement par rapport au réel, mais peut être au service de le masquer encore. On peut penser que c'est une manière de savoir y faire, sauf qu'elle implique une absence de changement chez le sujet en ce qui concerne le réel du début de l'analyse. Le résultat peut être bénéfique mais insuffisant, car la psychanalyse se réduirait à une cure cognitive de longue durée dans le pire des cas ou à une bonne psychothérapie dans le meilleur.

Prenons un autre exemple de citation de Lacan, celui de la satisfaction. C'est un fait que tous les passants se présentent à la passe et rendent compte de la satisfaction de conclure l'analyse. Pour certains, elle relève d'avoir pu finir avec une tâche qui leur paraissait sans fin, pour d'autres c'est la satisfaction d'avoir mis un terme au lien avec leur analyste. La satisfaction peut aussi relever du passage dans la cure de l'impuissance à l'impossible. Le sujet est satisfait. Très bien. Parfois certains le sont un peu trop ou même un peu trop tôt. Certains se présentent à la passe pour montrer à quel point ils sont dans l'enthousiasme. Freud avait même averti, souligné, de se garder de guérir trop rapidement, ce qui renvoie à ce que la satisfaction d'une analyse, si elle intervient trop tôt, peut donner lieu à des sorties prématurées de la cure. Que le sujet évoque qu'il est satisfait, du côté de l'expérience de la passe, ça ne se conteste pas. Le cartel dresse juste le constat, mais aussi s'interroge. Pourquoi, une fois que le sujet a cerné l'impossible, concernant le sens la signification et le sexe, ne dit-il pas comment il fait désormais face aux impasses concernant l'inexistence du rapport sexuel ? N'y aurait-il plus d'impasses à la fin d'une analyse ?

### Au-delà du déchiffrage

Alors, comment le sujet « y tient tête », pour reprendre la formulation que Lacan évoquée concernant le courage ? Cela indique qu'il existe différents niveaux concernant la satisfaction et aussi qu'une satisfaction ne relève pas toujours d'une satisfaction de fin. Il convient encore de préciser ce qu'on entend par satisfaction de fin. Relève-t-elle juste de la perception de l'impossible ? Comme pour « s'habituer au réel », se satisfaire de l'impossible impose qu'on distingue deux niveaux : un niveau où le sujet fait le constat qu'il y a de l'impossible, ce qui certainement entraîne un soulagement dans la position subjective. Il est sûr que c'est un soulagement de conclure que ce qui ne peut pas se faire, ne dépend pas de moi mais que c'est structural. Un autre niveau est de savoir faire avec l'impossible. Autrement dit, un écart majeur existe entre se satisfaire de l'impossible et un savoir-faire, un « se débrouiller » avec le symptôme.

Il est essentiel de tenir compte du fait que la dimension de l'impossible ne concerne pas seulement la fin de l'analyse car il est nécessaire de se repérer face à l'impossible dès le début de la cure et la responsabilité en revient à l'analyste. Il est certain que ce qui pousse à l'analyse est une insatisfaction du sujet concernant ses satisfactions. L'interprétation analytique vise à dévoiler l'écran fabriqué par le sujet. Cela dit, l'interprétation inclut toujours la présentification pour l'analysant de ce que l'essence de son être nécessite le lien à l'impossible. Autrement dit, là où pour l'analysant il s'agit d'empêchement imaginaire, il s'agit pour l'analyste de montrer les limites qui séparent l'impuissance de l'imaginaire de l'impossible du réel.

Soutenir qu'une analyse consiste à aller vers le réel, et qu'à la fin se manifeste l'inconscient réel, ne diffère pas trop de celle qui consiste à dire, comme ça a été soutenu par une autre communauté analytique, que la fin d'une analyse c'est de trouver la formule de sa jouissance ou d'avoir un aperçu du réel.

Car la question n'est pas tant de savoir si à la fin le sujet a finalement fait l'expérience de l'inconscient réel, que de savoir comment un sujet a changé dans sa façon de jouir de l'inconscient. Certes, l'analyste ne donne pas accès à l'inconscient réel mais la question se pose de savoir si le maniement du transfert ne conditionne pas les manifestations de l'inconscient réel.

La réponse à cette question conditionne la pratique de l'interprétation. Car ce n'est pas la même chose de poser l'essence de l'action de l'analyste seulement dans le déchiffrage de l'inconscient que de poser que le discours analytique, tel que Lacan l'écrit dans le *Compte-rendu d'« Ou pire »*, comme « un dispositif dont le Réel touche au réel. » (*Autres écrits*, p.458)

Je reprends les deux options auparavant indiquées : le passant qui rend compte des manifestations du réel ou le passant qui démontre ses conséquences. Bien sûr, que quand quelqu'un tente de rendre compte des conséquences cela ne veut pas dire que le cartel est convaincu. Il n'en reste pas moins que l'essentiel tient à l'usage qu'un sujet fait de cette expérience qui est celle de la rencontre avec le réel.

C'est démontré par Lacan. Si l'on prend le texte *l'Etourdit* dans son ensemble, on s'aperçoit que Lacan avance d'une part que le sujet est réponse du réel, mais de l'autre qu'un savoir-faire concernant le réel est requis pour conclure son analyse.

### Le sens du hors sens

Le sujet comme réponse du réel est le fait du signifiant asémantique (*Autres Ecrits*, p.459), mais cela ne veut pas dire qu'il suffit que cette réponse lui vienne pour qu'on trouve le signe de la fin. A nouer ces deux formulations, il s'agirait plutôt de savoir comment le sujet sait faire autrement avec sa jouissance à partir de l'isolement du signifiant asémantique.

Il ne s'agit pas pour autant d'y voir un modèle de fin. L'expérience du cartel de la passe montre que si les effets du signifiant hors-chaine sont décisifs pour la fin, et qu'il s'agit de voir

comment un sujet intègre ce hors-sens à ce qu'il a produit du côté du sens, cela ne fait pas une conclusion unique. Et d'ailleurs Lacan le soutenait lui même quand il posait concernant les conduites face à l'impossible, qu'il n'y a pas une conduite unique : « il y a plus d'une, même des tas » (*Autres Ecrits*, p.487).

Le problème, on le constate encore une fois, ne vient pas de Lacan, mais de ceux qui le lisent. Ceci ne veut pas dire que je soutiens une seule lecture de ses textes, une version officielle à laquelle il faut se conformer mais plutôt que les dits de Lacan doivent être pris dans leur ensemble, en dégagant bien sûr les avancées théoriques. Lacan en 1975, ne dit pas les mêmes choses qu'en 1955, mais il s'agit de voir à chaque fois ce qui change dans la théorie. D'ailleurs, notons par exemple qu'à propos du signifiant asémantique, Lacan démontre qu'il l'avait déjà avancé en 1956 (*Autres Ecrits*, p.459). Cela n'efface pas qu'il a avancé au fur et mesure de nouvelles notions, mais exige plutôt d'intégrer ces notions à ses élaborations précédentes. Autrement dit, il est problématique d'affirmer que seul le dernier Lacan compte.

Or, à isoler des formulations du dernier Lacan, et à les considérer comme seul point d'orientation dans la théorie, on consolide une doxa qui n'est pas sans conséquences sur le témoignage des passants, l'élaboration des passeurs et qui conditionne même l'écoute des cartels. Irons-nous jusqu'à dire que cela conditionne les nominations ? Il est impossible de généraliser, pourtant c'est un fait que la doxa infiltre insidieusement l'idée qu'une communauté se fait d'un AE.

Cela soulève encore une autre question qui concerne le lien entre la passe et l'Ecole. Jusqu'à quel point considère-t-on qu'il existe un lien nécessaire ce qui pose aussi la question de savoir si il y a une autonomie possible entre les deux. Il y a un enjeu, car qu'on adopte une position ou une autre a des conséquences sur la communauté d'Ecole.

### **Pas sans l'Ecole**

Que serait l'autonomie radicale entre les deux, entre la passe et l'Ecole ? Ce serait créer un dispositif dont la finalité centrale serait la nomination. C'est ce qui existe en France mais dans d'autres pays aussi où plusieurs Ecoles de psychanalyse ont créé un dispositif commun pour la passe mais extérieur à l'Ecole. Cela n'a pas été la position de Lacan et, à mon avis, sur ce point, rien ne justifie d'introduire un changement. Ou peut-être y aurait-il une raison quand la communauté analytique est réduite et qu'elle ne permet pas de faire fonctionner à elle seule la passe.

Je ne pense pas que notre principal intérêt à garder la passe soit la question de la nomination, mais plutôt de nous instruire, comme le voulait Lacan, sur ce qui décide un analysant à faire le pas et devenir analyste. Si l'on admet que la question est avant tout épistémique pour ceux qui s'engagent et pour ceux qui participent à une communauté d'Ecole, et qu'une Ecole est ce qui crée les conditions de possibilité pour saisir cette expérience, il en découle que le lien entre la passe et l'Ecole exclut l'autonomie de la première. C'est cohérent avec la Proposition de Lacan d'octobre 1967, sur le psychanalyste de l'Ecole, ce qui suppose qu'il n'y a pas l'Ecole d'un côté et la nomination de l'autre. Que peut-on en déduire ? Que cela comporte des conséquences à chaque étage de l'expérience : le choix de la part des passants de notre Ecole pour faire la passe, la désignation des passeurs, la nomination des AME, et jusqu'à la place que nous réservons aux AE.

Concernant le choix de notre Ecole, il est certain qu'il n'est pas nécessaire d'être membre de l'Ecole ni même membre des Forums pour faire la passe, mais qu'est-ce qui fait que quelqu'un choisisse notre Ecole pour témoigner ? Pour le secrétariat, il est incontestable que la demande de passe ne veut pas dire entrée automatique dans la procédure. Au minimum le passant doit être capable de rendre compte du choix de notre Ecole pour faire le témoignage.

Si l'on prend le niveau de la garantie, la même question se pose : est-il possible de prétendre au titre d'AME, juste à partir du fait de donner de preuves en tant qu'analyste ? Est-ce suffisant que le contrôleur, voire l'analyste du futur AME vantent les qualités cliniques du candidat ? On constate que le titre l'indique déjà, AME, analyste membre de l'Ecole. Cela veut dire aussi, au-delà d'avoir rendu compte de son travail comme clinicien, avoir fait ses preuves du lien à l'Ecole. Donc un AME n'est pas simplement un bon clinicien.

Dans le même sens, est-il possible désigner un passeur juste parce qu'il est dans un moment clinique de passe ? A nouveau, je ne le pense pas. Etre la passe, selon la formule de Lacan, et si on l'applique au contexte soit la Proposition du psychanalyste de l'Ecole, désigne pas seulement un moment clinique interne à la cure mais interprète, en même temps, un lien à l'Ecole, un choix, celui de l'analysant de nouer son expérience analytique à une communauté analytique. On perçoit donc que la question qui traverse tous les étages de la procédure est celle du transfert à l'Ecole, qui objecte à l'idée de la terminaison du transfert après une analyse. C'est d'ailleurs bien cette dimension de transfert qui permet de répondre à la question encore d'actualité : comment un sujet identifié à son symptôme peut-il avoir le désir de faire communauté avec d'autres ? Lacan évoquait à propos des analystes, soit ceux pour qui il y a eu une chute des identifications, une autre identification, une identification à un point du groupe.

Le paradoxe est que le savoir qui s'extrait de la passe décompte le groupe, défait le savoir acquis et introduit une nouvelle énigme. S'identifier à un trait du groupe requiert une dimension de transfert, ce qui n'est pas en contradiction avec l'identification au symptôme.

### **La passe n'est pas la démocratie**

On pourrait soutenir, à partir de là, que si Lacan avait préconisé la durée de l'AE comme limitée dans le temps, cela tient à deux raisons : l'une du côté du moment de la passe et l'autre du côté du lien à l'Ecole. Du côté du moment de la passe, quelque chose reste constant, quelque chose ne le reste pas. Ce qui reste constant est l'identification au symptôme. Avoir isolé son être de jouissance et qu'il devienne le nom du sujet est un effet durable de l'analyse. Ce qui l'est moins, ce sont les effets d'avoir saisi ce moment. Ces effets ne résistent pas à l'usure du temps. C'est ce qu'on constate après la fin d'une analyse. Sans être exhaustif évoquons ceci : des retours de l'imaginaire, et le pousse à la jouissance par les manifestations du fantasme. Il existe donc des raisons pour limiter la durée dans la fonction de l'AE.

Venons en à la deuxième raison, moins évoquée. Si l'AE est énigme, comme toute énigme, il s'éclaire avec le temps. Autrement dit, si sa fonction est d'introduire du nouveau, ce nouveau, une fois absorbé par la communauté devient automate. C'est une question qui ne tient pas à tel ou tel AE mais à la structure.

Nous dirons donc que la passe est éphémère, et la question décisive pour nous est de savoir comment rendre cet éphémère le plus efficace possible pour notre communauté. C'est là qu'intervient, pas tant le lien de l'AE à l'Ecole que celui que l'Ecole réserve aux AE.

Je crois que si l'on considère la passe pas seulement comme un dispositif de nomination mais comme ce qui permet à chaque fois d'interroger le lien que chacun entretient avec la psychanalyse, cela revient à donner à la passe une autre place que celle qu'elle a aujourd'hui dans notre Ecole.

Cela concerne donc la place donnée aux AE, mais plus largement, aux passeurs, aux passants non-nommés et ce jusqu'à en tenir compte dans notre conception de la constitution des cartels de la passe.

Je l'ai déjà dit à Sao Paulo en 2008, je le maintiens : les Forums c'est la démocratie mais la démocratie ne peut pas être l'orientation de la passe. Bien sûr, nous avons des modalités de cartels choisis par zone géographique. Il se pourrait très bien qu'on puisse garder les cartels internationaux, condition d'une Ecole internationale mais avec une orientation plus



analytique de l'expérience, soit une majeure participation dans les cartels de la passe des personnes qui ont été impliquées dans l'expérience effective de la passe, c'est à dire les passeurs et les AE. Rien n'oblige à ce qu'ils soient élus démocratiquement. Il se pourrait très bien que d'office chaque cartel ait un AE et un ancien passeur. Cela participerait très probablement à une passe plus agalmatique que ce qu'elle est aujourd'hui.

**Patricia MUÑOZ (Colombie)**

## Raison qui résonne

« Le lieu de la longue palabre peut devenir celui de la décision ».

F. Ponge

La question à laquelle que nous allons essayer de répondre nous vient de Lacan lui-même : pourquoi quelqu'un qui a terminé son analyse veut-il être analyste ? Pour répondre à cette question, Lacan fait ce qu'il appelle la « Proposition du 9 octobre 1967 », un texte daté dans lequel il propose à son École le *dispositif de la passe*. Il espère qu'au cours de la passe puisse être recueilli quelque chose de ce qui a décidé l'analysant à assumer la position d'analyste. Lors de cette passe, l'acte analytique pourrait être recueilli au moment où se produit,<sup>69</sup> l'acte comme le moment électif où l'analysant passe à l'analyste.

Cette proposition s'adresse à l'École qui « peut témoigner que l'analyste en cette initiative apporte une garantie de formation suffisante ».<sup>70</sup> Ainsi qu'il nous le dit lui-même, l'École peut et doit le faire, puisqu'elle n'est pas là seulement pour dispenser un enseignement, mais aussi pour instaurer une Communauté d'expérience, « dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens ».<sup>71</sup> Cette proposition est « d'un ordre fondé très précisément sur la spécificité du discours analytique »,<sup>72</sup> et a de plus « un appui certain dans le réel de l'expérience analytique. »<sup>73</sup>

« Raison qui résonne », titre de notre travail, implique les répercussions, les effets proprement analytiques, de la passe dans notre Communauté. Avec la mise en question de l'analyse et de l'analyste dans une École, il s'agit d'assurer « qu'il y ait de l'analyste » et la possibilité que la psychanalyse « continue à faire prime sur le marché », comme nous dit Lacan dans la « Note italienne ». Ce qui est en jeu, c'est la formation des analystes et, par conséquent, la pratique analytique, étant donné que l'analyse dépend de l'analyste. Analyse dont l'achèvement, l'objet et la finalité n'étaient pas articulés ni élucidés avant que Lacan ne propose la *passe*.

Il existe une prémisse de fond : l'analyste ne s'autorise que lui-même ; élucider ce moment de la passe de l'analysant à l'analyste implique qu'il donne la raison, qu'il dise le pourquoi afin que sa raison soit audible. Cette raison résonne avant tout pour le passant lui-même, puisqu'il s'agit de quelque chose qui se révèle à lui, qui se manifeste à lui : ce doit être une raison qui retentit contre les murs qui entourent le vide révélateur du savoir non su de la *lalangue* ; pour lui, c'est une certitude. Ce qui résonne a à voir avec l'entendu et le dit, les

<sup>69</sup> J. Lacan. « Discours à l'École Freudienne de Paris », (1967), dans *Répertoire IF-EPFCL (2008-2010)*, p.287.

<sup>70</sup> J. Lacan. « Proposition du 9 octobre 1967 » 1<sup>ère</sup> version orale, dans *Ornicar ? n°1*, Barcelone, Petrel, 1981, p.9.

<sup>71</sup> *Ibid*, p.10.

<sup>72</sup> J. Lacan. « Sur l'expérience de la passe. Le savoir en psychanalyse », 3/11/1973, dans *Ornicar ? n°1*, Barcelone, Petrel, 1981, p.33.

<sup>73</sup> J. Lacan. « Proposition du 9 octobre 1967 », dans *op. cit.*, p.15.

éléments qui composent *lalangue* qui viennent du milieu sonore du langage dans lequel baigne le petit enfant auquel on parle.

Celle-ci doit ensuite faire écho chez les passeurs. Il serait possible de penser cet écho chez les passeurs comme l'amour dont le support se trouverait dans « un certain rapport entre deux savoirs inconscients »;<sup>74</sup> comme la « reconnaissance à des signes toujours ponctués énigmatiquement de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet du savoir inconscient »,<sup>75</sup> des signes qui résonnent chez le passeur qui est supposée être près du moment final de son analyse.

Puis, la raison fait résonance chez les membres du cartel de la passe qui peuvent reconnaître ce qui a été transmis et nommer ou non l'Analyste de l'École. À partir de cette expérience les membres du cartel, les passants, les passeurs et les AE doivent produire une élaboration théorique qui aura une répercussion au niveau de l'École. Lacan nous donne sa raison, le pourquoi il a fait la proposition de la passe à l'École :

Qu'est-ce que vous y faites là ? Cette question est tout ce pour quoi je m'interroge depuis que j'ai commencé.

J'ai commencé, mon Dieu, je dirais – tout bêtement. Je veux dire que je ne savais pas ce que je faisais, comme la suite l'a prouvé – prouvé à mes yeux. N'y aurais-je pas regardé à plus d'une fois si j'avais su ce dans quoi je m'engageais ? Cela me paraît certain. C'est bien pour cette raison qu'au terme ultime, c'est-à-dire au dernier point où je suis arrivé à la rentrée de 1967, en octobre, j'ai institué cette chose qui consiste à faire que, quand quelqu'un se pose comme analyste, il n'y a que lui-même qui puisse le faire. Cela me semble de première évidence. [...] Il est libre dans cette espèce d'inauguration [...], il peut aussi bien ne pas le faire [se présenter à la passe].<sup>76</sup>

Lacan nous dit que depuis qu'il a commencé à exercer comme psychanalyste il se demande ce qu'il fait là. Tout début a une raison, un pourquoi, c'est un acte qui implique *une traversée*, c'est pourquoi il nous exhorte à nous rendre compte de la grande responsabilité que doit assumer celui qui prend cette place, celui qui consent à occuper la place d'analyste pour d'autres. Lacan énonce de différentes manières cette énigme : qu'est-ce qui le décide à assumer un « discours dont il n'est pas facile d'être le support », pourquoi quelqu'un prend-il ce "risque fou de devenir ce qu'est cet objet 'à' », « comment peut lui venir l'idée d'être le support de cette fonction d'analyste ».

Quelle est la fonction d'analyste ? Depuis la proposition de la passe à l'École, rappelons-nous, le grand *motus* est la destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée ; c'est ce que trouvera à la fin toute personne qui s'aventure dans une analyse. Celui qui prend la place d'analyste le sait déjà ; par conséquent, – est-ce que cela ne provoque donc pas l'horreur, l'indignation, la panique... ? En outre, l'analyste tient la place d'une sorte d'objet « à » qui deviendra un rebut à la fin du processus ; c'est pourquoi, Lacan affirme qu'il est totalement anormal que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut – qui vaudrait – la peine d'être offerte à tout ce qu'on peut recueillir de témoignage.<sup>77</sup>

Qu'il donne raison de pourquoi il prend la responsabilité de se mettre dans une situation de résidu, de déchet, pour occuper la position d'analyste pour d'autres, c'est là que se situe l'essence de la passe. Dès lors, il sait être un rebut, puisque son analyse « a dû le lui faire au moins sentir ».<sup>78</sup> C'est-à-dire, cela n'est pas quelque chose qui est appris mais qui est révélé ;

<sup>74</sup> J. Lacan. *Séminaire XX, Aun*, Buenos Aires, Paidós, 2007, p.174.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> J. Lacan. « Conférence à Genève sur le symptôme », dans *Interventions et Textes*, Buenos Aires, 1988, p.120.

<sup>77</sup> J. Lacan. *Séminaire Ou pire* (inédit), cours du 1<sup>er</sup> juin, Paris, 1972.

<sup>78</sup> J. Lacan. « Note italienne », dans *Répertoire IF-EPFCL (2008-2010)*, p.301.

c'est un registre différent de celui d'une quelconque connaissance, quelque chose qui se manifeste et qui résonne.

Que faire une analyse soit une condition sine qua non pour être analyste est quelque chose qui ne se discute même plus. Cependant, il y a différentes fins pour l'analyse et s'autorisé à occuper la position d'analyste dans l'École, dont la passe est l'axe central, implique d'avoir une idée très claire de ce qu'est cette expérience de la passe. Lacan nous dit : « c'est une expérience radicalement nouvelle car la passe n'a rien à faire avec l'analyse ».<sup>79</sup> Cette phrase nous expose cette différence entre la passe et la résolution de l'analyse : dans la passe, il s'agit de demander raison de son pourquoi, a-cause, à cause de. Nous ne sommes pas habitués à donner raison de nos actes, mais il y a une réponse très fréquente à cette question du pourquoi : « par amour », Même si l'on ne sait pas bien pourquoi, il y a tout de même une certitude. C'est une certitude, mais qui implique quelque chose de non su, une énigme.

Au cours de l'analyse, l'analyste a été la cause du processus ; dans la passe, la cause, la raison, c'est différent, comme nous dit Colette Soler : c'est le « transfert à l'analyse »,<sup>80</sup> car on suppose que la cure psychanalytique n'est pas du réel opaque, qui inclut un ordre de savoir qu'on s'efforce de construire ; c'est pourquoi elle dit que, dans la passe, celui qui devient analyste est passant, non de son analyse, mais du processus analytique lui-même. Reste à savoir si, au-delà de s'être analysé, il a recueilli quelque chose tout au moins d'une partie du processus, car : « Il faut avouer qu'une autre raison est exigible pour supporter le statut d'une profession nouvelle venue dans l'histoire. Il n'est pas suffisant que ce soit une profession pour « gagner sa vie », il est des cas où une autre raison pousse à être analyste ».<sup>81</sup>

Lacan, même en allant à contre courant des théories de la fin de l'analyse, nous dit « il n'y a pas liquidation du transfert ». Souvenons-nous de sa notion de transfert de travail mise en place dans l'École et qui nous permet de continuer ensemble ou, comme il le dit, de « contribuer au savoir », de « penser la psychanalyse », au-delà de « l'horreur du savoir » trouvée par chacun à la fin de son analyse. Et la relation face au savoir qu'il nous recommande, lorsqu'il nous dit de lui-même qu'il est en position d'analysant dans ses séminaires. Il dit aussi de la passe qu'elle est comme la mer : toujours recommencée..., et il recommande de ne pas oublier ce moment de passe d'analysant à analyste qui a lieu à la fin de l'analyse.

Il y a un poème de Rimbaud appelé « A une raison », cité par Lacan :

Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour !

Ta tête se retourne, – le nouvel amour !

Lacan se réfère à ces vers à différents moments de son enseignement. Il relève la particularité du titre, « A une raison », et nous il dit que le poète s'adresse à cette raison, à un pourquoi, un motif ou cause. Il nous dit également qu'ici l'amour est signe, scandé comme tel, qu'il change de raison, et c'est bien pourquoi c'est à cette raison qu'il s'adresse.<sup>82</sup> Il change de raison, c'est-à-dire, de discours, et à chaque franchissement d'un discours à un autre il y a émergence du discours analytique ; c'est pourquoi Lacan dit que l'amour est signe qu'on a changé de discours.

<sup>79</sup> J. Lacan. « Sur l'expérience de la passe. Le savoir en psychanalyse », *op. cit.*, p.35.

<sup>80</sup> C. Soler. « L'offre de la passe », *Bulletin international de l'EPFCL (Wunsch)*, n°7, 2011, p.19 (en espagnol).

<sup>81</sup> Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Interventions et textes 2*, Buenos Aires, Ed. Manantial, 1991, p.61.

<sup>82</sup> Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Buenos Aires, Paidós, 2007, p.25.

C'est également la formule de l'acte, cet acte nécessaire pour instaurer le transfert, qui permet un « partenaire qui a chance de répondre ». <sup>83</sup> Et comme la possibilité de réponse qu'on attend de l'analyste est l'interprétation, cet acte non seulement instaure le transfert, mais aussi il implique l'interprétation. Le transfert introduit ici une subversion de l'amour, un sentiment qui prend une nouvelle forme : le transfert est l'amour qui s'adresse au savoir inconscient, à l'analyse.

L'analyse commence avec l'instauration du transfert, et le transfert a à voir avec l'amour. Comment termine cet amour ? Qu'est-ce qui se passe à la fin de l'analyse ? C'est ici que Lacan parle de traverser quelque chose, dans le sens des actes révolutionnaires, et il montre ce qui s'appelle « susciter un nouveau désir ». Dans le discours à l'École Freudienne de Paris (1967), après avoir mentionné le Guerrier appliqué, il se pose lui-même comme exemple de la destitution subjective.

La destitution subjective n'est pas celle qui fait *désêtre*, mais plutôt être et singulièrement fort, au point de paraître aimer. Se référant à 1961, lorsque son enseignement fut proscrit et qu'il continuait malgré tout, Lacan raconte que quelqu'un lui a dit qu'il devait beaucoup aimer ses élèves pour avoir continué. Lacan se moque de cette appréciation, mais il sait qu'il y a bien amour, qui ne s'adresse pas à ceux qui le suivent, mais c'est un amour du savoir qui le pousse à continuer ses séminaires. C'est une force qui incite à continuer. Il nous dit également : l'analysant se fera une cause du « plus-de-jouir », comme on se fait une raison, car il aura renoncé à se *faire une cause* de la relation sexuelle, puisque le névrosé passe sa vie convaincu que la relation sexuelle est possible et avec l'espoir d'y arriver. Quant à l'amour, il ne se rend pas compte que là, ce n'est pas affaire de sexe ; <sup>84</sup> se faire une cause du plus-de-jouir est oser se placer en tant qu'objet « a » pour d'autres, l'objet « à » est cette chose à laquelle un pourrait s'adresser comme à une raison.

La raison a à voir avec cela que beaucoup essayent de réduire : *la réson*, selon l'orthographe du poète Francis Ponge. <sup>85</sup> La raison, qui part de l'appareil grammatical, doit faire face à quelque chose qui s'imposerait, quelque chose justement de résonnant. C'est ce qui résonne, c'est l'origine de la *res*, objet, chose ou matière ; *la motérialité*, les mots comme matérialité, ces mots qui contiennent le dépôt de jouissance dans sa rencontre avec le corps. <sup>86</sup>

Dans la dernière leçon de son séminaire *Encore*, Lacan nous dit que ce que le discours analytique révèle est que le savoir a un grand rapport avec l'amour. Tout amour trouve son support dans une certaine relation entre deux savoirs inconscients. Il fait mention du transfert comme Sujet Supposé du Savoir et il nous dit que c'est un point d'application particulier, spécifié, de cet amour du savoir. Puis, vers la fin, il apporte sa logique modale : de « *il cesse de ne pas s'écrire* à *il ne cesse de s'écrire*, de contingence à nécessité, c'est bien là le point de suspension à quoi s'attache tout amour... Tout amour de ne subsister que de *cesser de ne pas s'écrire* tend à faire passer cette négation au *ne cesse pas, ne cesse pas, ne cessera pas de s'écrire*. » <sup>87</sup> C'est dans cette substitution que se fonde la destinée et le drame de l'amour ; Ici Lacan nous dit que c'est parce que l'inconscient existe bien, contrairement au rapport sexuel, qui n'existe pas.

Nous nous risquons à dire que la rencontre avec l'inexistence du rapport sexuel permet ce qui, dans le poème de Rimbaud, serait le changement de raison, le nouvel amour, grâce au fait que l'inconscient existe bien. Un amour que Lacan inclut dans les affects énigmatiques révélateurs de l'énigme du savoir.

<sup>83</sup> J. Lacan. « Introduction à l'édition allemande des *Ecrits* » (1975), dans *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p.553.

<sup>84</sup> J. Lacan. Séminaire XX, *Encore*, Buenos Aires, Paidós, p.35.

<sup>85</sup> En français, *réson* est « résonne » et *raison* est « raison ». Les deux mots sont différenciés dans l'accent aigu (*e*) et la diphthongue (*à i*). Francis Ponge, essayiste et poète français (1899-1988) sympathisant du surréalisme, crée le mot *RESON* comme néologisme. Lacan fait référence à lui dans son Séminaire « Les non dupes errent » (inédit), cours du 6 janvier 1972.

<sup>86</sup> *Moterialité* est un néologisme de Lacan en français, qui contient « mot » et « matérialité ».

<sup>87</sup> J. Lacan. Séminaire XX, *Encore*, *op. cit.*

A propos de l'amour, Lacan ajoute que l'amour est un dire en tant qu'événement. Le dire de l'amour s'adresse au savoir qui est là, dans l'inconscient ; par conséquent, l'amour implique le nœud d'être, l'être de ce nœud que seul l'inconscient motive, lieu du savoir.

Résumons alors : raison qui résonne, qui s'impose ; l'amour du savoir, le transfert à l'analyse et le travail qui permet de penser la psychanalyse, qui se joue au niveau du dire que fait exister le discours analytique, un savoir à construire. Amour qui se produit par l'émergence du discours analytique, qui résonne comme affecte de satisfaction à la fin du parcours en sachant que le savoir est incomplet.

Or, comment le dispositif de la passe a-t-il raisonné dans notre communauté analytique, et plus précisément dans notre zone de l'Amérique latine Nord ? Beaucoup d'entre nous appartiennent à l'ECF et à l'AMP ; en Colombie nous appartenions à l'École de Caracas, en tant qu'instance appelée Collège Colombien de l'ECFC, toujours avec l'idée de l'École et de la passe, car pendant longtemps on nous a fait penser que « l'École était à l'horizon ». Nous avons finalement été acceptés en qualité de « membres à l'étranger ».

Notre principal intérêt était la formation des analystes. Certains d'entre nous ont fait partie du groupe « Les cubains », <sup>88</sup> et ont participé activement à la création des forums ayant renoncé à l'AMP en 1998, après la rencontre de Barcelone. A l'EFCL, nous avons l'expérience de la passe depuis dix ans, et aujourd'hui nous pourrions dire que nous ne sommes plus à l'étranger et que l'école n'est plus un projet. L'École est un présent et non un futur incertain, c'est ce dont nous devons nous occuper ; c'est le présent.

La passe au cœur de l'École renforce notre communauté, tant au niveau de son travail collectif qu'à celui des analyses. Il est évident que les analyses ont une fin, qu'elles ne sont pas interminables, mais essentiellement la raison résonne *dont* on autorise l'analyste.

Les témoignages ont provoqué un enthousiasme évident ; non seulement ceux qui ont été publiés dans Wunsch et que nous avons travaillés dans l'espace de l'École, mais beaucoup plus, ceux de nos collègues les plus proches. Ainsi que nous le savons, dans notre zone d'ALN, nous avons des personnes qui ont participé au dispositif de la passe, en tant que passants, en tant que passeurs et en tant que membres du Cartel de la Passe. La proportion de ceux-ci par rapport au nombre de membres de l'École est très haute ce qui a un effet notable sur les analyses en cours, car ce qui est en jeu, c'est l'issue des analyses. La préocupante réglementation des psychothérapies ne s'est pas encore présentée à nous en tant que menace, mais savons que le moment viendra et nous sommes préparés pour y répondre, en ayant la possibilité qu'il y ait analyste et que la psychanalyse puisse continuer.

Nous avons initié notre exposé avec la question du pourquoi quelqu'un qui a terminé l'analyse voudrait être analyste. S'il a dû terminer ses amours avec la vérité, la chute du Sujet Supposé au Savoir s'est produite : il sait quelle est sa misère, « la saloperie qui peut le supporter »<sup>89</sup> ; il connaît et il a éprouvé sa solitude irréductible et la castration en tant que manque : « le courage au regard de ce destin fatal ». En faisant face à l'impasse du non rapport sexuel, comme le nomme Lacan, on teste l'amour, et après avoir passé cette épreuve, il peut, s'il le veut, se mettre dans la position de l'analyste pour d'autres. É-preuve d'amour dans la mesure où apparaît un désir d'analyste, qui impliquerait un amour du savoir subverti, qui partirait d'une satisfaction (satis-faction) ; vouloir déchiffrer l'inconscient et contribuer au savoir, et pourquoi pas, créer.

Finalement, si la question de Lacan est un pourquoi, la question dont nous nous occupons est une question adressée à la raison. Et ce que nous trouvons comme réponse est la passe en tant que raison de l'École, raison dans sa racine étymologique qui vient en effet du latin ratio, qui signifie cause, motif, nature, condition, qualité ; mais aussi ordre, disposition,

<sup>88</sup> Nom donné à ceux qui se sont réunis à l'Hôtel La Havane à Barcelone en 1998, où a été proposée la création des forums.

<sup>89</sup> J. Lacan. *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1973. p.232.

chemin, et également doctrine et enseignement. Ampleur, quantité et calcul, règle, mesure et proportion.

**Albert NGUYÊN (France)**

## Satisfaction de la castration

La castration est une jouissance ! Ainsi s'exprime Lacan lors de la clôture d'un congrès de l'EFP en 1975. Pourquoi ?

Lacan répond aussitôt : la castration est une jouissance dans la mesure où elle délivre de l'angoisse. C'est là solution, et solution de l'analyse, qui plus est indication quant à la passe. Qu'attendons nous de la passe ? La question circule à l'EPFCL depuis longtemps et les Séminaires d'Ecole, les textes publiés ici ou là en témoignent : la passe a pu être distinguée de la fin de l'analyse, la fin de l'analyse a pu être corrélée à « la satisfaction à lui procurer d'urgence » et les suites sont celles que Lacan indique dans le discours à l'EFP (p.269). Pas n'importe lesquelles puisqu'il les qualifie de « justes ».

Que peut-on ranger sous ces « justes suites » ? Une indication nous est fournie dans le Compte-rendu sur l'Acte (*Ornicar* 29) : l'acte, en tant qu'il est un acte change le sujet et sur ce point quelques précisions méritent d'être apportées : ce n'est pas n'importe quel changement, c'est, puisque Lacan le précise, un changement définitif : après ce n'est plus comme avant, ça ne sera jamais plus comme avant. Oui mais qu'est-ce qui ne sera jamais plus comme avant ? C'est sur ce point qu'il me paraît possible d'avancer quelques hypothèses, à savoir : dans la vie du sujet, dans le rapport à la psychanalyse et dans le rapport à l'Ecole.

Tous ces changements, pour définitifs qu'ils soient se rapportent à la castration que Lacan a traduite par sa formule du non-rapport sexuel. On pourrait craindre que la répétition de la formule ait entraîné une certaine usure. On pourrait croire, à force de redites que le Réel du sexe n'est plus un problème et on pourrait aussi avoir le fantasme d'être débarrassé de ce non-rapport sexuel du fait même d'avoir fini une analyse. Je veux là soutenir que ce qui se passe, ce que la passe implique est exactement le contraire : la fin de l'analyse met en lumière vive le non-rapport sexuel, de faire opérer (car si c'est perçu c'est aussi opératoire) dans la vie du sujet, dans la pratique de la psychanalyse, ou dans l'institution Ecole que sur chaque plan, le sujet se trouve sous la commande du réel.

Cette commande ne doit pas laisser croire que la fin soit celle d'un cynisme par lequel le sujet barré dirait être revenu de tout, ou encore que seuls restent le désespoir et le détachement, cette commande au contraire, dois-je rappeler cette évidence, nul n'en saurait quoi que ce soit sans prendre en considération la parole et les dits, autrement dit le symbolique.

Le Lacan borroméen a développé une théorie du symbolique dans son lien à l'imaginaire et au réel, notamment que le symbolique détermine le réel, que le savoir fait trou. A la fin du séminaire inédit RSI, ce que Lacan examine de la nomination, déclinée dans les trois registres, dégage une avenue de lecture notamment clinique puisqu'elle réordonne le ternaire freudien ISA d'une façon homogène à ce que montre l'expérience psychanalytique :

- Nomination imaginaire : inhibition
- Nomination symbolique : symptôme
- Nomination réelle : angoisse.

Là se mesure l'importance de la remarque de Lacan sur la castration : sans doute l'analyse peut-elle lever l'inhibition, sans doute le symptôme peut-il livrer ses coordonnées significatives et se réduire à sa fonction de jouissance et le sujet s'en contenter.

Mais à quel sujet avons nous alors affaire ? Sujet désinhibé, sans limite ? La psychose là pointe son nez (« excitation maniaque dont le retour se fait mortel »). Sujet satisfait de son symptôme, voire satisfait de son fantasme (une inertie de jouissance s'est installée à la place de la première) ?

De celui de l'expérience de la passe où justement le changement libidinal, le changement de position dans la jouissance n'est pas toujours mis en avant (pas tant dans son affirmation que dans la mise à jour de ses effets et conséquences) ?

La fin de l'analyse peut-elle se matérialiser dans l'angoisse avec un sujet uniquement occupé avec ce qui lui vrille le corps ?

Que l'angoisse manifeste soit considérée comme un avènement du Réel, une nomination du Réel indique que la fin de l'analyse passe par l'angoisse, angoisse de séparation mais pour autant il n'est pas souhaitable que l'analyse en reste là. La fin de l'analyse doit permettre de traiter cette angoisse qui est un dispositif d'alerte pour l'analysant. Toute la question réside dans le traitement de cette angoisse, c'est sur ce point que l'ICSR nous met face à sa puissance. La fin de l'analyse n'est ni le cynisme ni le silence, elle doit pouvoir donner au sujet la capacité, l'en-puissance de faire face, de tenir tête aux avènements du Réel : la vie, la mort, les catastrophes diverses auxquelles il se trouvera nécessairement confronté après l'analyse. La fin de l'analyse ne dispense pas de ses suites. Après ce n'est plus comme avant, certes, mais comment c'est, puisqu'en effet ça commence avec le changement de position dans la jouissance ? C'est ce qu'il faudrait commencer à dire et les dispositifs d'Ecole devraient pouvoir y contribuer.

Ce dont il serait souhaitable de témoigner ce sont certes les rencontres du réel mais me semble-t-il surtout la façon dont ce réel n'est pas recouvert, évacué mais au contraire traité par le sujet : le poème qu'il est et qu'il signe serait le trait singulier de la façon dont le réel est reçu, mis à sa place et situé dans le nœud qu'il forme. Or, tout ce qui est nœud témoigne du non-rapport. C'est une mise en lien à partir de ce réel, c'est un rapport nodal centré par le non-rapport, la castration.

C'est en quoi la satisfaction de fin ne peut apparaître (à part être) qu'après la mise en question et la réduction de celle qui a entraîné l'entrée en analyse. Faut-il rappeler que dès le Séminaire XVII Lacan a formulé l'inutilisable de l'Œdipe pour avancer que la castration n'est pas un fantasme mais qu'elle est réelle.

Comment le réel peut-il conférer une satisfaction ? La réponse Lacan l'a donné dès l'Étourdit avec « savoir se faire une conduite », conduite ne s'entendant pas là comme comportement ou actions, mais en tant que *position éthique nouvelle* du sujet : c'est pourquoi on peut parler de *responsabilité sexuelle*. La responsabilité sexuelle est la réponse en acte que le sujet produit face au réel. Il n'y a pas de rapport sexuel inscriptible entre un homme et une femme mais il y a la responsabilité sexuelle qui n'est pas un vain mot mais au contraire se vit. C'est en ce point que le savoir obtenu d'une analyse passe à la vie et à la vivance.

Le passage de l'impuissance à l'impossible que ce réel opère dès lors détache de la désespérance pour faire place à cet en-puissance qui peut satisfaire, peut faire assez, assez satisfaisant pour donner à la vie une ouverture nouée à l'impossible et au corps. Cet en-puissance fait la monte du désir, son nom, Lacan l'a inventé, objet a, objet cause du désir. C'est ce qui spécifie la psychanalyse : pas de désir sans parler, pas d'être sans parlance, et si l'inconscient rabattu sur le symbolique fait trou, il fait en même temps lien, et le symptôme fait signe de cet inconscient dont Lacan dès la séance du 15/04/1975 pose :

« Que ce soit du symbolique que surgisse le réel, c'est ça l'idée de création » et encore : « L'inconscient c'est le Réel, je mesure mes termes, c'est le Réel en tant qu'il est troué. »

Il suffit d'ajouter que ce trou est le trou du sexuel pour repérer l'issue de ce savoir inconscient comme déchiffrable. L'autre conséquence, et sur ce point la psychanalyse s'écarte de la science, dont il faudrait aussi tirer quelques leçons, c'est que le Réel est Pas-Tout, le Réel c'est l'impossible du Tout. Et comme l'avance Lacan dans RSI (p.105) « l'inconscient conditionne le réel du parlêtre », il conditionne tout ce qui peut arriver aux « laisseuls », aux laissés seuls du fait de cette condition d'être parlants.

Et si on peut dire Réel cet inconscient, force est d'admettre qu'il s'agit donc d'une dimension de l'impossible, non pas en tant qu'il revient toujours à la même place ou se démontre, mais d'une dimension de l'impossible qui passe par l'affect, lequel affect témoigne d'un dire et dans la passe ce sont ces effets d'affect qui passent dans le témoignage.

Les trois modalités de l'impossible impliquées par Lacan dans l'Etourdit mettent en jeu ces trois sortes de Réel : la signification revient à la même place, le sens dont la limite se présente comme impossible à démontrer, la démonstration en mettant à jour la limite, et troisième occurrence de l'impossible : elle porte sur le sexe dont l'impossible est marqué par l'impossibilité du rapport dont les effets pour le parlêtre sont affect ou des affects qui en résultent.

A partir de là seulement, autrement dit à partir de la mise à jour de ces trois dimensions de l'impossible qui « assurent son sujet supposé du savoir », se pose la question de ce qu'une École peut attendre au-delà du fait d'offrir le dispositif de recueil, de sériation et de critique, voire de transmission à la communauté.

La passe évalue le passage de l'analysant à l'analyste, la passe ne préjuge pas de la fin, et pourtant la plupart des passants s'y engagent avec l'idée que leur analyse est finie. L'expérience montre bien au contraire que l'authentification de la passe n'est pas toujours suivie de l'authentification de la fin, ce qui ne peut avoir d'autre signification que le fait que la satisfaction dont il est témoigné n'est pas la signification de fin. Elle pointe plutôt la satisfaction indiquée par Lacan dans la « Note Italienne », une autre version du même sujet heureux que Lacan souligne dans Télévision, une position de « se donner les airs » face au réel.

Il me semble avoir insisté suffisamment sur ce point dans ce qui précède, la satisfaction de fin vient de la mise à sa place et des conséquences dans la vie, dans l'engagement, le rapport à la cause analytique et l'École en tant quelle est le lieu où peut se dire un « penser la psychanalyse » auquel la passe ouvre, et non seulement elle ouvre mais elle constitue l'enjeu d'un avenir (à venir) pour l'analyse, du Réel.

L'École pour penser la psychanalyse, qu'on peut bien appeler l'École de la passe ou l'École par la passe, comment peut-elle répondre à ce parlage des laisseuls, des épars, comment peut-elle collectiviser ce qui de prime abord se présente comme savoir singulier ? Faudrait-il reculer devant l'ampleur de la tâche ? Ce n'est pas ce à quoi Lacan a invité, et nombre d'autres après lui. S'il est vrai que l'École ne saurait être le lieu de la rivalité des Egos et autres obscénités de groupe, et s'il est vrai que la passe ne réclamant pas le Tous, pas plus que ne permettant de nommer tous ceux qui s'y présentent, pour autant il n'y a pas de possible de l'École si on ne pose dès le départ qu'il s'y fera entendre plusieurs voix et que la réduction de ce pluriel des voix à la voix de son Maître est une pente groupale identificatoire contre laquelle les psychanalystes se doivent de lutter.

Il faut se rappeler, si on a le souhait qu'une École se maintienne et se développe, de ce que Lacan a pu dire à propos du cartel dans son Séminaire des Non-dupes-errent, comme lors de la clôture du Congrès évoqué ci-dessus, c'est que l'identification en question pour un cartel, voire pour une École ne relève pas de l'identification au Maître mais comme il le dit pour le cartel à l'identification à un point de l'objet a. L'École n'est pas le cartel, encore que celui-ci devrait en constituer la base, les forces vives, elle s'en distingue dans la mesure où sur un bord elle met en fonction cet objet cause de la psychanalyse mais sur l'autre bord elle se doit d'éviter l'inflation de ce trou qu'est le a, et se prémunir contre la glissade dans la religion du



trou ou du manque. C'est bien pourquoi tout repérage par rapport à la cause implique de se situer aussi par rapport au réel qui vient mettre une butée à l'appel du trou. Et cette butée est précisément ce réel bouchant que Lacan évoque dans la Préface, que j'ai relevé comme issue à l'angoisse : c'est le réel de la psychanalyse et ce réel est du sexe, point où tout savoir défaille.

Je formule donc l'hypothèse que si au cœur de l'École se loge un impossible, ce n'est pas là raison suffisante pour y restaurer le discours du Maître dont la ritournelle va de l'agaçant à l'assommant, c'est au contraire pour que le savoir extrait de la passe soit confronté au réel de l'analyse, lequel réel je le signale en passant relève de l'expérience, laquelle n'a rien de confortable, ce que la passe nous apprend : la passe fait entrer dans l'intranquillité et dans la fin du rêve du savoir absolu.

Les cartels de la passe et au-delà l'École ont la charge de confronter le savoir extrait de la passe aux conséquences que le Réel emporte en tant qu'« exclu du sens » et « antinomique à toute vraisemblance », Réel de l'analyse dont l'avènement fait sortir l'affect et les affects, repérés à leurs effets. Et ce sont ces effets qui peuvent se dire dans l'expérience.

Sur ce point une fourche se présente : ou bien le passant fait équivaloir la fin de son analyse au constat de ces affects, ou bien il essaie de dire en quoi quelque chose de sa position de jouissance s'en trouve modifiée.

Mais ne faut-il pas ajouter, et sans doute la conviction du cartel peut-elle s'en trouver établie ou renforcée, qu'il est possible d'indiquer, si je puis dire, les axes de conséquence : sur la vie du sujet, sur la fonction d'analyste, sur le rapport à l'École, sur le changement de position par rapport à la psychanalyse. Ce serait là façon de dire dans le témoignage, parce qu'après tout, l'expérience de la passe, comme l'analyse d'ailleurs reste une expérience de parole, de parlêtre qui se limite aux dits et à ce qui leur fait limite. Et c'est de la logique de ces dits que s'infère le fait d'être passé par le Réel. Dans le témoignage, pas de Réel en direct.

Une École qui place la passe en son cœur doit pouvoir repérer, mettre à jour les différences quant aux suites de l'analyse, suites qui d'ailleurs éclairent l'équivoque des fins. Ces suites se distinguent selon :

- Qu'il s'agit de la vie du passant (réalisations cf. « la Note italienne », mais surtout comment faire avec sa/son partenaire symptôme dans l'amour, le désir et la jouissance dès lors que le non-rapport sexuel centre la chose).

- Qu'il s'agit d'un analyste en fonction : (faire semblant d'objet *a*, le Saint de Télévision, désir de savoir)

- Qu'il s'agit d'un sujet « analysé » dans l'École : ( $\$ + \Sigma$ ) s'efforçant de penser la psychanalyse.

Ces axes seront-ils explorés, développés à l'avenir ? La Rencontre Internationale devrait pouvoir apporter des éléments de réponse à ces distinctions.

A titre d'hypothèse je propose de dire que le problème, l'écueil principal que rencontre la passe n'est autre que celui du religieux, du sacré. Si les pseudopodes du discours du Maître menacent, le religieux (le sens est toujours religieux, plus la prédiction de Lacan quant à la puissance de la religion) que porte le sacré inhibe la création. Le sacré voile et empêche que ça crée, plutôt que ça-se crée, que ça-reste-secret. Le secret est sexuel, et c'est un secret qui n'est pas susceptible d'être dévoilé, un secret secret qui pourtant donne naissance à tout se qui se crée :  $S(A\text{-barré})$ . C'est à cette puissance que s'attaque la passe puisqu'en son fond elle touche à ce qui pour un sujet est de plus secret, de plus intime. Il n'en reste pas moins, et ceux qui se sont prêtés à l'expérience peuvent en témoigner : la passe crée. Elle crée à tout le moins de nouveaux liens, en particulier un lien nouveau à la communauté analytique et à la psychanalyse. A nous d'en saisir les traits les plus ténus mais les plus essentiels, je dirai traits d'humanité, en tant que l'humanité se rapporte à la vie : savoir-y-faire-vivre, savoir-y-faire-vivant.

## Lacan la marque

Pour commémorer les trente ans de la mort de Lacan, le Conseil d'Orientation de l'EPFCL-France a pris l'initiative de marquer cet événement par la tenue de quatre manifestations échelonnées sur le dernier trimestre de l'année 2011, et dont il a été ou sera fait écho par ailleurs.

Le CAOÉ a décidé à sa manière, de se joindre à cet hommage pour lequel quatre Collègues ont proposé un texte que vous allez lire ci-dessous. Cet hommage verra sa conclusion lors de La Troisième Rencontre internationale de Décembre à La Cite des Sciences avec Le montage audio-vidéo qui clôturera la première des trois journées de travail.

**Nicole BOUSSEYROUX (France)**

### Effect de réel

Que n'a-t-on reproché à Lacan d'avoir négligé dans sa théorie les affects ! André Green le premier, qui en prit prétexte pour le quitter et le dénoncer au nom d'un retour à un soi-disant discours vivant.

Le livre de Colette Soler nous montre que bien loin de minimiser les affects, Lacan en élargit le champ. À commencer par celui de l'angoisse, dont il élargit la portée bien au-delà de la place que lui donne Freud. On sait, en effet, que Lacan étend la définition de l'angoisse à « l'affect type de tout avènement de réel », sachant qu'il faut entendre par réel tout ce qui reste hors symbolique et hors sens et dont le domaine concerne aussi bien le symptôme que les effets de la science.

Ce qui conduit Colette Soler à opposer dans son livre l'angoisse bien freudienne à un angoisse « peu freudienne ». Car il y a, bien sûr, l'angoisse de castration amarrée à un grand Autre bien consistant qui dirait sa volonté et que figure l'apologue de la mante religieuse, mais il y a aussi une angoisse autre, qui, elle, s'amarré à la faille de l'Autre, à son absence, et que formulait déjà Pascal avec son fameux « le silence de ces espaces éternels m'effraie ». Il y a donc bien, chez l'homme contemporain, un changement d'amarrage de l'angoisse lié à un changement de statut de son rapport à l'Autre, du fait que le discours qui lui donne support a, avec la science et le capitalisme, considérablement changé.

Je vais m'arrêter un peu à la troisième partie du livre de Colette Soler, qui porte sur la théorie des affects. Elle y montre bien qu'il y a chez Lacan ce qui manquait chez Freud, une théorie des affects, de leur causalité, de ce qui les détermine, et que cette théorie des affects va de pair avec une redéfinition de la structure et de l'inconscient. Et surtout que la théorie lacanienne des affect ne va pas sans l'éthique : ce qui veut dire qu'elle engage une position, un positionnement du sujet à l'endroit du réel dans sa façon d'en répondre.

Il convient de distinguer, quant aux affect et à l'inconscient, l'hypothèse freudienne et l'hypothèse lacanienne.

L'hypothèse freudienne c'est que l'inconscient, l'appareil psychique, est un système d'inscriptions qui retraduit, non sans perte, les marques traumatiques primaires, ce que Lacan reformule en disant que l'inconscient est structuré comme un langage et que c'est par là, par le signifiant, qu'il affecte la jouissance vivante.

Mais l'hypothèse lacanienne, que l'on trouve dans *Encore* en 1973, va beaucoup plus loin que de dire que le langage affecte le vivant et sa jouissance. Que dit-elle de plus ? Elle dit

que *l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même que le sujet du signifiant*. Lacan en vient donc à *assimiler*, à *homogénéiser* cet *affectant primaire* qu'est le verbe, le langage, et *l'affecté* qu'est l'individu au sens où en parle Aristote et qui correspond à l'être corporel, dans sa capacité individuelle de jouir. Il n'y a plus l'hétérogénéité entre le langage et la jouissance sur laquelle Lacan avait auparavant tant mis l'accent. Telle est l'une des nouveautés du séminaire *Encore* : le langage et la jouissance ne sont plus dissociés et antagonistes.

Là, le langage est plus qu'un opérateur qui affecte le vivant, il est *l'appareil même de la jouissance*. C'est le verbe qui jouit et qui, dès le premier babil de lalangue, nous fait jouir en tant que parlêtre. Il y a du jouir dès notre entrée dans lalangue, dès les premiers sons entendus dans notre petite enfance. On est dans *l'inconscient-jouissance*, l'inconscient pris comme savoir inaccessible de lalangue qui se jouit et re-jouit sans perte et qui nous affecte d'une « autre satisfaction » que celle des besoins.

Colette Soler souligne fort bien cet écart considérable entre la première conception lacanienne du langage qui affecte, qui influe, qui agit sur la jouissance du vivant en la négativant et cette dernière conception du langage comme appareil de conduction de la jouissance, appareil qui la produit, qui en est la fabrique. L'incidence épistémique et éthique en est énorme. Car, si parler et jouir, c'est *tout comme*, il ne saurait plus être question de s'imaginer réduire la jouissance dans une analyse au profit du seul désir, comme pouvait le laisser espérer une formule comme « faire condescendre la jouissance au désir ».

Comment la psychanalyse peut-elle alors opérer sur la jouissance de l'inconscient réel et jusqu'où le peut-elle ? Lacan y répond : par lalangue, en faisant résonner ses équivoques. On sait que c'est pour autant qu'une analyse touche à la jouissance qu'elle peut avoir un effet thérapeutique substantiel, mais qu'est-ce qui atteste, qu'est-ce qui prouve qu'elle y a touché, qu'elle en a changé l'économie ? J'entr'ouvre ici la partie du livre consacrée aux affects analytiques et à l'affect de passe.

Colette Soler précise bien que l'inconscient réel, que Colette Soler réduit aux quatre lettres majuscules ICSR, réfractaire au sens, n'a pas à être substitué, à la fin, à l'inconscient-vérité pris dans le sens dont s'auto-entretient le transfert. La passe de fin n'est pas une passe AU réel, mais une passe PAR le réel, passe par ce qui fait chuter le sens. C'est de ce passage par l'ICSR qu'atteste la satisfaction dont Lacan dit qu'elle seule marque la fin de l'analyse. C'est une thèse forte, d'une portée assez extraordinaire et qui bouleverse notre conception de la passe et du désir de l'analyste. *Elle dit que la fin se prouve par l'affect, par un affect qui signe la fin et qui, comme l'angoisse, ne trompe pas !* L'angoisse ne trompe pas sur l'objet, la satisfaction dont parle Lacan pour la fin ne trompe pas sur le réel.

En fait, on peut dire que la satisfaction à la fin a changé de valeur. Avant et jusqu'à ce que fin il y ait, elle était satisfaction trouvée dans le donner sens et le faire vrai. Alors que la satisfaction de fin témoigne qu'il a été mis fin aux amours avec la vérité. Et surtout, ce qu'il faut bien comprendre et qu'explique Colette Soler, si je l'ai bien lue, c'est que cette satisfaction finale, qui est satisfaction de solution à l'insoluble de la vérité, *est déjà dans l'offre que fait de départ l'analyste*, offre antérieure à la requête analysante. C'est que Lacan, et contrairement à Freud, sait qu'il y a une solution à l'impasse du sujet supposé savoir. Il le sait parce qu'il est passé par les effets de réel, par *l'effect coupe-sens* de l'inconscient réel. Il sait que l'inconscient est un savoir sans sujet qui *abolit le postulat de l'inconscient freudien*, soit la supposition d'un sujet au savoir dont se sustente le transfert.

Un analyste qui a éprouvé cela est un analyste qui est passé par l'ICSR et qui sait d'expérience la solution que cette passe apporte à l'analyse. Et qui, de ce fait, est en mesure de l'offrir à d'autres qui se risquent à faire une analyse. À condition – et cette condition relève de l'éthique dont chacun *est ou non capable* de faire preuve – à condition donc qu'ils veuillent bien répondre, au moment voulu et sans l'ajourner, de leur propre position subjective par rapport au réel de leur jouissance.

Encore un mot sur les affects énigmatiques qui nous viennent des équivoques de la langue. Dans son cours *Le Bien-dire de l'analyse*, Colette Soler rapporte, une fois n'est pas coutume, un souvenir d'enfance. Quand on lui disait « jamais deux sans trois » elle entendait le nombre 203 et se demandait quel interdit pouvait bien frapper ce nombre plutôt qu'un autre. Il se trouve que ce « jamais deux sans trois » m'a aussi fait longtemps énigme dans mon enfance. Je n'arrivais pas à comprendre le sens de cette phrase, bien qu'on m'en ait dit la signification. Jusqu'au jour où je me suis souvenue que la première voiture de mon père était une « 203 » !

Vous voyez bien que les chutes et coupures de sens qui peuvent se produire dans l'appareil langagier de la jouissance n'attendent pas le nombre des années pour nous faire de l'effect !

**Albert NGUYÊN (France)**

## Lacan la marque

Lacan l'a marquée, la psychanalyse, d'une empreinte indélébile, incontestablement. Qui songerait à le contester ? A y penser l'évidence s'impose : Lacan l'a marquée et Lacan la marque, encore.

Lacan-la-marque, ou Lacan le style : la marque ou le style pour autant ne font pas label. Il n'y a pas de label Lacan, parce que Lacan-le-dérangeur reste inimitable et toujours vient inscrire ses pas entre délicieuse exquisité et insupportable témérité.

Pouvait-il en être autrement ? Lacan l'inventeur, Lacan l'obstiné, Lacan l'artiste de la formule improbable pourtant devenue viatique pour nombre d'entre nous, tout cela a gravé un profond sillon pour beaucoup d'analystes intranquillisés. J'oserai dire un sillon qui touche au cœur. Et parce qu'il touche au cœur, et pas simplement à la conscience ou à l'intellect, le sujet peut s'en trouver changé. En définitive, le pas de Lacan a produit des psychanalystes d'une autre race et pour y parvenir il a dû inventer, dans la doctrine (l'objet *a*, le sinthome) et dans l'institution analytique avec la procédure de la passe (notamment). La passe occupe depuis quarante ans, avec des fortunes diverses, les Ecoles psychanalytiques. Passe et scissions pourrait-on proposer comme titre, pour dire à quel point la passe de Lacan est venue ficher un coin au cœur de la doctrine et de la pratique de l'analyse.

On peut écouter des anecdotes « sur » Lacan, on peut raconter la rencontre unique avec lui, on peut lire et se creuser la tête sur son texte, sur son séminaire, sur ses *Ecrits* ou ses *Autres Ecrits* : présence de Lacan, et cette présence fait sa marque, d'être actuelle.

L'analyste qui se réfère à la passe analyse différemment, et il faut reconnaître que le résultat, du coup, diffère, principalement du fait de la modification subjective obtenue dans l'économie de la jouissance.

C'est manière de dire que la marque toujours fait porte d'entrée à la jouissance et au savoir comme moyen de jouissance. Marque première où s'ancre toute répétition, instauration de toute possibilité d'appréhension de la jouissance, n'est-ce pas d'avoir posé à sa juste place la marque qu'il a pu développer la logique du fantasme dans le Séminaire du même nom ? Avec le fantasme, l'objet vient sur le devant de la scène : position du sujet qui se fait l'objet de la jouissance de l'Autre, de cet Autre lui aussi marqué : A-barré.

Freud avait quelque part abandonné la partie avec son texte « Analyse sans fin, analyse avec fin », Lacan a relevé le gant : la passe est la marque de Lacan, elle est sa marque dans la chicane même du dispositif, dans la primeur donnée à « ceux qui sont sur la brèche de les résoudre » (les problèmes cruciaux de la psychanalyse (le savoir, le sexe, le sujet), dans l'intranquillité qu'elle installe au cœur de l'institution analytique.

Avec la passe, telle qu'il l'annonce dans la Note Italienne, Lacan en revient à la marque, encore : elle permet de distinguer, de différencier, et elle est à trouver, à reconnaître, et au cœur de cette reconnaissance gît le désir de l'analyste :

« Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de ladite (humanité).

Je dis déjà : c'est là la condition dont *par quelque côté de ses aventures*, l'analyste doit *la marque porter*. A ses congénères de « savoir » la trouver. »

La reconnaît-on facilement, et qui la reconnaît, car pour trouver encore faut-il accepter de reconnaître, et d'avoir ce désir (il ne suffit pas de chercher pour trouver). A minima, Lacan le dit dans cette Note : « Il faut pour cela du Réel tenir compte ». L'analyste loge un autre savoir (que la science), à une autre place, mais qui du savoir dans le Réel doit tenir compte.

L'analyste doit porter la marque, l'analyste doit tenir compte du Réel, marque et Réel ont cette affinité qui se nomme la jouissance. Il est clair qu'il s'agit là d'une position éthique que Lacan impute à l'analyste, et non seulement à l'analyste mais également à ses congénères.

Par quelque côté de ses aventures : le sujet rencontre, par contingence, à différents moments de son parcours ce qui peut faire dire à Lacan : « aventures » : le Littré dit : « ce qui arrive par cas fortuit. Or l'aventure implique de s'aventurer : « unheimlich » et « angst » sont la règle, et aucune aventure n'épargne la rencontre du désir de l'Autre.

C'est le corps qui est marqué, autrement dit c'est dans cette rencontre du corps et de la marque que quelque chose de l'aventure se produit, et dont le sujet pourra faire savoir, mais un savoir qui tienne compte du Réel, autrement dit un savoir qui se sache troué. C'est ce que l'expérience analytique dé-livre.

Qu'est-ce qu'un congénère, mot que Lacan avait déjà utilisé à propos de l'animal, du pigeon et même de la pigeonne et de la reproduction animale ? Selon le dictionnaire historique d'Alain Rey, le cumgenus ou congénère est celui qui est de la même espèce. A ceux de la même espèce de savoir la trouver ; Mais Lacan écrit savoir entre guillemets, ce qui ne peut que signifier le statut spécial de ce savoir : un savoir différent du savoir tel que conçu habituellement. Je fais l'hypothèse que Lacan épingle là ce savoir qui ne passe pas au symbolique, en quelque sorte cette lettre qui pour chacun fait le symptôme comme fonction de jouissance (F(x)) : sinthome.

C'est pourquoi on peut dire que le style de quelqu'un est un style de sinthome, un style de jouissance de fin, et que ce style dépend précisément de la marque : l'affirmation d'un style passe par le cernement de l'horreur de savoir propre que l'analyste aura détaché de celle de tous.

Pourquoi Lacan écrit-il que l'analyste *doit* la marque porter ? Parce qu'il ne saurait y avoir de fin d'analyse sans la mise à jour de cette marque qui est marque de la division, marque de la division du corps et de la jouissance. Et ce « devoir » porte une implication éthique et une implication logique pour que la condition (de rebut) soit nécessaire et suffisante.

Peut-on penser que le cartel de la passe « sait » trouver la marque à tout coup ? Ceci suppose que ceux qui le constituent soient effectivement des congénères, qu'on ait pu trouver chez eux cette marque portée, portée comme signe distinctif, et non seulement différentiel mais singulier : Lacan l'écrit *a*, le rebut. Savoir être un rebut est corrélatif de la trouvaille de la marque. Lacan origine là l'enthousiasme qui en répond : le temps est venu de débarrasser cet enthousiasme de ses connotations mystiques, de la jouissance religieuse du trou, pour en faire un enthousiasme sobre, un enthousiasme équivalant à l'objet cause, et par là à référer au désir et non à la jouissance.

A-t-on pris la mesure de ce qu'implique cette position de Lacan ? A savoir que les « épars desassortis » qui justement sortent de l'expérience de la passe puissent faire Ecole, autrement dit misent en commun sur l'objet de la psychanalyse ? Une Ecole dès lors serait ce

lieu où peut exister une sommation de singularités marquées au désir : aucun groupe social ne l'a fait à ce jour, tant il est vrai que le communautarisme joue sur une jouissance commune, soit un refus de l'ordre du démenti du manque, plutôt que sur le désir.

Là se mesure la puissance du procédé lacanien de recrutement des analystes et la grande distance qui nous sépare aujourd'hui de sa réalisation. Mais comme le disait Lacan à propos de la passe, si l'École est fictive, ça laisse de l'espoir mais n'empêche pas pour autant que la marque stresse, inquiète, du fait même du savoir à reconnaître.

Reconnaître diffère de se-reconnaître : le « se reconnaître » de l'identification s'oppose à reconnaître comme différence absolue, et c'est bien la différence absolue qui est en question dans la passe (cf. la fin du Séminaire XI) : il s'agit de reconnaître une différence différente de toutes les différences connues, y compris et surtout de la sienne propre.

Se-reconnaître fait courir le risque de l'entre-soi, du pareil au même, avec le possible rejet du différent, voire de l'impossible à reconnaître. C'est pourquoi la tâche du cartel de la passe me paraît être plutôt d'y reconnaître, de savoir y faire avec la différence. Il ne s'agit pas de « se » mais de « s'y ».

On saisit là que Lacan-la-marque peut aussi bien se nommer Lacan-l'exigence. Sur ce point comment ne pas s'apercevoir de l'écart entre ce que Lacan propose et ce dont il s'est souvent plaint, à savoir la mollesse d'esprit des analystes, voire leur lâcheté (cf. La logique du fantasme, leçon du 21 juin 1967).

Il est vrai que lâcher la lâcheté peut donner quelque vertige, et pourtant...

L'exigence au plan institutionnel de Lacan n'a d'égale que son exigence concernant la fonction de l'analyste, laquelle, et il le réaffirme à différentes reprises, prend sa source dans l'expérience de l'analyse. Ce lien maintenu entre la pratique et la doctrine de l'analyse, puis son application à une procédure comme la passe fait de lui aujourd'hui il faut bien dire l'Un d'exception dont nous tirons quotidiennement l'orientation de la praxis. Et pour que cette position ne vire pas au culte de la personnalité, alors, comme il le disait lui-même, « faites comme moi, ne m'imitiez pas ». Il ne s'agit pas en effet de « faire comme » mais comme il le disait également de s'obliger à inventer, à ré-inventer la psychanalyse. Là encore la tâche des analystes n'est pas mince, mais c'est pourtant ce à quoi chaque cure devrait confronter. On peut savoir gré au Dr Lacan de nous avoir proposé d'aller sur ces avenues nouvelles qu'il a tracées pour nous, et rien n'interdit d'une part de les explorer, d'autre part de dire comment nous y réglons nos pas dans la pratique de l'analyse.

Lacan c'est : « En avant, marche ! » puisque comme ses lecteurs le savent, son enseignement est marqué (c'est le cas de le dire) d'un « work in progress » constant, sans pour autant renier ce qui précède. Autrement dit c'est à la fois « en avant marche ! » et « en avant marche ! ». Et cela ne va pas sans le désir *de* savoir en tant qu'il indexe le changement de position éthique que l'analyse rend possible : responsabilité de l'impossible, réponse éthique et logique, réponse à l'impossible auquel le sexe nous confronte. Encore a-t-il fallu que Lacan ose proférer son « Il n'y a pas de rapport sexuel » pour que mesure soit prise du Réel en jeu dans l'affaire et que la question de l'amour s'ouvre à une autre perspective que narcissique.

**Bernard NOMINÉ (France)**

## Deuil du sens ?

Intervention au Reid Hall, autour de la parution du livre de Colette Soler.

En refermant le livre de Colette Soler, une question me vient, elle m'a accompagné, à vrai dire, pendant tout le temps de la lecture : y aurait-il un deuil du sens à faire à la fin de la cure ?

Si je me risque à formuler cette question telle quelle, alors qu'elle me semble à la limite de la naïveté, voire de l'incongruité, c'est que je la crois importante pour la visée de la cure analytique aujourd'hui. C'est en tout cas à cet effort d'élucidation que m'a conduit la lecture de cet énorme travail dont témoigne Colette Soler dans son livre et je l'en remercie.

Il est certain que si l'on a encore l'idée de s'aventurer dans l'expérience analytique aujourd'hui, c'est que l'on en attend du sens, c'est donc que l'opération de sens est supposée soigner l'insensé du symptôme qui fait souffrir, qui angoisse ou qui déprime. Et de fait, on constate ordinairement que c'est ce qui se passe. On a suffisamment crié haut et fort que l'analyse ne guérissait pas, mais faut-il passer sous silence qu'elle soigne ? Est-ce la signification obtenue ou la recherche de sens qui soigne ? La question est importante et elle fait surgir tout de suite une difficulté : à savoir que l'on ne distingue pas toujours très bien le sens et la signification.

A vrai dire, il me semble qu'un certain nombre de malentendus viennent du fait que le champ du sens et de la signification est un champ foncièrement instable, on peut y patauger comme dans les sables mouvants. Lacan a pu évoquer *la glu du sens* d'une façon telle qu'on a pu penser qu'il déconsidérerait le sens à la fin de son enseignement. Il est certain que sa passion pour Joyce avait de quoi l'encourager à déconsidérer le sens. Mais, les assertions de Lacan s'entrechoquent tellement tout au long de son enseignement qu'il faut être prudent avant de pouvoir affirmer qu'à tel moment un pas est franchi sur lequel il ne reviendra pas.

Quelques paradoxes, donc, pour animer notre débat.

Le symptôme témoigne d'une fixation de jouissance, d'un sens joui grâce à l'appareil langagier qui fournit le chiffre. C'est la leçon que Lacan a su tirer de Freud. La jouissance est donc dans le chiffage. C'est une jouissance qui reste inaperçue du sujet. On ne devrait donc pas la confondre avec la satisfaction obtenue par le déchiffage.

Mais si le sens joui, est essentiellement un sens fixé, c'est donc quelque chose qui est plus de l'ordre de la signification. Le sens fuit, c'est d'ailleurs sa fuite infinie qui le caractérise au mieux ; la signification, elle, est un moment d'arrêt dans ce défilement continu.

Bref, si j'ouïs-sens il y a, est-ce dans la fuite du sens ou dans la fixation d'une signification ?

Il me semble que, sur cette question, notre clinique quotidienne nous renseigne. Ce qui fait souffrir le sujet, ce qui le fait trébucher, toujours dans les mêmes ornières, c'est une signification fixée, une signification « absolue » disait Lacan et il se référait là au fantasme. Ce que l'on observe couramment dans une analyse, c'est que l'analysant témoigne de points de fixation, c'est-à-dire de points où une jouissance a fixé une fois pour toute une signification absolue qui ne demande qu'à se répéter encore et en corps. Cette jouissance se soutient d'une signification sexuelle, à n'en pas douter. L'analyse montre son efficacité quand elle questionne cette signification fixée, et comment le ferait-elle si ce n'est en remobilisant le sens, en lui permettant de filer à nouveau.

C'est là, me suis-je dit, en préparant cette petite contribution, qu'il faudrait essayer de cerner comment la psychanalyse opère avec le sens. Je ne crois pas qu'elle opère en le

déconsidérant absolument. On ne peut pas réduire radicalement la position de l'analyste à celle du sophiste bien que Lacan nous ait conduits à le considérer avec plus de sympathie que ne le faisait Platon. Il me semble pouvoir dire que l'analyse libère les significations fixées en interrogeant le sens, en soulignant le non-sens, en faisant entendre le double sens, bref en le remobilisant. Ce qui ne veut pas dire du tout qu'elle s'en moque.

D'une certaine façon, Lacan a même fait du sens une nouvelle présentification de l'objet perdu. C'est la leçon que l'on peut tirer de son *introduction à l'édition allemande des Ecrits*. « *Le sens du sens se saisit de ce qu'il fuie, à entendre comme d'un tonneau.* » et il rajoute : « *c'est de ce qu'il fuie qu'un discours prend son sens* ». Attention donc aux discours qui ne fuient pas ; ils sont hermétiques, au vrai sens du terme, ils tournent bien rond mais n'ont aucun sens. Je ne pense pas que Lacan ait prescrit au discours de l'analyste de se passer du sens. S'il s'est donné tant de mal pour maintenir la fuite du tonneau, comme il l'avoue lui-même dans le texte auquel je me réfère, c'est bien qu'il a mesuré le risque du passage à l'universitaire. S'il y a un discours qui se veut à l'abri du tourbillon du sens, c'est le discours de l'universitaire, pas celui de l'analyste. Comment le psychanalyste d'aujourd'hui pourrait-il continuer à trouver de l'intérêt dans son travail s'il n'était pas toujours animé par la fuite du tonneau ?

Si la cure avance en dénonçant la jouissance fixée au profit d'une satisfaction du déchiffrement, comment cela s'arrête-t-il ? L'analysant a-t-il à un moment donné à faire le deuil de sa recherche du sens ? Renoncer à la satisfaction du déchiffrement va-t-il le faire retomber dans l'ornière de la jouissance fixée ? C'est sans doute ce qu'il craint tant qu'il n'est pas arrivé au moment logique où la cure s'achève par « *chute de la portée de sens* » comme le signale Colette Soler dans son livre.

Il y a là encore beaucoup de paradoxes. Risquons-nous à les animer un peu. Qu'il y ait de la satisfaction dans le sens trouvé, certes, mais il n'en reste pas moins que le travail de déchiffrement est une tâche à laquelle l'analysant a bien souvent envie de se soustraire. De deux mots, choisissant toujours le moindre, c'est bien plus souvent l'angoisse qui l'encourage à s'y soumettre que la satisfaction qu'il en espère. Y tient-il tant à cette satisfaction du déchiffrement ? A mon avis, il y tient moins qu'à sa passion de l'ignorance et à son symptôme. La satisfaction du déchiffrement est-elle uniquement de son côté ? N'est-ce pas aussi pour satisfaire son analyste qu'il s'y emploie avec zèle par moments ? Autrement dit, c'est le transfert qui encourage la satisfaction du déchiffrement.

En définitive, c'est à l'analyste de faire le deuil du sens ou plus exactement d'une signification dernière qui l'assurerait contre la fuite du sens. Et ce devrait être quelque chose d'assez naturel chez lui, s'il a découvert l'incidence dans sa propre histoire de ce champ qui reste hors de portée du sens. C'est-à-dire s'il a saisi l'importance de la fuite du tonneau. Il faut qu'il soit allé jusque là pour que lui soit passée l'idée de pouvoir la colmater, pour lui, ou pour un autre.

Il y a certainement un enthousiasme, une satisfaction à découvrir ainsi ce qui fait le ressort de la quête de sens. C'est à la fin du parcours analytique un effet de soulagement, ne plus avoir à prendre sur soi la faute du sens qui fuit, ce qui n'implique pas, pour autant, un penchant prononcé pour ce qui est hors sens. Porter aux nues le hors sens, faire du réel le nec plus ultra, me semblerait franchement suspect. Promouvoir le hors sens, en faire un idéal à atteindre, c'est lui donner une signification. Pour le hors sens... on repassera, donc ! Impossible de se savoir y être ! C'est ce que Lacan remarque dans *La préface* que Colette Soler a rendue fameuse. « *Il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte.* »

Enfin, dernier paradoxe : comment pourrait-on prendre la mesure de ce noyau hors sens de l'inconscient si ce n'est en empruntant la voie du sens, c'est-à-dire du déchiffrement ? Sinon, il faudrait considérer que celui qui n'a aucune envie de donner le moindre sens à ce qui lui arrive, c'est-à-dire celui qui se refuse à supposer un savoir à qui que ce soit, celui-là serait dans une position plus juste que celui qui s'est engagé dans une longue analyse et qui peine à



en trouver la sortie. Ou bien, pour prendre la question par l'envers, faut-il considérer qu'à la fin du parcours l'analysant se retrouve dans la position du désabonné à l'inconscient ?

Ce sont tous ces paradoxes que le livre de Colette Soler soulève et aborde sans concessions.

Je vais conclure sur le thème de l'impossible.

Pour Freud, la psychanalyse fait partie des trois tâches impossibles, mais ça ne l'a pas conduit à reculer, loin de là. Pour Lacan, il en va de même, puisqu'il fait de la rencontre avec l'impossible la condition même de la validité du discours analytique et sa possibilité de transmission. C'est sur ces mots qu'il termine son introduction à l'édition allemande des *Écrits* : « **Comment ne pas considérer que la contingence, ou ce qui cesse de ne pas s'écrire, ne soit par où l'impossibilité se démontre** ou ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. **Et qu'un réel de là s'atteste qui, pour n'en pas être mieux fondé, soit transmissible par la fuite à quoi répond tout discours.** »

Autrement dit, ce qui se transmet c'est le réel en tant que tourbillon créé par la fuite de sens qu'aucun discours ne peut colmater. Serait-on là à disserter sur ces choses insaisissables si tout cela se laissait attraper facilement à l'aide de nos concepts ? Il commentera cette conclusion dans son intervention au congrès de l'École freudienne à la Grande-Motte en 1973, d'une façon plus aérée en disant qu'il se félicitait « que dans les groupes, chacun parle et apporte son expérience, c'est là que peut se faire ce qui ne se conçoit dans notre idée du réel qu'en termes d'une sorte de cristallisation, c'est là que peuvent se produire les points nœuds, les points de précipitation qui feraient que le discours analytique ait enfin son fruit. »

**Marc STRAUSS (France)**

## Le rire de Lacan

Je me souviens... hommage à Perec que je partage avec l'annonce de cette journée organisée pour les trente ans de la mort de Lacan. Je me souviens donc, des dix ans de la mort de Lacan. Il y a vingt ans, autant dire il y a un siècle au regard de la masse des événements qu'a connu le champ analytique depuis.

En fait, je me souviens surtout de la dernière phrase l'exposé de Colette Soler, qu'elle concluait en parlant du rire de Lacan ; je la cite de mémoire : « un rire si particulier, le rire du savoir ». Elle avait mis les mots sur l'effet que m'avaient fait mes rencontres avec Lacan, effet qui perdurait avec leur souvenir. Un effet presque physique, assez indéfinissable, même si plutôt agréable. Je dirais un étonnement, au sens fort, où j'étais à la fois quelque peu médusé, pas tout médusé pour autant, et amusé aussi, même si pas tout amusé – pas tout amusé, ne serait-ce qu'à cause de l'argent dont je lui faisais don, comme dernier acte très mémorable de chacune de nos rencontres. Un effet d'affect donc, qui me coupait le sifflet, je parle de la parole, et qui en même temps me faisait éprouver de la sympathie pour ce qu'il me semblait saisir et éprouver, sympathie que je définirais comme une communion dans une forme atténuée de la joie, une joie pas tout à fait sans réserve, la réserve de mon étonnement premier et persistant.

Ma dernière phrase comporte une équivoque grammaticale. En effet, quand je dis que j'éprouvais de la sympathie pour ce qu'il me semblait saisir et éprouver, quel est ce il ? Est-ce Lacan ou moi ? Cette ambiguïté de la langue est bien venue, car quelle que soit la réponse, le fait que la sympathie s'éprouve montre qu'il y a de l'Un qui se réalise en elle. Mais quel est ce Un ? Est-ce celui qu'incarne Lacan avec ce qu'il semble saisir et sa joie, à quoi je suis confronté, un peu perplexe ? Ou dans ce Un suis-je inclus de par ma sympathie avec le trio

précédent ? Cette question de l'Un est assez complexe à déplier, nous la traiterons dans notre année du Collège clinique sur ce qui fait lien, mais nous pouvons nous autoriser ici à mettre en résonnance, quitte à en vérifier la pertinence, le Y'a d'UN d'... *Ou pire*, et le Y'a d'la joie de Charles Trenet, de 1937. Cette chanson, que Lacan ne pouvait pas ne pas connaître et qui, comme par hasard, raconte un rêve merveilleux et son réveil difficile.

Je reviens donc à la joie du rire et de la sympathie qu'il suscite. De la joie est-elle faite ? Comme tous les affects, elle a bien des causes, et contradictoires en plus. Est-ce une joie enfantine de bousculer l'ordre établi, la joie de découvrir et donc de dévoiler un ordre insu, la joie de complaire à l'autre, la joie du devoir accompli - si tant est que cette dernière existe ? Comment savoir ? Il est impossible d'en décliner toutes les raisons possibles et il semble raisonnable de ne pas essayer. Faudrait-il donc se contenter de l'éprouver, sans se demander de quoi elle est faite ?

Cela déjà n'est pas rien, mais reconnaissons que c'est un peu triste, comme tout renoncement. C'est là que les mots de Colette Soler ont pour moi articulé les raisons de cette joie, la raison en fait, le savoir. Lacan savait, et ce qu'il savait le mettait en joie, le faisait rire. Et nous ne pouvions qu'être en sympathie avec ce rire si solitaire, donc si complètement exempt de méchanceté vis-à-vis de quiconque, de son interlocuteur en particulier. Ainsi Lacan, par son rire, rendait aussi intrigant que tentant son savoir

Et quel était ce savoir ?

Réponse : un savoir sur la parole et sa fonction. Au souvenir que j'en ai, Lacan avait ce rire dans les moments de trop, d'excès. Un excès qui pouvait prendre deux formes : d'un côté, l'excès de sens, de suffisance donc, qui s'en trouvait aussitôt dégonflé ; de l'autre côté, l'excès de non-sens, la chute dans le non-sens d'une croyance aussi idiote qu'inutile. Idiote parce que mensongère, du mensonge de la vérité bien sûr, et inutile car ne protégeant pas du trou réel dans le symbolique et de la peur qui en sourd.

En effet, l'expérience analytique démontre que l'on ne peut jamais savoir quand les mots mentent, mais que les mots ne manquent jamais. Grâce à cette expérience, on peut même dire ce qui se passe quand ils paraissent manquer ; voire quand ils n'existent pas puisque, nous le savons, sur un point précis, il n'y a pas de mot possible. Il s'agit bien sûr du rapport sexuel. C'est pourquoi nous pouvons rire, avec gentillesse face à celui à qui nous laissons si poliment la parole, l'analysant, lorsqu'il nous explique ce que, de ce rapport sexuel, il a compris et défend à corps perdu. Il apprendra, comme nous et avec le temps, qu'il se fatigue pour pas grand-chose et pourra alors en rire à son tour, puisqu'il n'en restera que la jouissance hors-sens.

En revanche, ce qui sera pour lui incontestable, c'est qu'il aura parlé et qu'en parlant il a existé pour l'autre, pour celui qui l'écoutait ; c'est en effet le contrat implicite du dispositif, notre offre, comme nous disons depuis la Direction de la cure. Au fond, le cogito de l'analysant, ce pourrait être un « Je parle donc je suis... dans l'oreille de l'autre sinon dans son attention ». A la jouissance fuyante du sens répond donc une jouissance réelle d'un dire, la jouissance qui fait l'inconscient réel, la j'ouis sens, comme l'écrit Lacan, avec j apostrophe, o, u, i, s.

C'est là la joie du savoir. Il va du non-sens qui accable nos épaules et nous terrifie au non-sens joui qui les secoue de rire. Du hors-sens au hors-sens joui, c'est une citation du livre de Colette Soler sur les Affects, à la page 138 exactement.

Ce passage du hors-sens du symptôme, avec ses désagréments et ses peines, au hors-sens joui, c'est bien ce que manifestait le rire du savoir de Lacan : la joie que procure la victoire du réel sur le mensonge et ses contraintes.

Remarquons que c'est une option que d'éprouver de la joie à cette victoire ; une option du psychanalyste, strictement relative à son discours, car dans les autres discours la victoire du réel est précisément la chose à éviter à tout prix tant elle y fait désordre. D'où la question :

tout psychanalyste, pour pouvoir être à la hauteur de sa tâche, être adéquat à son discours, doit-il avoir un penchant marqué pour cette option, alors même qu'opter dans ce sens n'est pas à priori le fait de tout un chacun ? La réponse ne va pas de soi et je crois que Lacan l'attendait de sa passe. Et nous l'attendons toujours...

Il faut dire qu'opter dans le sens du réel serait une idée folle, si le réel n'avait pas déjà dans la structure sa place réservée. L'option reste néanmoins problématique car la joie de la victoire du réel sur le mensonge ne guérit pas de l'absence de rapport sexuel, pas plus qu'elle ne guérit des chocs douloureux qui peuvent nous venir du réel. Mais enfin, ces derniers ne relèvent pas de l'inconscient, et ils devraient plutôt nous encourager à ne pas en rajouter.

Ajoutons encore que la victoire sur le réel est perdue aussitôt saisie. En effet, le mensonge de la chaîne du sens ne cesse pas pour autant et ce mensonge ne peut que distraire du réel, en séparer à nouveau. On peut déplorer cette perte, cette impossible élimination de la contrainte du sens, du discours, mais on peut aussi se réjouir de ce que le savoir psychanalytique n'ouvre du coup à aucun pouvoir qui ne relève de son discours propre.

Puisque j'ai parlé d'une joie du savoir, je peux situer aussi un comique du savoir ; surtout pour le psychanalyste. Ce comique tient au fait que, au regard du réel, le psychanalyste n'est pas mieux loti que les autres.

Cela dit, l'option du discours analytique produit un gain, faut-il le rappeler, sur le symptôme. Or, nous l'avons déjà évoqué, le symptôme aussi est une victoire du réel sur le sens, mais involontaire et insue. L'analyse met en lumière sa fonction et sa valeur essentielle, qui est la préservation d'une part de réel de son être, une part précieuse, préservée du mensonge du sens, nécessaire pour se couvrir du masque qui permet de prendre rang dans un discours. Dans une analyse, on apprend à faire avec la rencontre de ce qui pour nous fait réel, on en mesure la valeur et on sait du coup en tirer de la joie, autant que possible, la joie de triompher du mensonge et la joie de se savoir parlant, donc existant. La fonction du symptôme étant mise en lumière par l'interprétation analytique, étant ex-posée à la lumière du réel, le symptôme peut donc s'y dissoudre, ce qui est dire aussi s'y réduire.

Petite joie supplémentaire, il ne déplaît pas avec ce terme de dissoudre de terminer cet hommage à Lacan par une de ses expressions. C'est avec ce mot qu'il définit l'effet de l'analyse, dans le séminaire *L'insu...*, la leçon 9 du 15 mars 1979. Je commenterai la phrase le 3 décembre lors du premier séminaire anglophone – je profite de l'occasion pour faire un peu de publicité et ici je me contente de la citer : « L'analyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement, pour dissoudre le symptôme dans le réel. »

Soulignons juste que tout cela demande aussi de la chance. La chance, c'est ce qui ne répond pas aux lois du discours, c'est l'irruption contingente d'un réel incontestablement perçu comme agréable et donc accueilli d'enthousiasme. Avoir de la chance affecte donc, d'un affect sur duquel Lacan interrogeait les psychanalystes dans ce qui faisait leur pratique : j'ai nommé l'affect de la joie, Freude. En quoi Lacan était bien freudien...

## THESAURUS SUR LE PASSEUR

(Préparé par Ricardo Rojas et Dominique Fingermann)

### ■ PROPOSITION DU 9 OCTOBRE SUR LE PSYCHANALYSTE DE L'ÉCOLE (1967)

[...] C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : **passseurs**<sup>90</sup>. Ils auront chacun été choisi par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref encore liés au dénouement de leur expérience personnelle. C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément, La décision d'un tel jury en serait donc éclairée, ces témoins bien entendu n'étant pas juges.

### ■ UNE PROCÉDURE POUR LA PASSE (1967)

[...] - J'y ajoute trois des **passseurs** définis par la fonction pour laquelle leur médiation nous semble digne d'être éprouvée, à savoir: recueillir le témoignage qui se présente au passage à la qualité d'A.E.

Ils sont aussi tirés au sort sur une liste constituée par la contribution qu'y apporte chacun des A.E., ayant lui-même accepté la conscription impliquée dans sa position. Qui est choisi? Exactement celui qui y paraît propre à chacun des dits A.E. et sous sa responsabilité éventuelle.

Cette propriété est simple, et à portée de son appréciation ; de ce que ce soit un psychanalysant en sa charge et de ce qu'il l'estime être dans la passe où précisément advient le désir du psychanalyste, qu'il y soit ou non en difficulté.

Ceci peut être le cas de quelqu'un qui occupe n'importe quelle position dans l'École, d'un autre A.E. à l'extrême revenu passé à son entremise, ou à l'autre extrême (entendu par rapport à la qualification) de quelqu'un qui n'appartient pas à l'École, et qui de ce fait y accède.

Combien peut-il de ce champ limité à la seule appropriation du sujet, extraire d'unités ?

En principe autant qu'il lui plaît, il n'y aucune objection. Mais pour éviter, il faut penser à tout, de s'offrir à la manifestation de l'absurde, limitons à trois pour chacun le nombre des désignables. La responsabilité impliquée dans cette désignation rendra déjà beau que chacun puisse en produire un.

Les trois **passseurs** sont ceux qui recueillent ce que les postulants ont à présenter, à une fin à définir tout à l'heure.

Ils l'apporteront au jury plénier qui, dans son ensemble, n'est dans beaucoup des cas pas sans connaissance de l'intéressé.

S'il n'en connaît rien, chacun de ses membres peut en prendre idée par une convocation expresse, bénéficiant des conditions dont on s'est contenté jusqu'alors.

Convocation du candidat et éventuellement de son psychanalyste.

La décision dans le jury plénier se prend selon l'avis de deux sur trois des A.E. qui y ont part.

Le directeur, ni les **passseurs** n'y prennent parti que de consultation.

Vous pouvez observer que n'importe quelle Société organisée ainsi serait ingouvernable. Mais il ne s'agit pas pour moi de gouverner.

Il s'agit d'une École, et pas d'une École ordinaire. Si vous n'en êtes pas responsable chacun devant vous même, elle n'a aucune raison d'être.

<sup>90</sup> Souligné par nous.

Et sa responsabilité essentielle est de faire avancer l'analyse, et non pas de constituer une maison de retraite pour les vétérans.

VI Là dessus: problème du renouvellement de ce jury, je propose au début, quitte à la modifier ensuite, une circulation qui permette la mise à l'épreuve du plus grand nombre.

Ce deux sur trois, gardons le pour le taux des sortants à choisir par tirage au sort tous les six mois sur chacun des groupes en exercice.

Observons que ceci ne détermine pas à l'avance, hors l'incidence de la probabilité, la durée du mandat d'un membre.

Pour remplacer les sortants, nous tirons au sort sur la liste constituée des A.E. et des **passseurs**, à l'exception près, mais seulement pour le renouvellement immédiatement en cause (c'est-à-dire non pour les suivants), des sortants.

La question reste de l'organe d'où peuvent résulter directives à prendre et idées à élaborer.

Ces résultats, insistons-y, sont d'abord attendus du jury d'agrément lui-même.

Leur cumulation à plus longue portée viendrait naturellement à l'étude de ce cartel « Devenir analyste », demeuré jusqu'à présent à peu près à ce qu'il est sur le papier.

C'est de là qu'il prendra sa vie, mais nous ne lui donnons jusqu'à ce qu'il ait remué, aucune valeur directoriale.

#### ■ REPONSE AUX AVIS MANIFESTES SUR LA PROPOSITION (VERSION TRANSCRIPTION) (1967)

Les références que j'évoque, n'ont rien à faire avec le désir d'être analyste. Je ne vends pas la mèche du baratin pour les **passseurs**.

[...] Que Freud ait franchi la passe, c'est une affaire hors contrôle et qui peut sans inconvénient être mise en doute. Il ne pouvait être son propre **passseur**.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment que, si les premiers disciples avaient soumis à quelque **passseur** choisi d'entre eux disons : non leur désir d'être analyste, – dont la notion n'était pas même pas apercevable alors – si tant est que quiconque l'aperçoive encore –, mais seulement leur projet de l'être, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plus tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Et la fonction de l'analyste de l'École fut venue au jour dès l'abord.

Car enfin il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, ainsi est-on dans la voie psychanalytique ou dans l'acte psychanalytique. On peut les faire alterner comme une porte bat, mais la voie psychanalytique ne s'applique pas à l'acte psychanalytique, qui se juge dans sa logique à ses suites.

[...] Ce qu'il en est de l'ordre d'information que j'attendais des **passseurs**, n'est pas impossible à recueillir à côté du fonctionnement statutaire des jurys.

Ceux-ci seront mis en fonction selon la procédure antérieure, à ceci près que la conjoncture présente rend provisoirement le tirage au sort le mode de choix le moins discutable, et que ma présence que j'avais proposée réduite à la consultation, y aura voix.

Le jury d'agrément sera composé de 5 membres.

#### ■ DISCOURS À L'ÉCOLE FREUDIENNE DE PARIS (1969)

Car le psychanalyste n'est-il pas toujours en fin de compte à la merci du psychanalysant, et d'autant plus que le psychanalysant ne peut rien lui épargner s'il trébuche comme psychanalyste, et s'il ne trébuche pas, encore moins. Du moins est-ce ce que nous enseignent l'expérience.

Ce qu'il ne peut lui épargner, c'est ce désêtre dont il est affecté comme du terme à assigner à chaque psychanalyse, et dont je m'étonne de le retrouver dans tant de bouches

depuis ma proposition, comme attribué à celui qui en porte le coup, de n'être dans la passe à connoter que d'une destitution subjective : le psychanalysant.

Pour parler de la destitution subjective, sans vendre la mèche du baratin pour le passueur, soit ce dont les formes en usage jusqu'ici déjà font rêver à leur aune, – je l'aborderai d'ailleurs.

Je passe sur ce que quelqu'un qui s'y connaît, me fait fasciste, et pour en finir avec les brouillies, je retiens avec amusement que ma proposition eût imposé l'admission de Fliess à l'Internationale psychanalytique, mais rappelle que l'*ad absurdum* nécessite du doigté, et qu'il échoue ici de ce que Freud ne pouvait être son propre passueur, et que c'est bien pourquoi il ne pouvait relever Fliess de son désêtre.

Si j'en crois les souvenirs si précis que Madame Blanche Reverchon-Jouve me fait parfois l'honneur de me confier, j'ai le sentiment <sup>(23)</sup>que, si les premiers disciples avaient soumis à un passueur choisi d'entre eux, disons : non leur appréhension du désir de l'analyste, – dont la notion n'était pas même apercevable alors – si tant est que quiconque y soit maintenant –, mais seulement leur désir de l'être, l'analyste, le prototype donné par Rank en sa personne du « je ne pense pas » eût pu être situé beaucoup plut tôt à sa place dans la logique du fantasme.

Comme il faudrait que changent ceux dont l'exercice de la proposition dépend au titre de la nomination de passieurs, du recueil de leur témoignage, de la sanction de ses fruits, leur *non licet* l'emporte sur les *licet* qui font pourtant, quels qu'en soient les *quemadmodum*, majorité aussi vaine qu'écrasante.

## ■ COMMUNIQUE DU JURY D'AGREMENT A TOUS LES MEMBRES DE L'ECOLE (1969)

Le jury d'agrément élu par l'assemblée générale du 23 01 1969 en accord avec le directoire qu'il s'est adjoint pour sa première séance statutaire, tenu le mercredi 05 02 1969, Par cette note informe les A.E. actuellement en exercice au nombre desquels comptent tous ses membres, qu'ils peuvent produire chacun un, deux voire trois noms (pas plus, mais aussi bien aucun) à mettre au lot d'où seront tirés par les futurs candidats au titre d'A.E., leurs « passieurs », non sans rappeler que ces candidats lors de la procédure par quoi en présence du jury d'agrément, ils tireront au sort les dits, au nombre de deux, pourront récuser quiconque leur semblera ne pas convenir, au risque pour eux d'en être réduit aux deux derniers à rester dans le chapeau.

1. Par la même note il manque un certain nombre de points où les malentendus persistent, d'une obstination si nouée qu'elle nécessite d'y revenir pour tous les membres de l'école :

a) fonction du passueur : elle ne constitue ni une promotion, ni même la sanction de ce qu'une analyse soit tenue pour réussie, fût-ce seulement par l'analyste qui présente le dit. C'est une charge dont l'analyste au titre d'A.E., investit quelqu'un qu'il tient pour capable de recueillir une information concernant la passe et d'en témoigner auprès du jury d'agrément, supposé non sans fondement être un collègue averti.

C'est seulement en conséquence que le passueur doit avoir l'expérience du psychanalysant, mais il n'est pas obligatoire qu'il l'ait parcourue de par l'acte du psychanalyste qui le présente, non plus que par celui d'un psychanalyste de l'École.

Il en résulte qu'en principe, l'A.E. pourrait se dispenser d'informer la personne qu'il juge propre à servir de passueur, qu'il la propose pour cette charge. Le faire ne relève que de la courtoisie et l'élu garde le droit d'en décliner l'honneur.

S'il l'accepte, il ne saurait se récuser pour aucun examen qu'il lui soit alloué au titre de la passe. L'aurait-on laissé ignorer sa présence sur la liste, comme c'est concevable il peut en

démissionner à la première occasion qui l'en informe, comme à une ultérieure aussi bien, mais en tout cas sans retour.

b) question de la passe : le **passé** est d'autant moins un « passé » qu'il n'est là que pour une analyse logique de la passe, dont on ne sait présentement ni ce qu'elle est, ni si elle est comme décidable.

La seule définition possible du passant c'est qu'il n'est pas sans le savoir.

C'est à ce titre qu'il ne saurait être admis à faire épreuve de son passage sans la permission expresse de son psychanalyste.

Cette permission nécessaire n'est qu'un non-désaveu, nullement une palme au titre d'une psychanalyse « réussie ».

Elle consent à ce qu'un candidat s'offre à contribuer à un jugement qui l'intéresse sur les limites dont témoigne sa psychanalyse, et spécialement en ceci qu'elle a prétention didactique. C'est pourquoi il est opportun qu'en tant que psychanalysant, ce candidat ait au moins franchi celle-ci : de n'être pas sans savoir qu'il est question de ces limites.

Qu'à une telle épreuve un psychanalysant soit agréé comme A.E. (cf. le paragraphe c/) fait du même coup agréer comme A.E. son psychanalyste, mais ne donne ni à l'un ni à l'autre le droit de s'autoriser du titre d'A.M.E. : soit d'être un analyste dont l'École garantisse l'omnivalence. ?

c) Sanction du passage devant le jury d'agrément : le jury peut fort bien décliner d'agréer un candidat au titre d'A.E. sans que ce fait n'entache en rien ni la pertinence de la psychanalyse parcourue, ni la capacité du psychanalyste qui permet la présentation, non plus que ce fait ne présume de ce que deviendra le candidat comme analyste.

De la présentation en effet, le jury tire un enseignement, mais il ne s'en suffit pas. Il faut que celui qui le fournit, en ressorte comme situé au point propice à ce que d'autres présentations trouvent leur recours de la sienne, autrement dit qu'il ait en lui une promesse de contribuer utilement au travail des A.E.

La décision du jury d'agrément, pour tout dire, se joue au tranchant qui sépare la performance de la compétence.

Il est clair qu'une compétence s'inaugure de la performance, qui n'est jamais seulement particulière, de la psychanalyse.

C'est de ce point de passe, et pour l'interroger, que la proposition du 9 octobre 1967 entend retenir une sélection et la privilégier.

Ce qui indique cette sélection, c'est la préservation de ce joint-même de sa distorsion ultérieure par d'autres afflux qui le gonflent, et la nécessité du privilège afférent est surdémontrée, s'il le fallait encore, par les réponses les plus récemment enregistrées à la proposition.

d) en conclusion, prendre acte de ce que s'intituler A.E. dans l'École ne qualifie personne à s'autoriser d'être A.M.E. de l'École, les deux titres n'étant nullement incompatibles, ce qui prouve leur indépendance.

## ■ JACQUES LACAN À L'ÉCOLE BELGE DE PSYCHANALYSE (1972)

Enfin, à partir de quand y a-t-il un analyste ? C'est pour ça que dans cette École, qui est la mienne, j'ai tenté, comme École qui doit encore faire ses preuves, j'ai fait cette proposition qui vraiment a fait fuir à partir d'elle, un certain nombre de personnes

[...] C'est une expérience en cours. J'ai proposé, j'ai essayé de proposer qu'on éclaire par le témoignage de l'intéressé, de quiconque ne pourrait en témoigner que de lui-même (hm), témoignage de l'intéressé du moment, <sup>(6)</sup>qui n'est pas bien sûr (hm) témoigner de ce que c'est qu'être analyste puisque c'est justement ça qui est en suspens, du moment qui témoigne de ceci, où il en est, ce qui est arrivé à le faire au moins désirer de l'être, et – si on en croit ce que j'ai fondé comme principe, à savoir que l'analyste ne pouvait même se concevoir s'il n'a pas parcouru lui-même quelque chose qui ressemble à l'expérience analytique –, où il en est au

moment où, ou bien ça se confirme, ou bien ça s'affirme tout simplement, ce qui l'a fait désirer d'occuper cette position. J'ai laissé d'ailleurs libre chacun d'en témoigner ou pas. Personne n'est forcé de s'offrir à l'expérience de ce que j'appelle un peu comme j'ai pu, la *passé*. [...]

J'ai cru qu'il était... (hm), qu'il offrait plus de chance à ce témoignage de pouvoir être rendu, que ça ne se passe pas avec quelqu'un déjà en position de prononcer le *dignus est intrare*, n'est-ce pas. Il n'en reste pas moins qu'il faut quand même qu'il y ait quelqu'un qui le prononce, ce *dignus est intrare*. L'idée de séparer celui qui recueille le témoignage, de celui qui produit ce *dignus est intrare*, s'imposait en quelque sorte à partir de là. J'ai tenté cette voie qui consiste à commencer : pour frayer une voie, il y a toujours un *initium* qui comporte une part d'arbitraire. [...]

Alors, l'expérience a donc commencé. Il y avait des gens qui étaient choisis par ceux qui étaient déjà installés dans le système ; pour les faire sortir de leur système, il faut forcément prendre appui sur le système lui-même : il y a aussi des gens qui ont été désignés. Il ne faut pas croire que cela donne du tout des résultats scabreux, chahutants. Il est vrai que des **passéurs** ont été très bien désignés. Je veux dire que c'était des gens sérieux, honnêtes, capables, menant des analyses propres, je les ai choisis parmi ceux-là, parmi les frais et moulus, ou encore en analyse, et ils ont reçu ceux qui eux-mêmes se trouvaient, se croyaient en état ou humeur de témoigner de leur affaire.

[...] – Il est certain que les deux ont partie liée, enfin n'est-ce pas. Je ne peux pas entrer ici dans les détails. Mais ce que je voudrais vous dire, c'est quelque chose dont... malheureusement j'y arrive pas à ce que quelqu'un tout de suite en témoigne, l'écrive ; enfin, c'est une façon de parler, parce qu'au niveau de ceux qui recueillent le témoignage des **passéurs**, à savoir ce que j'ai institué comme... en gardant autant que possible les anciennes dénominations, j'ai maintenu ce terme de « jury d'agrément », il y a bien quelque chose, c'est ce dont je parlais tout à l'heure, du *dignus est intrare*, et comme après tout cette *passé* était faite pour sélectionner des gens dont on avait au moins le sentiment qu'ils sont au fait de ce fraying, n'est-ce pas, eux après se sont exposés alors à ceci que c'était dans l'épreuve de la *passé* et dont on a recueilli quelque chose qui soit assez porté pour qu'on puisse le considérer par la suite, que sur ce plan-là, sur ce plan-là seulement, ils étaient en position pour poursuivre le travail, c'est-à-dire pour poursuivre un mode tout à fait différent de recrutement de ceux qui sont en position de donner le *dignus est intrare*, comme ça, en conservant quelque chose qui était déjà un premier fraying ; le terme d'analyste de l'École chez nous a un autre sens que membre dit titulaire ailleurs. Ces analystes de l'École étaient des gens qui ne recevaient pas pour autant la consécration de l'expérience [...]. J'ai voulu prôner un recrutement qui soit plutôt un recrutement plus jeune que ceux qui se trouvent simplement avoir, alors vraiment pour l'extérieur, parce qu'il faut bien conserver quelque chose qui ait une surface, n'est-ce pas, pour l'extérieur, le titre d'analyste membre de l'École ; cela fait A.M.E., c'est amusant, et c'est celui à propos duquel l'École reconnaît qu'il a vraiment une pratique d'analyste et qu'il peut rendre un témoignage de sa pratique [...]. Et on peut aussi souhaiter que la personne en question soit tout de même capable d'élaborer quelque chose, un travail. Quant aux A.E., c'était l'idée d'un travail en flèche, ils seraient spécialisés dans cette interrogation de la formation, de ce que c'est, comment être sinon s'autoriser analyste ; et tout donnait le sentiment qu'en effet, c'était une voie, il y en a qui sont de ce registre-là. Alors ce que je voulais dire, c'est que jusqu'ici, cela ne nous a pas amené à recrutement large. Il faut dire que des A.E., on n'en a pas estampillé beaucoup, ce qui fait déjà quelques années qu'il y a cette expérience. Il y a toutes sortes de choses curieuses. Les gens qui étaient des analystes installés [...] cela les avait forcés [...] à cette introduction, par cette voie-là ; à la fonction d'A.E. C'était certainement pas ceux qui étaient déjà plus installés qui se <sup>(8)</sup>trouvaient en mesure, comme il



fallait s'y attendre, de porter un témoignage chaud de l'expérience qui les avait amenés là, et c'est dommage dans la mesure où les meilleurs doivent savoir tout de même quelque chose, malgré une certaine distance qu'ils ont pris par rapport à ce moment justement, à ce moment crucial du passage, du passage à l'acte. C'est de ça qu'il s'agit, pas un *acting-out*, mais du passage à l'acte. C'est précisément ce qui est véhiculé par ces travaux concernant un certain champ, celui du passage à l'acte. C'est ce à quoi, vous voyez, je fais toujours allusion et maintenant j'arrive à la dire [...]. C'est que les passants en arrivent par cette expérience de la passe, à un résultat absolument pas croyable, à une précipitation de tas de choses qui étaient là encore en suspens dans leur analyse. [...] De même, et vous voyez comme tout ça, c'est d'une relation très très complexe, il n'y a pas d'exemple où le témoignage des passseurs eux-mêmes n'était..., c'est les passseurs qui montraient même souvent le témoignage le plus saisissant, dans la mesure où même maintenant [...] cette expérience de la passe était pour tous [...] une chose absolument consumante, brûlante, absolument chavirée, n'est-ce pas, et ça se voit dans des effets qui étaient absolument considérables.

■ **CONGRES DE L'ECOLE FREUDIENNE DE PARIS LA GRANDE MOTTE  
INTERVENTIONS SUR LES EXPOSES D'INTRODUCTION DE CLAVREUL –  
LECLAIRE – OURY (1973)**

Je ne pense pas que ce soit tout à fait exact que le discours de Serge Leclaire nous donne une idée de ce que c'est que la passe. Ce qui se passe au jury d'agrément n'est pas ce qui constitue la passe. C'est pour avoir un témoignage de la passe que nous sommes au jury d'agrément. Si Leclaire a souligné disons les vieilles habitudes d'une espèce d'engoncement et de réserve qui sont celles auxquelles incite incontestablement le fait qu'après tout, disons le mot, la théorie analytique n'est pas mûre, qu'il y a encore beaucoup à faire pour qu'on fasse passer dans l'acte des choses qu'effectivement nous savons, nous avons recueillies par le témoignage des passseurs, quelle que puisse être la valeur des critiques qu'a faites Leclaire concernant le choix des passseurs, mais on ne pouvait pas se fier à autre chose qu'à l'expérience des analystes, il n'est pas exact de dire par exemple qu'un analyste dit un jour à quelqu'un « vous allez vous faire passseur » ; il le désigne comme passseur, et ce quelqu'un n'a pas à en être informé, ceci est une règle que je crois avoir très suffisamment indiqué pour qu'on puisse dire que dans les cas où les choses se sont passées autrement, c'est-à-dire où l'analyste a demandé en quelque sorte son agrément à l'analysant, pour le désigner comme passseur, il y a là une erreur tout au moins par rapport à la compréhension de ce que j'ai moi-même proposé. L'analyste désigne quelqu'un comme passseur et ne lui<sup>(28)</sup> demande pas son avis. Voilà exactement, je crois, comment les choses doivent être entendues, et c'est une grosse responsabilité de donner le nom de quelqu'un comme passseur ; il fallait bien frayer la voie. À partir de là, jugez vous-mêmes en effet si, comme le dit Irène Roublef, il serait peut-être nécessaire que le jury d'agrément fût diversifié.

■ **CONGRES DE L'ECOLE FREUDIENNE DE PARIS LA GRANDE MOTTE –  
INTERVENTION DANS LA SEANCE DE TRAVAIL « SUR LA PASSE » DU  
SAMEDI 3 NOVEMBRE (1973)**

[...] C'est de ça qu'il s'agit, c'est en ce sens que la passe finalement ne pourra être jugée, comme quelqu'un l'a dit cet après-midi, ou ce matin je ne sais plus, que dans la voie d'une tentative d'appréhension, et peut-être pour une fois de dialogue entre ceux qui, pour s'être exposés à cette passe, en ont vécu l'expérience. C'est évidemment ce qui ne peut que vous manquer, parce qu'après tout, c'est pas si vieux, ceux qui se trouvent s'être offerts à cette expérience ne sont pas des vieux, et la question peut se poser de savoir si c'est maintenant qu'il faut qu'ils en

offrent je ne sais quelle inscription, dessin, caricature, ou s'il faut qu'ils le laissent mûrir, mais il y a une chose certaine, c'est que, si j'ai osé introduire cette expérience, comme je l'ai dit l'autre jour, et justement à propos d'une intervention, ce n'était pas pour que moi j'y intervienne. Quelque idée que vous puissiez vous en faire, au niveau du jury d'agrément je n'opère qu'avec la plus extrême discrétion ; vous me direz que cette discrétion voulant dire également discernement, j'opère peut-être plus loin que je ne l'avoue : pourquoi pas ? Moi j'ai le sentiment que j'attends et que si nous n'avons pas des résultats plus lumineux, plus brillants à vous donner de ce qui résulte de cette expérience, c'est très précisément en fonction de cette discrétion qui va beaucoup plus loin que la discrétion et qui est de l'ordre de l'attente. Je n'en suis pour ma part, je m'en excuse, qu'à attendre ce que ça va bien pouvoir donner, jusques et y compris bien sûr un mode tout différent d'en recueillir le témoignage.

Mais que quelqu'un, ici, tout simplement me propose une autre façon dont ça aurait pu être recueilli. J'ai très précisément désiré éviter le retour aux vieux usages, à savoir cette espèce de caractère magistral qui se dégage du fait que quelqu'un est là comme un candidat, moi je veux bien qu'on appelle ça un candidat ou candide-**a**, écrivez ça comme vous voudrez, mais qu'importe, l'important c'est que ça se passe, et que ce qui est essentiellement une expérience de celui qui vient s'y offrir, eh bien, il y ait quelqu'un qui justement ne soit pas là sur ses grands chevaux pour l'entendre, et c'est très justement ce en quoi les passseurs, j'avais demandé pourtant expressément qu'ils ne fussent choisis que parmi de tout nouveaux venus et choisis par qui ? par leur analyste, et comme je l'ai souligné, indépendamment du consentement du sujet lui-même. Ceux qui se trouvent occuper cette position du passseur dans <sup>(193)</sup>certains cas, en effet, se sont posés en analystes : ce n'est absolument pas ce que nous attendons d'eux. Ce que nous attendons d'eux c'est un témoignage, c'est une transmission, une transmission d'une expérience en tant qu'elle n'est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné.

Ce couloir, cette faille par laquelle j'ai essayé de faire passer ma passe, j'aurais peut-être pu en inventer une plus subtile, mais fallait pas non plus trop compliquer les choses, il fallait quand même rester dans l'ordre de ce qui se fait. J'aurais pu leur demander de devenir prestidigitateurs par exemple, mais vous voyez ce que ça aurait engendré comme fatigue ! Non, je leur ai simplement demandé ça, et je le répète, le résultat est quelque chose de tout à fait nouveau, quelque chose qui, chez aucun de ceux qui s'y sont présentés, n'a été sans effet, des effets qui sont peut-être des dégâts, après tout, pourquoi pas ? Mais des dégâts, chacun sait que, tels que nous sommes foutus, nous autres de l'espèce humaine, les dégâts c'est ce qui peut nous arriver de mieux. Bon. Eh bien je suis là avec les dégâts sur mon dos, bon ; et puis après tout, ça n'est pas plus inutile pour ça, puisque, comme quelqu'un me le faisait remarquer, si il y a quelqu'un qui passe son temps à passer la passe, c'est bien moi.

#### ■ NOTE ITALIENNE (1974)

Il n'y a d'analyste qu'à ce que ce désir lui vienne, soit que déjà par là il soit le rebut de la dite (humanité).

Je dis déjà : c'est là la condition dont par quelque côté de ses aventures, l'analyste doit la marque porter. À ses congénères de « savoir » la trouver. Il saute aux yeux que ceci suppose un autre savoir d'auparavant élaboré, dont le savoir scientifique a donné le modèle et porte la responsabilité. C'est celle même que je lui impute, d'avoir aux seuls rebuts de la docte ignorance, transmis un désir inédit. Qu'il s'agit de vérifier : pour faire de l'analyste. Quoiqu'il en soit de ce que la science doit à la structure hystérique, le roman de Freud, ce sont ses amours avec la vérité.

Soit le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut ai-je dit, mais pas n'importe lequel. [...]

Croire que la science est vraie sous le prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) est une idée proprement délirante que chacun de ses pas réfute en rejetant aux vieilles lunes une première formulation. Il n'y a de ce fait aucun progrès qui soit notable faute d'en savoir la suite. Il y a seulement la découverte d'un savoir dans le réel. Ordre qui n'a rien à faire avec celui imaginé d'avant la science, mais que nulle raison n'assure d'être un bon heur.

L'analyste, s'il se vanne du rebut que j'ai dit, c'est bien d'avoir un aperçu de ce que l'humanité se situe du bon heur (c'est où elle baigne : pour elle n'y a que bon heur), et c'est en quoi il doit avoir cerné la cause de son horreur de sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir.

Dès lors il sait être un rebut. C'est ce que l'analyse a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir eu analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma « passe », de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les **passseurs** s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature.

Ç'aura une autre portée dans le groupe italien, s'il me suit en cette affaire. Car à l'École de Paris, il n'y a pas de casse pour autant. L'analyste ne s'autorisant que de lui-même, sa faute passe aux **passseurs** et la séance continue pour le bon heur général, teinté pourtant de dépression. Ce que le groupe italien gagnerait à me suivre, c'est un peu plus de sérieux que ce à quoi je parviens avec ma prudence. Il faut pour cela qu'il prenne un risque. J'articule maintenant les choses pour des gens qui m'entendent.

[...] Je conclus : le rôle des **passseurs**, c'est le tripode lui-même qui l'assurera jusqu'à nouvel ordre puisque le groupe n'a que ces trois pieds.

Tout doit tourner autour des écrits à paraître.

#### ■ NOTE QUE JACQUES LACAN ADRESSA PERSONNELLEMENT À CEUX QUI ÉTAIENT SUSCEPTIBLES DE DÉSIGNER LES **PASSEURS** (1974)

Il ne suffit pas qu'un analyste croie avoir obtenu la fin d'une analyse, pour que, de l'analysant arrivé à ce terme, lui, pour l'avoir élaboré, fasse un **passseur**.

La fin d'une analyse peut n'avoir fait qu'un fonctionnaire du discours analytique. C'est maintenant souvent le cas.

Le fonctionnaire n'est pas pour autant indigne de la passe, où il témoignerait de ses premiers pas dans la fonction : c'est ce que j'essaie de recueillir.

Pour le recueillir d'un autre, il y faut autre dit-mension : celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité.

Avant de s'engager là-dedans la tête la première, témoignera-t-il que c'est au service d'un désir de savoir ?

N'importe qui ne saurait en interroger l'autre, même à en être lui-même saisi.

Il entre peut-être dans sa fonction sans reconnaître ce qui l'y porte.

Un risque : c'est que ce savoir, il lui faudra le construire avec son inconscient c'est-à-dire le savoir qu'il a trouvé, crû dans son propre, et qui ne convient peut-être pas au repérage d'autres savoirs. De là parfois le soupçon qui vient au sujet à ce moment, que sa propre vérité, peut-être dans l'analyse, la sienne, n'est pas venue à la barre.

Il faut un **passseur** pour entendre ça.

■ **INTERVENTIONS DANS LA SÉANCE DE TRAVAIL SUR : DU « PLUS UNE ».**  
(1975)

– Il est toujours présent mais toujours méconnu. Et c'est ce que j'ai voulu suggérer par ce petit texte ; c'est que les analystes pourraient s'en apercevoir ; il est toujours méconnu parce que ça c'est quand même pas l'Autre de l'Autre, il est toujours présent ce « plus un », sous des formes quelconques qui peuvent être tout à fait incarnées, le cas du leader est manifeste mais des analystes pourraient s'apercevoir que dans un groupe, il y a toujours un « plus un » et régler leur attention là-dessus.

[...] C'est en ce sens-là qu'on rejoint un petit peu ce qui était dit sur la fonction du passer et d'une certaine façon aussi la présence de l'analyste, que dans ce groupe on s'est retrouvé comme ça en position d'analysant.

■ **JOURNÉES D'ÉTUDE DE L'ÉCOLE FREUDIENNE DE PARIS.**  
**CONCLUSIONS – (1975)**

C'est une question évidemment toute différente de celle que j'ai évoquée par l'institution de la passe. Mais c'est peut-être aussi que, dans la passe, bien sûr je fais tous mes efforts pour qu'il y en ait plus de deux, je veux dire qu'il y a deux passer. Mais ce n'est pas pour engendrer un en-plus, parce que celui qui se propose pour la passe est dans une toute autre position comme sujet. Il n'est même pas sujet du tout. Il s'offre à cet état d'objet qui est celui à quoi le destine la position de l'analyste. De sorte que si on l'écrème en quelque sorte, ce n'est pas du tout une récompense, c'est qu'on a besoin de lui ; besoin de lui pour sustenter la position analytique.

Ce n'est donc pas un titre qui résulte du passage, c'est tout le contraire. Et je m'étonne qu'on n'ait pas vu ce dont pourtant ici je peux témoigner, c'est qu'il a fallu – puisqu'on a évoqué son nom – que je me roule aux pieds de quelqu'un que justement je ne veux pas renommer de nouveau, quelqu'un dont on a déjà que trop parlé, il a fallu que je me roule à ses pieds pour lui faire accepter d'être analyste de l'École.

■ **INTERVENTION CONCLUSIVE AUX ASSISES DE L'E.F.P. À DEAUVILLE**  
(1978)

– Il n'y a pas besoin d'être A.E. pour être passer.

C'est une idée folle de dire qu'il n'y a que les A.E. qui pouvaient désigner les passer.

C'est en quelque sorte une garantie ; je me suis dit que quand même, les A.E. devaient savoir ce qu'ils faisaient.

La seule chose importante, c'est le passant, et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste ?

J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu c'est un échec complet, cette passe.

Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le « sujet supposé savoir. »

Il n'y a rien qui m'ennuie comme les congrès, mais pas celui-ci parce que chacun a apporté sa pauvre petite pierre à l'idée de la passe, et que le résultat n'est pas plus éclairant dans un congrès que quand on voit des passants qui sont toujours ou bien déjà engagés dans cette profession d'analyste, – c'est pour ça que l'A.M.E. ça ne m'intéresse pas spécialement que l'A.M.E. vienne témoigner, l'A.M.E. fait ça par habitude, – car c'est quand même ça qu'il faut voir : comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle.

Pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes ? Tout le monde en a étant donné que tout le monde est névrosé, c'est pour ça qu'on appelle le symptôme, à l'occasion, névrotique, et quand il n'est pas névrotique les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique.

## ■ LE MOMENT DE CONCLURE (1977-1978)

### Leçon du 10 janvier 1978

La mathématique fait référence à l'écrit, à l'écrit comme tel ; et la pensée mathématique, c'est le fait qu'on peut se représenter un écrit.

Quel est le lien, sinon le lieu, de la représentation de l'écrit ? Nous avons la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le forçage. Ça s'écrit tout de même le Réel; car, il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ?

C'est bien en quoi le Réel est là. Il est là par ma façon de l'écrire. L'écriture est un artifice. Le Réel n'apparaît donc que par un artifice, un artifice lié au fait qu'il y a de la parole et même du dire. Et le dire concerne ce qu'on appelle la vérité. C'est bien pourquoi je dis que, la vérité, on ne peut pas la dire.

Dans cette histoire de la *passse*, je suis conduit, puisque la *passse*, c'est moi qui l'ai, comme on dit, produite, produite dans mon École dans l'espoir de savoir ce qui pouvait bien surgir dans ce qu'on appelle l'esprit, l'esprit d'un analysant pour se constituer, je veux dire recevoir des gens qui viennent lui demander une analyse.

Ça pourrait peut-être se faire par écrit ; je l'ai suggéré à quelqu'un, qui d'ailleurs était plus que d'accord. Passer par écrit, ça a une chance d'être un peu plus près de ce qu'on peut atteindre du Réel que ce qui se fait actuellement, puisque j'ai tenté de suggérer à mon École que des **passeurs** pouvaient être nommés par quelques-uns.

L'ennuyeux, c'est que, ces écrits, on ne les lira pas. Au nom de quoi ? Au nom de ceci que, de l'écrit, on en a trop lu. Alors quelle chance y a-t-il qu'on le lise ? C'est là couché sur le papier; mais le papier, c'est aussi le papier hygiénique. [...]

Programme de la  
III Rencontre Internationale de l'EPFCL

## L'ANALYSE, SES FINS, SES SUITES

9, 10, 11 décembre 2011

Paris ■ Cité des Sciences et de l'Industrie – La Villette

### VENDREDI 9 DECEMBRE « L'École à l'épreuve de la passe »

■ **8h45: Accueil des participants**

■ **9h30 : Ouverture:** Albert Nguyen (France)

■ **10h00-13h00 : Première table ronde – « LE DISCERNEMENT DU PASSEUR »**

**Animée par :** Dominique Fingermann (Brésil) et Clotilde Pascual (Espagne)

**Interventions de :** Colette Soler (France), Elisabete Thamer (France), Frédérique Decoin-Vargas (France), Béatrice Tropis (France) et Trinidad Sanchez-Biezma de Lander (Venezuela)

■ **13h00-14h45 : Pause déjeuner**

■ **15h00-17h45 : Seconde table ronde – « LE PARI DE L'ÂME ET SES SUITES »**

**Animée par :** Josep Monseny (Espagne) et Marc Strauss (France)

**Interventions de :** Carmen Gallano (Espagne), David Bernard (France), Maria Teresa Maiocchi (Italie), Patricia Munoz (Colombie), Bernard Nominé (France)

■ **18h00-19h00 : Conclusions de la journée**

**Présidence:** Nicole Bousseyroux (France)

**Interventions de :** Sidi Askofaré (France), Luis Izcovich (France), Anne Lopez (France), Diego Mautino (Italie), Antonio Quinet (Brésil)

■ **19h30 : HOMMAGE À JACQUES LACAN**

**Célébration des trente ans de la disparition de J. Lacan.**

La forme que prendra cette manifestation de clôture de la série de quatre initiatives de l'EPFCL-France pour cette commémoration est en cours d'élaboration. Vous trouverez de plus amples informations avec le prochain envoi de *Préludes* sur la liste ou le MAG N°2 prévu fin octobre.

**SAMEDI 10 DECEMBRE ET DIMANCHE 11 DECEMBRE<sup>91</sup>**

« L'analyse, ses fins, ses suites »

**SAMEDI 10 DECEMBRE**

**Séance Plénière**

- **8h45 : Accueil des participants**
- **9h30 : Ouverture : Je suis la trace du désir de l'Autre** – Sol Aparicio (France)

- **9h45-11h15 : Première séquence**

**Présidence :** Alba Abreu (Brésil)

1. **L'analyste analysant** – Marcelo Mazzuca (Argentine)
2. **Moments de séparation dans l'analyse** – Susan Schwarz (Australie)
3. **L'affaire du 9 Octobre** – Stéphanie Gilet-Lebon (France)

- **11h30-13h00 : Deuxième séquence**

**Présidence :** Jacques Adam (France)

1. **Et après ? La satisfaction de continuer à passer** – Ana Martínez (Espagne)
2. **La fin, les fins** – Colette Soler (France)

**Salles Simultanées**

**SALLE 1**

**Président :** Patrick Barillot (France)

- **15h00-16h45 : Première séquence**

1. **Une limite de la structure à retrouver dans une psychanalyse** – Xavier Campamà (Espagne)
2. **L'impuissance versus l'impossible** – Teresa Trias-Sagnier (Espagne)
3. **La con-formation de l'analyste** – Fulvio Marone (Italie)
4. **De *Sepultura* à *Slipknot* : du rythme de l'analyse à la coupure de la mélodie** – Tatiana Assadi (Brésil)

**Discutants :** Cathy Barnier (France) et Lydia Hualde (France)

- **16h45-18h15 : Deuxième séquence**

1. **La fin d'analyse : s'approprier un destin. De ce qui insiste à se répéter au soulagement de ce qui s'oublie** – Ana Guelman (Israël)
  2. **Analyste en fonction, fonction de l'analyste** – Paola Malquori (Italie)
  3. **La subversion transférentielle à la lumière lacanienne** – Gladys Mattalia (Argentine)
- Discutants :** Fulvio Marone (Italie) et Mireille Scemama-Erdos (France)

**SALLE 2**

**Président :** Mario Brito (Venezuela)

- **15h00-16h45 : Première séquence**

1. **Du pas de sens à l'ab-sens: ce qui reste d'une analyse** – Glaucia Nagem (Brésil)
2. **Défaire par la parole ce qui s'est fait par la parole** – Bernard Lapinalie (France)
3. **Au risque de la psychanalyse** – Lydie Grandet (France)

**Discutants :** Mikel Plazaola (Espagne) et Jean Michel Arzur (France)

---

<sup>91</sup> Sous le titre « L'analyse, ses fins, ses suites », la 3<sup>ème</sup> Rencontre Internationale se poursuivra et tiendra lieu pour l'EPFCL France des traditionnelles Journées Nationales de décembre.

▪ **16h45-18h15 : Deuxième séquence**

1. **A la manière de...** – Rosa Roca (Espagne)
  2. **Les langues de l'analyse** – Radu Turcanu (France)
  3. **La joie du bien-dire** – A.Alonso, A.M.Cabrera, C. Delgado, T. Sanchez-Biezma, M.L. de la Oliva (Espagne)
- Discutants: **Carlos Guevara (France) et Irène Tu Ton (France)**

**SALLE 3**

**Présidente: Elisabete da Rocha Miranda (Brésil)**

▪ **15h00-16h45: Première séquence**

1. **Les passeurs et la logique temporelle** – Armando Cote (France)
  2. **Dévoilement du secret dans un cartel inédit de passeurs** – Olga Medina (France)
  3. **Le savoir de fin d'analyse. Comment le nommer?** – Ricardo Rojas (Colombie)
- Discutantes: Ana Canedo (Espagne) et Muriel Mosconi (France)

▪ **16h45-18h15: Deuxième séquence**

1. **Traversant le fantasme dans l'acte sexuel** – Yehuda Israeli (Israël)
  2. **De l'objet comme bord au symptôme comme trou** – Conrado Ramos (Brésil)
  3. **La partition du sujet ou la disposition mélomane** – Anne Théveniaud (France)
- Discutants : Juan del Pozo (Espagne) et Didier Grais (France)

▪ **18h30-21h00: Assemblée générale de L'EPFCL-France**

▪ **21h15: Soirée et Dîner dansant (groupe jazz latino) à la Cité des sciences**

**DIMANCHE 11 DECEMBRE**

▪ **9h30 : Accueil**

▪ **10h00-11h30 Première séquence**

Présidence : Claude Léger (France)

1. **La fin par le sens, hors-sens** – Patricia Dahan (France)
2. **L'ÂME : la passe au-delà du dispositif** – Sonia Alberti (Brésil)

▪ **11h30-13h00 : Deuxième séquence**

Présidence : Lola Lopez (Espagne)

1. **Sinthome et semblant** – Antonio Quinet (Brésil)
2. **Le véritable voyage** – Luis Izcovich (France)

▪ **14h45-16h15 : Troisième séquence**

Présidence : Pascale Leray (France)

1. **La connaissance du symptôme et les options de fin d'analyse** – Gabriel Lombardi (Argentine)
2. **Quand l'indémontrable fait preuve** – Anita Izcovich (France)

▪ **16h 15-17h45 : Quatrième séquence**

Présidence : Jean-Jacques Gorog (France)

1. **Devenir du sinthome** – Cora Aguerre (Espagne)
2. **Le dénouement** – Michel Bousseyroux (France)

▪ **18h00 : Clôture de la 3<sup>ème</sup> Rencontre : Nadine Naïtali et Albert Nguyễn**



## Prochains événements

### VII<sup>ème</sup> RENDEZ-VOUS DE L'IF-EPFCL

#### Que répond le psychanalyste ? Éthique et clinique. du 6 au 9 juillet 2012

Centre de conventions de l'Hôtel Sofitel – Copacabana, Rio de Janeiro.  
site: [www.rio2012if-epfcl.com.br](http://www.rio2012if-epfcl.com.br) | e-mail: [rio2012ifepfcl@gmail.com](mailto:rio2012ifepfcl@gmail.com)



La réponse du psychanalyste se différencie de celle de la science en prenant en compte le sujet du désir que celle-ci rejette ; elle se différencie aussi de la religion et de ses pratiques parce qu'elle ne cède pas à la croyance en un Autre qui n'existe pas, ni à l'Un dictatorial des foules et des sectes ; elle s'oppose également à la réponse du capitaliste parce qu'elle ne forclôt pas le manque comme celui-ci. En revanche, en occupant la position de déchet qui est propre à son éthique, le psychanalyste fait valoir les questions du malaise tant du sujet qui souffre que celui dans la civilisation. À cela, Freud a répondu : « Allez ! », « parlez ! ». Au lieu de répondre aux demandes de l'être-pour-le-sexe, le psychanalyste fait valoir le « je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que c'est pas ça » (Lacan, « ...ou pire, séance du 09/02/72 »).

Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, Freud avait diagnostiqué le malaise dans la civilisation comme renoncement à la jouissance sexuelle. Vers la fin du siècle, Lacan indiquait qu'il est le résultat du lien social dominant qu'est le discours capitaliste et la forclusion de la castration qui lui est propre. Résultat : nous sommes tous des prolétaires face au capital. Cependant aujourd'hui notre société de consommation, microcrédits, micro-entreprises, microcéphales, est l'expression de la « civilisation de résultats ». Conséquence : nous sommes tous des entrepreneurs ! Voilà l'impératif du surmoi qui transforme nos vies en des jeux olympiques, éliminant celui qui nous barre le chemin, en nous promettant des médailles de chocolat et des lauriers en plastique. « Au vainqueur : des pommes de terre ! » (Machado de Assis, *Quincas Borba*, 1892).

Quelles sont les formes de retour de la castration forclosée ? La généralisation du manque-à-jouir, concomitant au pousse à la jouissance, a des effets sur le sujet « individuel » qui, selon Freud (1921), ne se distingue pas du sujet « collectif ». Quelles sont les réponses de l'analyste orienté par l'éthique du désir et du bien-dire ? La psychanalyse dénonce les nouveaux semblants du symptôme en démontrant que sa structure demeure la même. Parce qu'il est tissu de langage, il est sensible à la parole ; parce qu'il condense une jouissance, il est réduit par l'acte analytique. La responsabilité de l'analyste implique l'accueil du symptôme et le soutien du traitement possible de la jouissance liée à la souffrance. Fondé sur une éthique anticapitaliste, le psychanalyste démasque les semblants du social avec lesquels se déguisent les discours de la domination : des *gadgets* comme des objets du désir ; des corps-marchandises ; des nouveaux produits « solides » à la place de la fluidité des liens ; des réponses inépuisables aux demandes et les aspirations de l'être-pour-le-sexe ; des violentes montées racistes de ségrégation de la différence.

En s'opposant au *main stream* sans être passéiste, le psychanalyste ne se rallie pas à la science et au capital forclusifs, qui font croire au délire généralisé – nous sommes tous Un. Il ne se rallie pas non plus aux « nouvelles » découvertes de l'homme neuronal. Le discours de la psychanalyse est l'envers de cela, ce qui fait de lui le complice du noir de toutes les races (Heiner Müller). L'analyste se rallie à l'artiste dont le *tour de force* de la poésie dévoile le non-sens de toutes les choses, ainsi que les sens religieux *prêt-à-porter*, et vérifie que le sens est donné par le désir de chacun.

L'adulte reste le fils de l'homme : la psychanalyse montre qu'à s'enfanter avec les mots, l'homme les crée tout en poétisant sa singularité. Cela ne veut pas dire que la psychanalyse prétende à une issue individualiste. Il n'y a pas de sujet sans l'autre, dit Lacan. Et il y aura toujours un autre, avec sa différence et sa forme de jouissance. Contrairement à la *cloaca maxima* de la civilisation (Lacan, « Conférence de Lacan à la MIT », en 1973/1975), qui aspire l'être de sa demeure de langage, l'analyste dévoile avec sa clinique, son acte et son interprétation, la castration comme constituant de tout être parlant et le sans-raison d'une Autre jouissance, qui est toujours différente. Guidé par la logique de l'*hétérité*, il est à l'heure de l'ouverture au nouveau et à l'arrivée toujours surprenante de l'autre.

Antonio Quinet et Sonia Alberti

#### SOUS-THÈMES

responsabilité du psychanalyste | éthique dans la psychanalyse | psychanalyse et politique | la clinique de l'acte | désir et interprétation | le bien-dire et la jouissance | le pari clinique sur le sujet et les discours de la contemporanéité | la psychanalyse et la croyance | le psychanalyste et la science | art et psychanalyse | psychanalyse et autres savoirs | les réponses de l'analyste aux psychoses | ... et aux toxicomanies | l'enfant dans la psychanalyse | le psychanalyste et le Réel.

#### PRIX DES INSCRIPTIONS

Jusqu'au 31/12/2011	Jusqu'au 05/03/2012	Jusqu'au 15/06/2012	<u>Sur place</u> (seulement en espèces) :
R\$ 570,00	R\$ 600,00	R\$ 650,00	R\$ 750,00
Étudiants en maîtrise, employés de la santé, de l'éducation et de la justice : seulement 150 places disponibles : R\$ 380,00			

**Inscrivez-vous par le site [www.rio2012if-epfcl.org.br](http://www.rio2012if-epfcl.org.br)**, avec votre carte bancaire, en toute sécurité. Pour ce faire, il sera nécessaire de créer un login et, après qu'il est constitué, payez avec votre carte bancaire. Si vous avez un doute, n'hésitez pas à nous écrire: [rio2012ifepfcl@gmail.com](mailto:rio2012ifepfcl@gmail.com), nous essayerons de vous aider.

#### RÈGLES POUR LA SOUMISSION DES PROPOSITIONS DE TRAVAIL :

Après avoir fait l'inscription dans le VII Rendez-vous, les personnes qui souhaitent intervenir doivent envoyer leurs arguments accompagnés de la confirmation de l'inscription, conformément aux instructions suivantes:

- Résumé en format fichier Word 2007 or supérieur. Soumission d'argument jusqu'au **18/03/2012**.
- Fichier contenant deux pages: 1) feuille de couverture contenant le titre, le nom de l'auteur, votre institution et e-mail, 2) la feuille argument contenant seulement le titre de la proposition et l'argument (contextualisation du sujet et l'objectif du texte) avec 1500, au maximum de 2000, caractères.

- Le résultat de la sélection des arguments sera publié jusqu'au **30/04/2012** et les auteurs dont les œuvres ont été sélectionnés auront jusqu'au **03/06/2012** pour envoyer le texte intégral à **rio2012ifepfcl@gmail.com**. La version finale ne peut pas dépasser les 10.000 caractères avec espace. Malheureusement, ne seront pas pris en compte les textes arrivant au-delà de cette date ou qui dépassent la taille demandée.

**Pour des questions d'hébergement:** écrire à [rio2012ifepfcl@gmail.com](mailto:rio2012ifepfcl@gmail.com), directement à la Commission Sociale, avec vos demandes.

**Billets d'avion:** Nous vous suggérerions de prendre vos billets d'avion dès maintenant, ce sera moins cher.

**Coordination de la Commission Sociale:** Elisabeth da Rocha Miranda ([bethrm@uol.com.br](mailto:bethrm@uol.com.br)) et Maria Pinto ([mariapinto8@gmail.com](mailto:mariapinto8@gmail.com)).

**Agence de Tourisme Officielle du RV:** [fittour@fittour.com.br](mailto:fittour@fittour.com.br)

**SE DÉROULERONT ÉGALEMENT**

- Le symposium sur la Passe: le 6 juillet 2012, à 18:00 heures;
- Les Assemblées générales de l'Internationale des Forums et de l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien: Hotel Sofitel – Copacabana | Rio de Janeiro: le 9 juillet 2012.

## Table des matières

<b>Éditorial</b> <i>par Dominique Fingermann</i>	2
<b>L'École: Encore !</b> Colette Soler (France), <i>Le temps long</i>	3
<b>L'analyse, ses fins, ses suites</b>	
<b>Les passeurs de la psychanalyse</b>	
Rosa Escapa (Espagne), <i>La « dit-mension » du passeur</i>	7
Dominique Fingermann (Brésil), <i>La présence du passeur : actualité de l'École</i>	9
Pascale Leray (France), <i>L'implication du passeur</i>	17
Anne Lopez (France), <i>Passé, passeurs</i>	19
Marc Strauss (France), <i>La vérité à la barre !</i>	22
<b>L'acte se juge à ses suites</b>	
Nicole Bousseyroux (France), <i>Satisfaire les cas d'urgence</i>	26
Mario Brito (Vénézuéla), <i>De l'amour à l'Analyste au Désir d'Analyste</i>	27
Patricia Dahan (France), <i>Unité du langage, singularité de la langue</i>	30
Ana Martínez (Espagne), <i>Après la fin d'analyse et de la passe, une expérience</i>	34
Diego Mautino (Italie), <i>Du tripode au tripudium</i>	39
<b>L'École: en conséquence de cause</b>	
Carmen Gallano (Espagne), <i>La désignation des passeurs: un pari orienté</i>	41
Luis Izcovich (France), <i>La doxa et la communauté d'École</i>	44
Patricia Muñoz (Colombie), <i>Raison qui résonne</i>	49
Albert Guyên (France), <i>Satisfaction de la castration</i>	54
<b>Lacan la marque</b>	
Nicole Bousseyroux (France), <i>Effet de réel</i>	58
Albert Guyên (France), <i>Lacan la marque</i>	60
Bernard Nominé (France), <i>Deuil du sens ?</i>	63
Marc Strauss (France), <i>Le rire de Lacan</i>	65
<b>Thésaurus sur le passeur</b>	68
<b>Programme de la III Rencontre Internationale de l'École</b>	78
<b>Prochains événements</b>	81

***Wunsch 11* est édité par le CAOÉ 2010-2012**

composé de :

Dominique FINGERMANN

Ana MARTINEZ

Patricia MUÑOZ

Albert NGUYÊN

*Mise en page*

Cícero OLIVEIRA

